

M É M O I R E S
D'ANNE DE GONZAGUE,
PRINCESSE PALATINE,

2 11 10 11 11



BRITISH MUSEUM

BRITISH MUSEUM





A.DE GONZAGUE

285 v. 39

MEMOIRES

D'ANNE DE GONZAGUE,

PRINCESSE PALATINE.

SECONDE ÉDITION, Anne

Revue, corrigée & augmentée. [Gonzaga] He
K



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi,
Quai des Augustins.

1782.

THE NATIONAL

DEPARTMENT

OF THE

NAVY

OFFICE

NAVY



OFFICE

NAVY

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITEUR des Mémoires de la Princesse Palatine, encouragé par l'accueil que le Public a fait à cet Ouvrage, a tâché de les compléter, & il a été assez heureux pour retrouver plusieurs morceaux intéressants, & entr'autres une lettre du célèbre Abbé de Rancé à la Princesse Palatine. C'est ainsi qu'à la seconde Edition des Mémoires de Montpensier, on a rempli les lacunes qui se trouvoient

ij *AVERTISSEMENT.*

dans la première. Les Mémoires d'Anne de Gonzague; ont excité des discussions; on a douté même qu'ils fussent de cette illustre Princesse, & la question est restée indécise dans l'esprit de beaucoup de gens instruits. Il est des problèmes historiques qui ne s'éclaircissent qu'avec le tems. M. de Voltaire a long-tems soutenu que le Testament du Cardinal de Richelieu étoit une pièce supposée; & après bien des recherches, on a trouvé le Manuscrit corrigé en marge de la main de ce Ministre. M. de Voltaire a été plus loin, dans ses para-

AVERTISSEMENT. *iiij*

doxes historiques; il a prétendu que le récit que fait Tacite, de l'attentat concerté par Néron pour faire périr sa mère dans un vaisseau, construit & disposé de façon à opérer ce crime d'une manière naturelle, n'étoit point vraisemblable; & il a conclu qu'il n'étoit point vrai: Tacite, qui étoit presque contemporain du règne de Néron, étoit certainement plus instruit du vraisemblable & du vrai que M. de Voltaire, & il ne devoit pas s'attendre à être démenti après dix-sept siècles.

On joint ici une réponse à

a *ij*

iv *AVERTISSEMENT.*

des objections contre l'authenticité de ces Mémoires, qui nous paroît sans réplique : mais de quelque main qu'ils soient, il semble qu'il faut les juger suivant leur mérite réel. En supposant un instant que ces Mémoires ne soient pas d'Anne de Gonzague, ils formeront toujours un morceau d'histoire intéressant par les détails qu'ils renferment. La plupart sont connus ; mais la manière de les présenter n'est pas la même, & les réflexions qui accompagnent les faits, peuvent jeter un nouveau jour sur les événemens & les personnages de ce tems ;

AVERTISSEMENT. v

enfin tous les faits sont conformes à la vérité historique, & l'on ne risque pas de s'égarer en les lisant, d'imprimer dans son esprit des faits apocryphes, qu'on ne distingue plus du vrai : dans les Mémoires d'Anne de Gonzague tout ce qui tient à l'Histoire est exact. En supposant que les conversations de la Princesse & du Cardinal de Retz soient de pure invention, la vérité de l'Histoire ne seroit pas altérée, parce que l'on auroit à l'exemple des anciens, mis en discours, les réflexions qu'ont du faire naître diverses circonstances ; ce qui est intéressant est

vi **AVERTISSEMENT.**

de savoir si leur discours sont
conformes à leur caractère, à
leurs sentimens & à leurs inté-
rêts.



L E T T R E
SUR L'AUTHENTICITÉ
DES MÉMOIRES
DE GONZAGUE.

Aux Auteurs du Journal de Paris.

22 Mai 1786

J'AI lu, M. M., les Mémoires d'Anne de Gonzague, avec l'intérêt qu'inspirent les événemens de la Minorité de Louis XIV., & le nom des personnages célèbres de ce tems. L'impression qu'ils m'ont faite ne m'a laissé aucun doute sur leur authenticité, & des per-

sonnes instruites & éclairées partagent mon opinion ; je n'entrerais pas dans une discussion qui excéderoit les bornes de votre Journal, je me contenterai de répondre à quelques objections.

La Princesse Palatine, dit-on, ne parle ni de ses amours, ni de ses liaisons de parti, ni de son mariage : elle parle de ses amours avec M. de Guise, qui avoient fait un grand bruit dans le monde ; elle ne pouvoit en quelque sorte se dispenser de faire mention d'un événement aussi important ; elle dit que

son cœur n'est pas resté *insensible*, & c'est en dire assez pour faire connoître qu'elle n'avoit pas renoncé aux charmes de l'amour ou de la galanterie. Si ces Mémoires étoient un pur ouvrage d'imagination, l'Auteur n'auroit pas manqué, d'après le texte du Cardinal de Retz, de s'étendre sur les galanteries d'une femme, dont le caractère connu auroit justifié tout ce qu'il auroit inventé. Le silence de la Princesse Palatine, à cet égard, me paroît donc une preuve de plus de la vérité de ces Mémoires, elle n'a voulu se peindre qu'en *buste*; c'est la femme

politique qu'elle a présentée à son amie ; & elle convient elle-même, qu'une femme ne peut pas tout dire.

Quant à ses liaisons de parti, elles me semblent très-établies dans ses Mémoires : J'avois, dit-elle, des liaisons assez étroites avec M. de Longueville, & avec M. le Prince ; dans un autre endroit, elle dit que M. de la Rochefoucault étoit caché chez elle ; dans un autre, j'étois libre de tout engagement avec les Princes ; dans un autre, je parvins à faire signer quatre Traités. Si elle ne parle pas de

L E T T R E. xj

son mariage & de son mari,
cela ne prouve autre chose que
la nullité du Prince Palatin,
dont aucun des Mémoires du
tems ne fait mention. Combien
de femmes de nos jours dont
les maris sont éclipsés entière-
ment par l'éclat de la réputa-
tion de leur brillante moitié ?
Pense-t-on que si elles écrivoient
des Mémoires, elles imagine-
roient de parler de leurs maris,
dont personne ne prononce le
nom dans le monde, & qui
sont à peine connus dans leur
maison ?

On ne voit, dit-on, jamais

la Princesse Palatine en action ; elle n'entre dans les intrigues que pour dire son avis ou donner des conseils : mais veut-on qu'elle se trouve aux assemblées du Parlement ; & qu'y feroit-elle encore , si ce n'est d'y donner son avis ? Quoi ! ce n'est pas être en action que de réunir les partis les plus opposés , de les faire concourir par des intérêts divers au même but , de faire sortir le Grand Condé de prison , & par une suite nécessaire , d'expulser du Royaume le premier Ministre.

On lit dans Bossuet , *qu'elle*

resta toujours très-attachée & fidelle à la Reine Anne, & on ne trouve dans les Mémoires aucuns details de cet attachement, encore moins d'une fidélité digne d'être louée par Bossuet. Je répondrai qu'on ne trouve rien de contraire à cet attachement, & tout dépendroit encore à cet égard, peut-être des époques; enfin les expressions d'une oraison funébre ne doivent pas toujours être prises à la lettre; il suffit que la Princesse Palatine soit restée attachée au parti de la Reine, ainsi qu'elle le dit, pour que Bossuet l'ait louée de cette fidélité avec la pompe des

expressions oratoires ; mais dans l'intimité , dans l'épanchement de l'amitié , la Princesse Palatine auroit pu parler avec humeur de la Reine , qui l'avoit laissée dépouiller de la place de Surintendante. Enfin il y a beaucoup de lacunes dans ces Mémoires , & les sentimens de la Princesse , les nuances de ses affections étoient sans doute développées dans quelques passages égarés. Il est des objections qu'on ne peut faire qu'autant que les Mémoires seroient complets , encore les Mémoires différent-ils de l'Histoire , en ce que l'Auteur ne dit que ce qu'il

lui convient de dire. C'est elle-même, dit-on, *qui parle de sa sincérité ; est-ce bien le propre de cette qualité que de se louer soi-même ?* Il est des qualités dont l'aveu feroit une contradiction avec ces mêmes qualités, la modestie, par exemple ; on ne peut pas dire qu'on est modeste, on cesseroit de l'être. La sincérité n'est pas de ce genre ; qu'un homme mêlé dans une affaire compliquée, équivoque, soit interrogé ; qu'on lui demande comment il a échappé à la ruse, aux intrigues, & qu'il réponde, *par ma sincérité*, on ne verra rien d'incompatible ;

dans cet aveu, avec la qualité qu'il prétend posséder. Souvent l'amour propre ne se contenteroit pas d'un tel aveu, il préféreroit d'établir l'opinion de la pénétration, de l'habileté, de l'adresse.

Elle employe une finesse inutile pour empêcher MONSIEUR d'aller au Parlement, où ce Prince n'avoit, suivant elle-même, nulle envie d'aller. La Princesse Palatine dit expressément le contraire; on trouve, page 165, il eut quelque velléité d'aller au Parlement, & plusieurs personnes pensoient que
cela

cela feroit un merveilleux effet.

On cite comme un anachronisme ce qu'elle dit au commencement de ses Mémoires des *Arnauld* ; il est bien vrai que le Docteur Arnauld ne pouvoit être célèbre à l'époque dont parle la Princesse de Gonzague, mais Arnauld d'Andilly étoit né en 1589. Il avoit vingt-sept ans de plus que cette Princesse, il fut connu de très-bonne heure par sa piété profonde & ses vertus dans le plus grand monde & à la Cour ; c'est de lui que Balzac disoit qu'il ne rougissoit pas des vertus chrétiennes, &

ne tiroit pas vanité des morales ;
enfin son frère, Evêque d'An-
gers, fut célèbre dès sa jeunesse,
& il avoit dix-neuf ans de plus
que la Princesse Palatine. On ne
peut rien conclure du passage
des Mémoires, puisqu'il y avoit
deux Arnauld à l'époque dont
il s'agit, qui jouissoient d'une
grande réputation par leurs lu-
mieres & leur piété. La Prin-
cesse Palatine avoit, sans doute,
entendu parler, dans son Cou-
vent, d'Arnauld d'Andilly, cité
à la Cour comme un exemple
de piété, & comme un homme
d'un esprit supérieur.

On relève l'expression, le ridicule auroit *inondé* toutes ses actions, comme recherchée; le Cardinal de Retz s'en sert: la *méchanceté*, dit-il, en parlant du Prince de Conty, *inondoit toutes ses autres qualités*. On reproche comme reminiscence involontaire l'expression *de remplir son mérite*; le Cardinal s'en est servi, & cela ne prouve autre chose, sinon que cette expression étoit alors d'usage dans le monde, ou dans la société du Cardinal de Retz & de la Princesse Palatine.

On relève l'expression que le

Cardinal donna *la mesure* de son caractère ; elle se trouve dans Madame de Sévigné, *la mesure* de l'esprit, *la mesure* de l'approbation : que Mademoiselle avoit de *l'effervescence* dans la tête ; Madame de Sévigné parle de cette expression & observe qu'elle lui est nouvelle : que Madame de Chevreuse avoit une nonchalance qui contrastoit d'une *façon piquante* ; Madame de Sévigné dit que le fils de Madame de Grignan a quelque chose de *piquant* & d'agréable dans la physionomie.

Je crois , Messieurs , avoir

démontré que les preuves que l'on apporte pour établir que les Mémoires d'Anne de Gonzague sont supposés, ne sont rien moins que décisives. J'ai entendu soutenir, il y a plusieurs années, que le mot *d'engouement* n'étoit pas connu dans le siècle dernier; & Madame de Sévigné rapporte que Madame de la Fayette s'en servoit: si l'on trouvoit aujourd'hui les Lettres de Madame de Sévigné, seroit-on fondé à soutenir qu'elles sont supposées, parce qu'il n'est point de lettres qui puissent leur être comparées, à l'époque où elles ont été écrites? Il est encore quelques ob-

jections sur le style, & quelques mots des Mémoires, auxquels il me seroit facile de répondre ; mais je crains d'être déjà trop long.

J'ai l'honneur d'être &c.



P R É F A C E.

JE me trouvois à portée, il y a quelques années, de l'Abbaye de & je fis connoissance avec l'Abbesse, Femme de beaucoup d'esprit & d'une grande piété. Elle me montra des lettres originales de Pascal, de Racine, & de Madame de Nemours. En nous entretenant de cette Princesse, elle me dit qu'elle avoit un manuscrit qu'on croyoit être de la Princesse Palatine. Le nom d'une personne aussi célèbre par son esprit, me

fit desirer vivement d'en avoir communication. J'eus beaucoup de peine à le lire, tant il étoit mal écrit ; j'y trouvai beaucoup de lacunes, des endroits rayés, & des pages, ou supprimées, ou égarées. Des mémoires qui concernoient des intrigues de Cour, intéressoient peu une femme qui ne lisoit que des livres de piété. L'Abbesse consentit à m'en faire présent, mais elle exigea de moi que, tant qu'elle vivroit, ce manuscrit ne sortiroit pas de mes mains ; & que je ne la citerois jamais, ne voulant, me dit-elle, pendant sa vie, ni après sa mort, que

son nom fût mêlé dans les vains propos du monde. J'ai tenu ma parole ; j'ai attendu qu'elle ne fût plus, pour publier cet ouvrage, qui m'a paru intéressant ; &, fidèle à mes engagements, je m'abstiens de citer la personne de qui je les tiens. Une foule d'écrits, & sur-tout les Mémoires du Cardinal de Retz ne laissent rien à desirer sur les événemens de ce tems ; mais l'ouvrage d'une personne illustre, qui a inspiré la plupart des révolutions, conduit avec habileté les intrigues les plus compliquées, doit jeter un nouveau jour sur le caractère, les motifs & les

actions de ceux qui ont eu part
aux révolutions. L'impartialité
qui règne dans ces Mémoires,
& la sincérité qui caractérise
la Princesse Palatine, les rendent
encore plus précieux.

La Princesse Palatine étoit
fille de Charles Duc de Man-
toue, & de Catherine de Lor-
raine ; elle épousa le Prince
Edouard, Comte Palatin du
Rhin, fils de Frédéric Electeur
Palatin, & Roi de Bohême. Sa
sœur Louise-Marie fut mariée
à Ladislas Sigismond IV, Roi
de Pologne. La Princesse Pa-
latine mourut âgée de soixante

& huit ans , en 1684 , après avoir passé plusieurs années dans les plus austères pratiques de la Religion. Cette femme supérieure par son génie , qui avoit tant de capacité pour les affaires , & de talens pour le Gouvernement , ajoutoit foi aux songes , & sa conversion fut l'effet d'un rêve. Voici ce qu'en dit Bossuet dans l'Oraison funèbre de cette Princesse. „ Ce fut un songe admirable , de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le ministère des Anges , dont les images sont si nettes & si démêlées , où l'on voit je ne fais quoi de céleste. Elle crut,

c'est elle-même qui le raconte à un Saint Abbé : (Ecoutez , & prenez garde sur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grace) : elle crut , dis-je , que , marchant seule dans une forêt , elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge : elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naissance , ou s'il l'étoit devenu par quelque accident ; il répondit qu'il étoit aveugle né : vous ne savez donc pas , reprit-elle , ce que c'est que la lumière , qui est si belle & si agréable , & le soleil qui a tant d'éclat

& de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne puis m'en former aucune idée, Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix & de visage, & prenant un ton d'autorité : mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vue, & qui n'en sont ni moins vraies, ni moins desirables, quoiqu'on ne puisse les comprendre, ni imaginer. Par une soudaine illumination, elle se sentit si éclairée, & tellement transportée de

la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-tems, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé; &, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce & une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, & se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire. Je me levai, pour: suivit-elle, avec précipitation:

mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaires ; tout ce que je lisois sur la Religion me touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la messe dans un état bien différent où j'avois accoutumé d'être : mais alors, dit-elle, il me sembloit sentir la présence réelle de Notre Seigneur, à-peu-près comme l'on sent les choses visibles, & dont l'on ne peut douter. »

Pour achever de faire connoître les talens & le génie de la Princesse Palatine, je me contenterai de citer ce que le Car-

dinal de Retz en dit dans ses Mémoires, & le portrait que trace Bossuet de cette Princesse, dans son Oraison funèbre : quelque soit le rare assemblage de qualités qu'il renferme, quelque suspects que soient les Oraisons funèbres, les faits & l'opinion impartiale & éclairée du Cardinal de Retz font voir que cet éloge n'est point exagéré.



PORTRAIT.

P O R T R A I T

D E M A D A M E

LA PRINCESSE PALATINE,

P A R

LE CARDINAL DE RETZ.

MADAME la Princesse Palatine estimoit autant la galanterie, qu'elle en aimoit le solide. Je ne crois pas que la Reine Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un État. Je l'ai vue dans la faction; je l'ai vue dans le cabinet, & je lui ai trouvé par-tout également de la sincérité.

P O R T R A I T
DE LA MÊME PRINCESSE,
PAR BOSSUET,
TIRÉ DE SON ORAISON FUNÈBRE.

LE génie de la Princesse se trouvoit également propre aux divertiffemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant, & fans parler de la pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme fecret de ses entretiens
Toujours fidelle à l'Etat & à la grande Reine Anne ; on fait

P O R T R A I T. XXXV

qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les Partis; tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux Chefs des Partis jusqu'où elle pouvoit s'engager, & on la croyoit incapable de se tromper ni d'être trompée; mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, & en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, comme le nœud par où on peut les réunir.

Tel est le portrait tracé par

c ij

xxxvj P O R T R A I T

Bossuet, & il est peut-être sans
exemple, que l'excès de la louan-
ge ne soit qu'une vérité histo-
rique.



Tel est le portrait tracé par

LETTRE

DE DOM ARMAND-JEAN

LE BOUTHILLIER DE RANCÉ,

ABBÉ DE LA TRAPPE,

*A la Princesse Palatine, qui
l'avoit consulté pour entrer
dans le Couvent des Annon-
ciades, & fonder une Maison
de cet Ordre.*

MADAME,

JE suis confus quand on s'adresse
à moi pour être dirigé dans la
voie du salut ; mais je songe

c ij

que rien n'est vil aux yeux de Dieu, & je dois me résigner à ses inspirations : c'est lui sans doute qui a fait naître à Votre Altesse, le desir de me consulter sur le grand dessein qui l'occupe. Que je suis touché de ces paroles, qu'elle s'applique dans sa lettre : *J'aime mieux être la dernière dans la maison de mon Dieu, que d'occuper les premières places dans les tentes des méchans !* Personne n'est plus pénétré de cette vérité que moi, & je répète sans cesse, depuis que j'habite les déserts ; *Un seul jour, Seigneur, passé dans votre maison, vaut mieux que mille*

ailleurs. Vous voulez quitter le monde, & consacrer le reste de vos jours à Dieu, expier par des macérations & des jeûnes, les sensualités d'une vie mondaine : vous desirez enterrer les grandeurs qui vous environnent, dans l'obscurité d'un cloître ; vous dévouer à l'obéissance, après avoir commandé toute votre vie : quel plus grand sacrifice peut être offert à Dieu ? Mais est-ce-là ce qu'il attend de vous ? Dieu vous veut-il au milieu des vierges saintes ? Je me suis prosterné aux pieds des autels ; j'ai demandé au Seigneur de m'éclairer sur votre voca-

tion, & une voix intérieure m'a répété plusieurs fois ce passage de Saint Paul : *Il faut que chacun se conduise selon l'état dans lequel Dieu l'a appelé.* Entraînée par l'amour divin, déchirée par des remords, effrayée de l'éternité qui s'avance, vous brûlez de multiplier, dans le court espace qui vous reste, les privations, les austérités, les souffrances ; de les entasser en quelque forte, pour expier promptement les péchés d'une longue vie. Mais le monde que vous voulez quitter, n'a-t-il pas besoin de vous ? Dieu ne vous y retient-il pas pour sa plus grande

gloire ? Songez , Madame , à ces paroles de Saint Luc : *On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché ; mais on la met sur un chandelier , afin que ceux qui entrent voient la lumière.* Ignorée dans un cloître , votre exemple ne sera utile qu'aux personnes pieuses qui l'habiteront avec vous ; dans le monde , chacune de vos œuvres servira à l'édification publique ; les gens pervers regarderont peut-être comme une folie votre retraite , & se persuaderont que le repentir a suivi de près une démarche précipitée. Mais quand on verra une grande

Princesse , long-tems enivrée des
plaisirs du monde , & qui en a
reconnu la vanité ; qui a donné
le branle aux plus importantes
affaires ; qui a dominé les esprits
par son éloquence ; quand on la
verra fréquemment prosternée
aux pieds d'un Ministre du Sei-
gneur , & attendre humblement
sa décision : quand on verra vo-
tre zèle se soutenir , votre cha-
rité devenir chaque jour plus
ardente ; les plus incrédules ,
Madame , seront frappés d'un
aussi grand exemple , les plus
corrompus feront des retours sur
eux-mêmes : *Multi videbunt &
timebunt , & sperabunt in Do-*

mino Vous êtes mère, Madame, & vous vous devez à la sanctification d'une famille illustre ; ces trésors de charité que vous répandez, que deviendront-ils, si vous renoncez entièrement au monde ? la source en sera tarie en d'autres mains ; ces vassaux, à qui vous donnez du travail, à qui vous prodiguez les secours dans des tems malheureux, les uns seront abandonnés à la rigueur des saisons, les autres seront pressurés par d'avidés receveurs : ces domestiques, que votre exemple contient dans le devoir, iront s'infester des vices d'un monde

corrompu, & deviendront peut-être les agens empressés.

Il ne faut, Madame; pour vous consacrer à Dieu dans la solitude d'un monastère, qu'une volonté ferme de quelques momens; le chemin du ciel s'applanit ensuite; tout ce qui vous entoure marche avec vous dans les mêmes voies, & tous se soutiennent mutuellement: c'est peut-être la perspective de cette facilité qui vous séduit. Vous aurez à combattre dans le monde à chaque instant; mais aussi vos combats & votre constance serviront à l'édification publique.

Ceux que Dieu a placés dans une grande élévation, doivent principalement des exemples. Que commande-t-on, Madame, à celui qui a dérobé le bien de son prochain ? La restitution. Que doivent faire ceux qui ont scandalisé le monde dans un grand degré d'élévation ? L'édifier par leur repentir, & il faut qu'il soit aussi public que leurs fautes. C'est en restant dans le monde, que vous pouvez réparer le mal qu'a fait votre exemple. Ce monde vous a vu incrédule, & les impies ont tiré vanité de compter parmi eux, une femme d'un esprit supérieur: il faut que

votre humble soumission encourage les personnes incertaines ; qu'elle confonde l'orgueil de ceux qui s'applaudissent de leurs égarements. Le monde vous a vu livrée à toutes les délices d'un siècle corrompu, à toute la pompe qui suit la grandeur ; il faut que ce même monde, à l'aspect de vos mortifications, de votre simplicité, apprenne que tôt ou tard, on reconnoît la vanité des plaisirs & le néant des grandeurs. Attachée sur la terre par plusieurs liens, je crois, Madame, que vous y devez demeurer, pour remplir les devoirs qui vous sont imposés,

& pour offrir le spectacle des miséricordes du Seigneur , & d'une foi agissante. Si Dieu vous appelloit dans l'obscurité d'un cloître , il vous l'auroit commandé plus clairement; rappelez-vous les graces qu'il vous a faites; il a daigné se communiquer à vous plus intimément qu'à tout autre. Dans les ténèbres de la nuit, il a répandu sur vous des torrens de lumière; & le songe merveilleux qu'il vous a envoyé, vous a ramené vers lui. Priez , & attendez de nouvelles lumières pour quitter le siècle. Mais , Madame , la fondation d'un monastère d'Annonciades,

xlviij . L E T T R E.

ne demande point de retard, ni
un plus ample examen : tant de
circonstances singulières ont ac-
compagné la révélation de la
Supérieure de Magny, qui a
vécu & qui est morte en odeur
de sainteté, qu'on doit la regar-
der comme la volonté de Dieu.

Je suis avec respect,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, &c.



MÉMOIRES



M É M O I R E S

D'ANNE DE GONZAGUE,

PRINCESSE PALATINE.

JE vous ai souvent entretenue,
Madame, des troubles de la Ré-
gence. Votre esprit curieux & ob-
servateur vous a portée à me faire
mille fois des questions sur les per-
sonnages qui ont paru sur la scène à
cette époque ; vous en avez connu
plusieurs qui ont été depuis à peine

A

M É M O I R E S

remarqués dans le monde, & vous avez en vain cherché l'audace d'un Révolté dans l'empressement servile d'un Courtisan. Peu d'années ont produit cette révolution. De l'abattement où le Cardinal de Richelieu avoit réduit les esprits les plus remuans, on passa presque subitement à l'indépendance & à la révolte; & par une pente non moins rapide, on a passé ensuite à la soumission la plus profonde. Il n'est point d'autres causes à chercher à ces révolutions, que le caractère de ceux qui ont gouverné. La réputation de plusieurs de ceux qui ont joué un rôle du tems des dernières guerres civiles, n'est plus qu'un ridicule pour eux; le Cardinal de Retz lui-même n'y auroit pas échappé avec

D'ANNE DE GONZAGUE. 3

toute la supériorité de son génie, s'il n'avoit pris habilement le parti de la retraite.

Croyez, Madame, ce que vous m'avez souvent entendu dire, que les hommes ne jugent rien d'après eux, & d'après la véritable valeur des choses. Les grandes qualités, les vertus déplacées excitent souvent le mépris, & sont l'objet de la raillerie : l'expérience apprend qu'une grandeur démesurée est aussi près du ridicule qu'une extrême petitesse. Les vices les plus odieux, environnés des rayons de la faveur, sont tolérés, & peuvent devenir à la mode; ensuite le succès justifie tout, couvre tout.

Le Cardinal Mazarin a été l'objet de la haine publique, des arrêts l'ont proscrit, on a mis sa tête à prix, & peu de tems après, des Princes ont épousé, à l'envi, ses nièces; il a refusé pour l'une le Roi d'Angleterre; enfin il a porté ses regards jusqu'au Trône de France: Richelieu y auroit établi sa nièce; mais l'avidité, qui avoit fait entasser tant de trésors à Mazarin, ne pouvoit s'allier, dans le même homme, avec l'audace qui auroit mis à profit la passion du Roi.

Je vous parle sans partialité; tous les évènements que j'ai à vous retracer sont loin de moi, & la plupart des Acteurs sont morts. Je suis comme les Héros des Champs Éli-

D'ANNE DE GONZAGUE.

lées; retirée du monde, je ne suis plus, en quelque sorte, qu'une ombre; & le souvenir de ce que j'ai vu n'est corrompu par aucune passion.

Je vais vous exposer les événemens dont j'ai été témoin, & surtout ceux où j'ai eu quelque part, avec la sincérité que vous me connoissez, & qu'on a toujours reconnue en moi. C'est peut-être à cette qualité seule que j'ai dû quelques succès, dans un temps où tous ceux qui se jettoient dans la négociation, s'applaudissoient de leurs artifices. J'ai employé ce que j'avois de lumières à bien discerner les intérêts des personnes avec lesquelles je traitois, à écarter ce que l'amour

6 M É M O I R E S

propre, ce que le desir d'un petit succès particulier, nuisible souvent au véritable, met de confusion dans les affaires ; je développois nettement mon opinion, je convenois de mon intérêt, j'établissois le degré & le genre de mes attachemens ; enfin, je traçois la ligne que je devois & voulois suivre ; je déterminois le point fixe où je m'arrêtois, & que rien ne me feroit passer ; la sincérité étoit pour moi le fil d'Ariane, elle me faisoit sortir heureusement du labyrinthe de l'intrigue.

Je fus destinée au cloître dès mon enfance, ainsi que ma sœur Bénédicte. Mon père qui aimoit avec passion la Princesse Marie,

ma sœur aînée , vouloit tout sacrifier à l'agrandissement de sa fortune. Il nous mit de bonne heure au couvent, & il prescrivit de ne rien négliger pour nous inspirer le goût de la vie religieuse : je secondai quelque tems ses intentions, il se flatta que je ne paroîtrois jamais dans le monde, & qu'il pourroit, suivant ses affections, réunir toute sa fortune sur ma sœur Marie.

J'étois dévoté dès l'âge de douze ans, & citée comme un exemple de ferveur. Une ame active qui éprouvoit le besoin d'un grand intérêt, un cœur tendre & sensible qui cherchoit à s'attacher, me faisoient désirer avec ardeur de consacrer ma vie entière à Dieu. Les

pratiques les plus dures de la vie religieuse, les macérations, les austérités, les jeûnes avoient pour moi des charmes, & je voyois arriver avec une joie extrême les jours de la Semaine Sainte. Jamais le monde ne m'a offert, dans les plus agréables jours de ma vie, des plaisirs aussi vifs, & qui aient pénétré aussi avant dans mon âme, que les jeûnes & les austérités du Vendredi Saint. Je dérobai un jour à une Religieuse malade une discipline & un cilice; je m'enfermai aussitôt dans ma chambre, & je me mis tout en sang. Je me trouvai d'une importance extrême à mes yeux, après cette belle opération; il me sembloit que j'avois des droits incontestables à la palme du martyre;

D'ANNE DE GONZAGUE. 9

j'aspirois au moment où je pourrois m'enchaîner par des vœux éternels : mais vous le dirai-je ? au milieu de tant de ferveur ; j'étois importunée souvent de doutes ; mon esprit se refusoit à croire , tandis que mon cœur étoit entraîné à aimer ; je chassois les pensées qui pouvoient ébranler ma croyance , comme l'ouvrage du démon ; elles revenoient sans cesse , les objections se présentoient en foule ; & je ne pouvois être convaincue avec toutes les dispositions possibles pour l'être. Dans ces momens quelquefois je me disois : qui suis-je , pour avoir des doutes & des incertitudes ? pourquoi ne croirois-je pas ce que les Arnaud & tant d'autres Hommes supérieurs croient avec soumission ?

Ces réflexions dissipoient pour un instant mes doutes , & mon imagination achevoit l'ouvrage ; elle me rendoit sensible ce qui répugnoit le plus à ma foible raison ; elle faisoit disparoître ma vie entière comme un songe fugitif , & me transportoit dans une éternité de délices , achetée de quelques foibles privations. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi entre des doutes passagers , que je me suis souvent reprochés, comme un égarement de ma jeunesse , & une ivresse soutenue. Un événement imprévu vint tout-à-coup changer toutes mes idées. Les préférences qu'on accordoit à la Princesse Marie , avoient excité dans mon cœur une secrète envie , & même une disposition

D'ANNE DE GONZAGUE: IX

à la haine ; je portois sans cesse ma ſœur à confefſe , & les cilices n'avoient rien de ſi piquant que ſes dédains pour moi , que la ſupériorité dont je la voyois jouir par l'aveuglement de mon père. J'avois un jour dîné avec Madame de la Châtre , Abbeſſe du couvent de Faremouſtier ; elle m'avoit comblée de caresses , les charmes de la vie religieuſe m'avoient été vantés , elle m'avoit attaquée par la dévotion , & même par la vanité , en me montrant la perspective de lui ſuccéder. Je vous obſerverai que rien ne paroît plus brillant , plus important à une pensionnaire , que le gouvernement de la maiſon ; les objets frappent ſenſiblement ſur des organes neufs. Un Berger diſoit que

s'il étoit Roi, il garderoit ses moutons à cheval : une jeune personne ne voit rien par de-là l'autorité qui agit sur elle depuis son enfance.

On vint demander Madame de la Châtre ; elle me laissa dans sa chambre, pour venir ensuite reprendre sa conversation. Une lettre étoit sur sa cheminée : je reconnus l'écriture de Madame de Guise, & la tentation me vint de la lire. Cette lettre contenoit des exhortations à l'Abbesse de ne pas se prêter aux instances de mon père, de bien examiner ma vocation, enfin de ne pas abuser de ma jeunesse par des séductions, pour m'engager à me faire Religieuse. Ma-

dame de Guise déplorait l'aveuglement de mon père, qui le portoit à sacrifier deux filles à la fortune de l'aînée. Elle ajoutoit qu'elle me connoissoit, que je n'étois pas faite pour le cloître : l'ardeur extrême de mon zèle, disoit Madame de Guise, doit en faire prévoir la courte durée. Je remis la lettre à sa place ; & au lieu d'attendre l'Abbesse, je courus m'enfermer dans ma chambre. La rage étoit dans mon cœur ; plusieurs circonstances, qui ne m'avoient pas frappée jusques-là, vinrent se présenter à mon esprit : je fus éclairée à l'instant, & je démêlai tout ce qu'on avoit employé pour me séduire. C'étoit pour ma sœur qu'on vouloit m'engager à me faire Re-

ligieuse ; voilà ce qui me désespéroit. C'est pour embellir son idole, me disois-je , c'est pour la mettre dans une élévation où elle s'attire tous les regards , que mon père veut me dépouiller. La haine & la jalousie firent crouler en un instant l'édifice de l'Amour divin , & je me trouvai deux jours après aussi dégoûtée du Couvent & des Religieuses , que la femme la plus dissipée : je ne songeois plus qu'à paroître avec éclat dans le monde. Le propre de l'imagination est d'élever & de détruire à son gré : la foi me manquoit alors , & ma dévotion n'étoit que l'enthousiasme d'un esprit ardent. Tout ce qui ne tient pas au sentiment ou à la raison , n'a rien de solide ; & il est

D'ANNE DE GONZAGUE. 15
facile à l'imagination de peindre
des plus sombres couleurs, ce qu'un
instant auparavant elle avoit em-
belli des plus rares ornemens. Je
ne me donnai pas la peine de ca-
cher mes nouvelles dispositions.
Toute la Communauté fut surprise ;
on fut alarmé, scandalisé ; l'Ab-
besse fut humiliée d'avoir manqué
son ouvrage ; elle me prodigua les
caresses , les reproches : tout fut
inutile. Je déclarai nettement que
je ne ferois jamais Religieuse. Les
persécutions de l'Abbesse ne me
laissoient plus aucun repos ; je de-
mandai pour m'y soustraire, à quit-
ter Faremoultier , & à me retirer
à Avenay auprès de ma sœur Bé-
nédicté , qui venoit d'en être nom-
mée Abbesse. J'aurois été heureuse

avec elle, si je ne m'étois senti attristée du sacrifice qu'elle avoit fait, & auquel j'avois échappé. Je déplorais chaque jour cette victime, immolée à l'ambition de ma sœur: ma haine en redoubla pour elle.

Le Duc de Mantoue mourut; cet événement me fit sortir du couvent; & peu de tems après, j'eus à pleurer la mort de ma sœur Bénédicté, dont le souvenir me sera éternellement cher.

Ma sœur Marie étoit plus belle que moi; je n'étois pas sans agrémens; mais elle avoit plus d'éclat. Elle fixa l'attention des hommes, & acquit de la célébrité par ses charmes. Le grand Ecuyer Cinq-Mars,

D'ANNE DE GONZAGUE. 17

Mars, brillant de tous les dons de la nature, à la fleur de sa jeunesse, favori de son maître, devint amoureux d'elle. La vanité, peut-être, entroit pour beaucoup dans cet attachement. Epouser une Princesse de Maison souveraine, & se trouver allié à tous les Princes de l'Europe, étoit pour Cinq-Mars, à peine Gentilhomme, un avantage auquel il ne sembloit pas qu'il pût aspirer. Il le sentoît, & vouloit, par des dignités, combler l'intervalle. La fortune de Luynes n'avoit rien qui fût au-dessus des prétentions de M. le Grand. Il demandoit d'être fait Duc & Pair, & l'épée de Connétable ne paroissoit pas devoir lui manquer, si le Roi continuoit à l'aimer. Ma sœur, entraînée par son

gôte, séduite par l'éclat de sa fa-
veur, auroit volontiers consenti à
l'épouser. Elle fut obligée de me
mettre dans sa confidence, & nous
étions dans celle des projets de Ginq-
Mars. M. de Thou n'étoit pas plus
coupable que nous. Le grand
Ecuyer auroit été, dans toute autre
position, un fat insupportable; mais
la fatuité n'est autre chose que la
présomption déplacée: & que ne
pouvoit pas présumer de lui & de
son étoile, un jeune homme qui se
trouvoit à vingt ans Grand-Ecuyer
de France & Favori? Tout conspi-
roit à l'enivrer. Son lever étoit
comme celui du Roi, ou du Car-
dinal. Deux cens Gentilshommes le
suivoient chez le Roi, & il surpas-
soit tous les courtisans par la magni-

ficence de ses habits, la noblesse & le charme de sa figure, & par l'agrément de ses manières. Les femmes se jettoient à sa tête, les Ministres étoient à ses ordres, & en étoient traités avec légèreté. Le Cardinal l'aimoit; ensuite il le craignit & le ménagea. Comment résister à tant de séductions, & avoir à cet âge une conduite sage & mesurée? Cinq-Mars, flatté de l'éclat qui l'environnoit, étoit rebuté du prix dont il falloit l'acheter. Dégouté de Louis XIII, le plus ennuyé des hommes, le plus défiant, le plus confiant: les heures qu'il passoit avec ce Monarque, étoient pour lui des siècles, & son impatience éclatoit souvent. Il partoît de Saint-Germain après

le coucher , & venoit passer quelques heures avec ma sœur. J'étois en tiers dans leur conversation. Il nous confioit ses dégoûts & sa haine contre le Cardinal ; il le contrefaisoit d'une manière plaisante dans ses rendez-vous d'amour avec Marion de l'Orme. Nous l'exhortions à supporter les langueurs du Roi , & à ménager le Cardinal. Il promettoit ; mais la vivacité de son caractère l'empêchoit de se plier à l'humeur du Roi , & des amis imprudens lui persuadoient qu'il pouvoit tout entreprendre ; enfin les ennemis du Cardinal profitoient de ses ressentimens , pour l'éloigner encore davantage de ce Ministre. Il ne garda plus de mesures , lorsque le Car-

dinal l'empêcha d'être fait Duc & Pair ; il perdoit l'espérance d'épouser ma sœur, & une grande dignité ; & , ce qui devoit toucher le plus un homme présomptueux & habitué aux succès, il éprouvoit un dégoût qui faisoit connoître que sa faveur étoit subordonnée à l'ascendant du premier Ministre. Il prit des liaisons dès-lors avec tous les mécontents ; il eut un parti , & le Cardinal trembla pour sa place, & même pour sa vie. Qui fait ce qui seroit arrivé, si M. le Grand avoit pu se résoudre à s'ennuyer quelques heures, enfin si l'étoile du Cardinal n'eût pas fait, comme par miracle, tomber entre ses mains une copie du traité avec le Comte d'Olive-

rès? (1) M. le Grand se seroit trouvé, suivant toute apparence, le maître du Roi & du Royaume; il auroit raccommodé le Roi avec le Duc d'Orléans; il auroit épousé ma sœur, & conservé le plus grand crédit pendant la régence. Vous savez que, dès que le Roi fut parti de Paris, les projets du Grand Ecuyer éclatèrent; le Cardinal étoit instruit, mais n'avoit point de preuves; il ne tarda pas à en acquérir. Ma sœur écrivit plusieurs fois à Cinq-Mars, que son intrigue étoit connue, qu'elle faisoit l'entretien du public. Il lui écrivit, en

(1) On n'a jamais su comment cet écrit, qui affermit la puissance du Cardinal, & décida de la vie de Cinq-Mars, étoit venu à sa connoissance.

réponse, cette lettre, dont j'ai gardé la copie, & qui est la dernière qu'elle en ait reçue: vous ferez peut-être bien aise de la lire.

» Ne foyez point inquiète, ma
 » chère Princesse, le Roi & l'ar-
 » mée font pour moi; mon ennemi
 » m'a cédé le terrain; & l'abatte-
 » ment de ses partisans est ex-
 » trême. J'ai passé hier deux heures
 » au chevet du lit du Roi; vous
 » auriez été contente de moi, &
 » je l'ai été infiniment de la ma-
 » nière dont il m'a traité; il m'a
 » fait, je vous assure, très-bonne
 » chère; il m'a appelé son cher
 » ami; il a soupiré, jetté des pro-
 » pos en l'air, en me disant qu'il
 » étoit bien malheureux, qu'on

» le tourmentoit, & qu'on se fai-
» soit trop valoir. Ah! Sire, lui
» ai-je dit, & presque les larmes
» aux yeux, que votre état me
» touche, & qu'il me surprend,
» en songeant que vous êtes le
» maître! Si vous daigniez vous en
» rapporter à moi, Votre Majesté
» demain n'auroit plus rien qui la
» gênât. Cher ami, m'a-t-il répon-
» du, ne précipitez rien. Je ne
» puis rien ménager, quand il s'a-
» git de l'intérêt de mon maître,
» ai-je répondu: Votre Majesté a
» de fidèles serviteurs, permettez-
» moi de leur parler. Le Roi s'est
» retourné, & m'a dit, d'une voix
» attendrie: Bon soir, faites pour
» le mieux; mais ne commettez
» point d'imprudence. Jugez, ma

» chère Princesse, si je ne suis pas
 » autorisé à tout entreprendre, &
 » sur-tout avec un but aussi glorieux
 » que celui qui m'anime. Conservez
 » vos bontés à votre plus passionné
 » serviteur. «

La fin tragique de Cinq-Mars
 vous est connue dans tous ses dé-
 tails, je ne m'étendrai pas davan-
 tage sur ce triste sujet.

J'eus des succès à mon entrée
 dans le monde, qui excitèrent la
 jalousie de ma sœur Marie, qui me
 pardonnoit aussi peu de partager
 l'attention, que sa fortune. Après
 la catastrophe de Cinq-Mars, obli-
 gées d'être ensemble dans la même
 maison, de voir les mêmes per-

sonnes , nous avions l'air d'être unies ; mais dans le fond nous étions dans un état de rivalité & de haine ; le besoin de confiance rapprocha encore une fois ma sœur de moi. Elle se prit de passion pour un jeune Italien , & c'est le seul homme qu'elle ait véritablement aimé ; la vanité n'entroit pour rien dans ce sentiment , elle auroit sacrifié à cet amant les couronnes dont les Devins remplissoient son imagination. Comme elle ne pouvoit le voir seule , la nécessité la fit avoir recours à moi. L'envie de plaire n'étoit plus aussi vive , aussi générale chez elle , depuis que son cœur avoit un objet d'affection ; c'étoit encore une raison pour que je lui fusse moins désagréable.

Son Amant étoit parent d'une Dame d'honneur qui nous accompagnoit. Nous avions mille occasions de le voir ; & pour échapper aux yeux de sa parente , il avoit l'air également empressé auprès de moi & de ma sœur.

Je ne fais où cette intrigue auroit pu conduire la Princesse Marie ; il ne pouvoit être question de mariage avec un homme fort inférieur, quoique de bonne Maison. L'inégalité du rang ne l'effrayoit pas, & elle trouvoit un charme de plus dans le sacrifice des plus grands avantages ; elle cherchoit dans l'histoire , des exemples de Princesses qui avoient épousé des Gentilshommes : & un jour que je la trou-

vai lisant avec une attention extrême, elle me donna le livre, en me disant avec un air triomphant : Lisez , ma sœur ; c'étoit un passage de je ne fais quelle histoire , qui rapportoit le mariage de Catherine de France , veuve d'un Roi d'Angleterre , avec Owen Tydor , simple Chevalier du pays de Galles. Elle me cita aussi une fille de Philippe le Long , qui avoit épousé un Gentilhomme. Nous passions en ce tems les jours & les nuits à lire des romans ; ma sœur écrivoit des lettres , qui n'auroient pas été déplacées dans Cyrus. Mais , ô mortelle affliction ! l'Italien fut rappelé dans son pays ; ma sœur fut au désespoir : si son Amant eût été plus hardi , je crois qu'elle auroit

consenti à un enlèvement ; dans l'ivresse où elle étoit, une chaudière lui auroit paru un lieu de délices, avec l'objet de sa passion.

Je reviens au tems où je parus à la Cour ; elle étoit fort triste : le Cardinal faisoit surveiller indécemment la Reine, & la persécutoit avec une espèce d'acharnement. Il étoit le maître de la France, & l'arbitre de l'Europe. Tout plioit devant lui ; la renommée de ses talens, jointe à une autorité sans bornes, le rendoit un objet de culte. On a vu des Princes étrangers ne lui pas disputer le rang qu'ils refusoient à Monsieur, & dire qu'ils cédoient non au Cardinal, non au premier

Ministre, mais au plus grand homme de l'Europe. Etoit-ce la crainte qui cherchoit à se cacher sous l'admiration ? Cela peut-être ; mais il est beau de fournir un pareil prétexte. Les Grands, les Princes le haïssoient & cabaloient contre lui ; mais il ne se passoit pas d'année, que quelques-uns n'en fussent la victime. Le Comte de Soissons avoit seul eu le courage de s'affranchir de son autorité & de la braver ; il avoit rejeté avec dédain la main de Madame d'Aiguillon, que Richelieu avoit osé offrir à Monsieur. Retiré à Sedan, il étoit le centre des intrigues & des entreprises contre le pouvoir & même la vie du Cardinal ; les mécontents se rallioient sous sa bannière. Nous allions quelquefois

D'ANNE DE GONZAGUE. 31

à la Cour; la Reine nous traitoit avec bonté, & nous parloit de ses chagrins avec amertume & dépit. Un jour ma sœur louoit ses mains & sa gorge, qui étoient assurément admirables; la Reine lui répondit, en montrant sa gorge: M. le Chancelier pense sans doute comme vous; car il n'a pas tenté à lui d'y toucher. En effet, ce Magistrat avoit poussé l'audace jusqu'à lever son mouchoir, pour voir si elle n'y avoit pas caché des lettres du Roi d'Espagne, ou du Cardinal Infant. La Reine me donnoit des préférences marquées sur ma sœur; mon esprit & mes manières sembloient lui convenir davantage; & c'est à cette époque, que, dans divers entretiens, je jettai, sans y songer,

les fondemens de la confiance
qu'elle m'accorda depuis.

Il n'y avoit pas grande presse
pour faire sa cour à une Reine sans
crédit, & dont la faveur ne pou-
voit être que dangereuse. Lorsque
sa grossesse fut décidée, elle se
flatta qu'elle seroit plus considérée,
& la naissance d'un Prince sembloit
devoir lui donner du crédit. Le
Cardinal qui s'apperçut qu'elle avoit
une plus grosse cour, fit si mau-
vais visage à ceux qui s'empressoient
auprès d'elle, que bientôt elle re-
tomba dans la plus grande solitude.
Il entroit certainement du dépit
dans la persécution que lui faisoit
éprouver ce Ministre; il avoit du
penchant à aimer la Reine; & si
elle

elle se fût donné la peine d'user des plus petits ménagemens envers lui, il l'auroit laissé jouir d'un grand crédit. Le Cardinal, qui favoit la manière dont elle nous traitoit, nous entretenoit souvent de ses préventions contre lui; il se répandoit en éloges de sa personne, & regrettoit, disoit-il, de n'avoir pu vaincre son antipathie; il protestoit qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à faire pour gagner ses bonnes grâces: & je me souviens qu'un jour, en nous tenant ces propos, les larmes lui vinrent aux yeux. Il avoit l'art de répandre des pleurs; & cette facilité lui avoit été reprochée par la Reine Mère, qui en avoit été long-tems la dupe. Il m'a toujours paru certain qu'il

avoit un goût très-vif pour la personne de la Reine, qui étoit infiniment agréable. Mais accoutumé à voir tout fléchir devant lui, & à des flatteries qui surpassoient celles dont on berce les Rois, il ne pouvoit supporter aucune résistance, & encore moins la raillerie; la Reine ne l'épargnoit pas dans ses entretiens avec ses confidentes, & quelque fidélité que cette Princesse eût lieu d'attendre d'elles, tout ce qu'elle disoit revenoit au Cardinal & l'aigrissoit: c'étoit un Dieu pour la puissance, & comme Dieu il favoit tout pénétrer. Rien ne lui étoit caché; les plus indifférentes conversations des personnes qui ne lui étoient pas dévouées, étoient rapportées à ce Ministre & envenimées. Il récom-

pensoit magnifiquement les plus petits services & les plus légères marques d'attachement : le Cardinal avoit seul le pouvoir de faire du bien, & rien n'échappoit à ses vengeances. On sentira, d'après cela, qu'il ne devoit pas y avoir de fidélité inaccessible à ses séductions, ou à la crainte qu'il inspiroit. La Reine, indiscrete, & emportée par caractère, & par une fierté qui lui présentoit comme une humiliation la nécessité de se modérer, étoit chaque jour exposée à de nouvelles tracasseries; & dans certains momens d'abattement, elle redoutoit tout de la foiblesse d'un Roi, qui avoit sacrifié sa mère; & du Ministre qui avoit su le porter à cette barbarie envers elle.

Sa Cour étoit devenue une espèce de Couvent , & j'en fis la réflexion, un jour que le Cardinal lui donna une très-belle collation à Ruel : la petite Cour de la Reine ressembloit à des pensionnaires en récréation ; Madame d'Aiguillon faisoit les honneurs avec le Cardinal ; elle louoit la Reine , & lui vantoit l'attachement de son oncle ; je m'efforçai de l'engager à répondre avec bonté aux empressements de Madame d'Aiguillon ; mais j'eus beau faire des signes , prendre la parole pour elle , l'aversion perceoit dans ses regards & son geste , quoiqu'elle fût enchantée de la fête & de l'amusement de cette journée , comparée aux autres. Le Roi étoit jaloux. Il croyoit beaucoup

de coquetterie à la Reine, & le Cardinal fortifioit cette opinion, espérant que, fatiguée des persécutions qu'elle avoit à éprouver, elle auroit recours enfin à lui. Au goût qu'il avoit certainement pour elle, se joignoit l'inquiétude de l'avenir; le Roi étoit d'une mauvaise santé, & sa mort pouvoit laisser le Ministre en proie au ressentiment de la Reine. Je ne doute pas, au reste, que, malgré les droits de la Reine à la Régence, elle ne se fût trouvé forcée de dépendre de Richelieu; il avoit des places fortes, les Généraux étoient asservis à ses volontés, & lui devoient leur fortune; une foule de créatures attachées à son sort, des trésors en sa disposition, un ascen-

dant victorieux sur les esprits, l'habitude des grandes affaires, un courage au-dessus de tous les obstacles, rendoient la puissance de Richelieu inébranlable dans toutes les circonstances. Mazarin, avec toute son habileté & ses ruses, ne pouvoit lui être comparé. Je me bornerai à faire une réflexion. Dans quelque époque de sa vie que Richelieu eût succombé, il auroit laissé l'idée d'un grand homme : si Mazarin, dans vingt circonstances, eût été abandonné de la Reine, il n'auroit emporté aucune réputation, & le ridicule auroit inondé la plupart de ses actions. La confiance de la Reine a fait tout le succès de Mazarin : Richelieu se soutenoit par le seul ascendant du génie.

Les quatre ou cinq années, qui s'écoulèrent avant la régence, ont peut-être été les plus heureuses de ma vie. Sans soins domestiques, pour lesquels j'ai toujours eu de l'aversion; exempte des passions qui ont semé de quelques fleurs, bientôt fanées, un chemin difficile & dangereux; loin de l'agitation des affaires, je passois mon tems à m'instruire, à converser avec des gens d'esprit; on nous recevoit avec distinction à l'Hôtel de Rambouillet; ma sœur y cherchoit des conquêtes, & moi, le succès de l'esprit, de préférence à tout. Le Cardinal lui-même prenoit part aux dissertations qu'on y faisoit sur la Poésie & sur l'Amour; & souvent il abandonnoit les affaires de l'Europe, pour dé-

éider une question de sentiment. Je me souviens qu'un jour Mademoiselle de Scudéry nous raconta qu'elle avoit vu un homme, épris du plus violent amour, qui étoit obligé de quitter, pour quelque tems, sa maîtresse; que cet Amant passionné à l'excès lui avoit parlé de ses peines avec des expressions si touchantes, que les larmes lui en étoient venues aux yeux, & qu'elle en avoit encore le cœur oppressé; il m'a parlé, dit-elle, du bonheur d'être aimé, d'une manière ravissante. Le Duc d'Enghien prit la parole, & dit que cet homme n'aimoit pas bien vivement, qu'il n'étoit que personnel. Un véritable Amant, dit-il, doit être plus occupé de son amour, que des sen-

timens qu'il inspire. Cette réflexion nous frappa ; Chapelain & Voiture s'élevèrent contre ; M. de Montauzier & Mademoiselle Dangenues applaudirent à la distinction du Prince ; l'Abbé de Boisrobert fit des plaisanteries à sa manière ; on s'étonna qu'un jeune Prince , qui ne passoit pas pour sensible , distinguât aussi habilement ce qui tenoit à l'amour propre ; je me souviens que je lui dis : « votre esprit fait en vous l'office du cœur , il vous tient lieu de tout , & vous devinez ce qu'on doit sentir. » Cette thèse acquit beaucoup de célébrité , par le nom de celui qui l'avoit soutenue. Le Cardinal en eut connoissance , & il donna un grand dîner à Ruel , à tous ceux qui

avoient disputé pour & contre à l'Hôtel de Rambouillet : on apporta de grands fauteuils, le Cardinal fit asseoir ma sœur comme présidente de l'assemblée, & tout le monde se mit en rang avec la gravité qu'on pourroit apporter dans un conseil, où seroit agité le destin d'un Empire. Le Duc d'Enghien exposa son sentiment ; Mademoiselle de Bourbon, depuis Duchesse de Longueville, combattit son opinion, & Mademoiselle de Scudéry plaida ensuite, comme Avocat-Général. Le Cardinal recueillit les voix. Quand ce fut à mon tour d'opiner, je me déclarai pour le sentiment du Duc d'Enghien, que j'appuyai de distinctions subtiles sur la tendresse, que je regarderois

aujourd'hui comme du galimathias. Mon opinion l'emporta, & le Duc d'Enghien fut aussi flatté de son triomphe que de sa plus brillante victoire. Je fus fort caressée par le Cardinal, qui avoit été, dès le premier moment, entraîné par le sentiment du Duc d'Enghien. Vous vous étonnerez peut-être des formes & de l'appareil imposant que donnoit le Cardinal à cette assemblée; mais c'étoit l'esprit du tems, & le sien particulièrement en amour. Ce génie sublime qui balançoit les destinées des Empires, qui portoit un regard d'aigle sur les plus grands intérêts, qui se décidoit avec tant d'audace, qui suivoit avec tant de constance ses projets, n'étoit plus le même lorsqu'il dissertoit sur l'amour;

il se montroit alors pédant & formaliste. Retiré à Avignon, il avoit traité de l'amour divin, en Métaphysicien subtil; il raisonnoit de même sur l'amour profane. Un autre auroit paru souverainement ridicule; mais tant de gloire environnoit sa vie, tant d'éclat & de grandeur étoient répandus sur ses moindres actions, qu'on regardoit comme le délassement d'un esprit occupé de choses sublimes, ces pédantesques & collégiales dissertations sur l'objet qui en comporte le moins.

Vous attendez, sans doute, que je vous parle de l'aventure la plus intéressante de ma vie, & dont le récit peut être embarrassant. Ma répugnance à tracer un événement qui

a fait long-tems mon malheur, qui a laissé dans mon cœur une plaie profonde, cède en ce moment au plaisir de vous ouvrir mon ame toute entière , de ne rien vous déguiser de mes fautes & de mes erreurs. Loin de prétendre à ne me montrer à vous que sous le côté favorable , je me plais à vous exposer le mal & le bien qui se trouvent en moi : ce sera à vous de juger lequel des deux l'emporte.

Je puis dire avec vérité que mon cœur seul m'a fait commettre des fautes. Nos sentimens prennent la trempe de notre caractère ; je n'ai pas été foible , mais passionnée à l'excès pour M. de Guise : vous jugez bien que c'est de lui que je

veux parler. Dans le calme où je me trouve aujourd'hui , sans prévention & sans ressentiment , je vais vous tracer son portrait.

M. de Guise avoit la figure , l'air & les manières d'un Héros de roman , & toute sa vie a porté l'empreinte de ce caractère. La magnificence régnoit dans toute sa personne & dans tout ce qui l'entouroit ; sa conversation avoit un charme particulier ; tout ce qu'il disoit , tout ce qu'il faisoit , annonçoit un homme extraordinaire. L'ambition & l'amour le dominoient. Ses projets , à force d'être vastes , étoient chimériques ; mais avec un nom aussi illustre , une valeur héroïque & un peu de

bonheur, rien n'étoit au-dessus de ses espérances. Il avoit ce don de se faire aimer de tous ceux à qui il avoit intérêt de plaire, qui sembloit être le partage de tous les Princes Lorrains. Il étoit léger dans ses attachemens, inconstant dans ses projets, précipité dans l'exécution. Voilà ses qualités & ses défauts.

La parenté unissoit nos deux Maisons, & c'étoit un motif de nous voir souvent. L'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé, ne permit pas d'abord de lui soupçonner aucunes vues sur ma sœur, ni sur moi. Il paroissoit se plaire également avec l'une & l'autre; mais je vous avouerai que, sans projet, sans songer à l'avenir, sans avoir interrogé mon

cœur, j'éprouvois quelque secrète
jalousie, lorsque je croyois le voir
empressé auprès de ma sœur. J'ob-
tins insensiblement la préférence,
& la Princesse Marie, dont le cœur
étoit occupé, loin d'être fâchée,
plaisantoit de ses empressemens pour
moi. Souvent il nous donnoit des
violons & des fêtes qui avoient l'air
de la féerie. Un soir nous revenions
de Poissy par la forêt de Saint-Ger-
main, & nous trouvâmes une partie
du bois éclairée de mille lanternes
de diverses couleurs, & une tente
superbement décorée au milieu
d'une de ces allées. Des Cheva-
liers, armés de toutes pièces, nous
invitèrent à descendre & à nous
arrêter. M. de Guise étoit dans la
tente, où nous trouvâmes une col-
lation

lation superbe toute prête, & les violons du Roi. Je remarquai, dans plusieurs endroits de la tente, des emblèmes, qui tous étoient l'expression d'un sentiment qu'on s'efforce de cacher, mais qui ne peut plus être contenu. Le ton passionné avec lequel il me parla, m'embarrassoit à cause de la présence de ma sœur, dont je craignois les plaisanteries, & j'éprouvois une émotion qui m'éclaira sur mes sentimens.

Sa passion se montra à découvert peu de tems après, par ses manières empressées, son assiduité & sa jalousie: il en fit enfin l'aveu à ma sœur, & lui confia le dessein qu'il avoit formé de quitter l'état ecclé-

fiastique pour m'épouser, s'il pouvoit se flatter de ne m'être pas indifférent. La princesse Marie se chargea de m'en parler,

L'Archevêque s'est enfin expliqué, me dit-elle. Je rougis à ce début; mais loin de chercher à m'embarrasser, elle m'exhorta à avoir toute confiance en elle; depuis quelque tems, & avant moi peut-être, elle avoit découvert mes sentimens; ma franchise ne me permit pas de feindre, & je lui avouai que j'aimois M. de Guise, & que j'avois bien peu d'espérance. Ma sœur ne trouva pas autant de difficulté que je me l'étois figuré, & elle s'efforça de ranimer mon courage. La parenté qui étoit entre

D'ANNE DE GONZAGUE. 51

M. de Guise & moi, lui fit une légère impression. Elle me cita un grand nombre de dispenses accordées à des personnes d'un rang bien inférieur; elle avoit peu d'inquiétude aussi sur la fortune à venir de M. de Guise. Il aura, me dit-elle, des gouvernemens, des pensions; enfin, elle chercha à nous servir avec zèle.

Outre les obstacles que je viens de vous dire, Madame de Guise en faisoit naître qui paroissent insurmontables; elle s'opposoit avec obstination à ce que M. de Guise quittât l'état ecclésiastique, dans lequel les plus grandes dignités lui étoient assurées, pour faire un mariage plus que médiocre du côté de la fortune. On ne peut se figurer

le défefpoir où cette opposition le réduifit ; vingt fois il voulut fe tuer à mes pieds : touchée de fa douleur qui alloit jufqu'à l'aliénation , entraînée par mon propre penchant , je lui fis une promeffe de mariage , & je reçus la fienne , écrite de fon fang. Bientôt après M. de Guife fit partir un courier pour Rome , & il obtint les difpenfes néceffaires. Je me flattai que mon mariage pourroit refter fecret ; mais rien ne pouvoit être long-tems caché au Cardinal de Richelieu. Je craignis bientôt d'être arrêtée , comme ma fœur l'avoit été plufieurs années auparavant , & je m'échappai de Paris , déguifée en homme. J'arrivai ainfi à Befançon , où je pris le nom de Princesse de Guife. Mon mariage , autorifé par

le Pape, suffisoit à ma conscience, & il auroit été facile de lui donner toute la validité nécessaire, si l'humeur volage de M. de Guise ne l'eût bientôt entraîné vers un autre objet, qu'il aima & trompa comme moi. Obligé de quitter la France, où il avoit pris des engagements avec les mécontents, il se réfugia en Flandres, & ne compta pour rien les liens qu'il avoit formés. Il ne fut pas long-tems à Bruxelles, sans me donner lieu de me repentir de ma conduite. J'appris qu'il y faisoit fa-
cour à une femme qui lui prodiguoit ses faveurs, pour le retenir dans ses fers. Jamais, je crois, on n'éprouva une plus violente révolution. Je me voyois perdue de réputation, pour avoir ajouté foi aux

promesses les plus sacrées. Un couvent paroissoit le seul asyle, où je pouvois ensevelir mes égaremens. Mon aventure étoit l'entretien de toute l'Europe, & en y forçant depuis, j'ai été souvent étonnée d'avoir pu reparoitre dans le monde avec quelque considération.

Vous voyez avec quelle sincérité je m'explique; je devois être perdue à jamais. La réputation revient quand on est jeune; les fautes s'oublient avec le tems qui efface tout; mais il faut être soutenu par des amis puissans, être dans une certaine élévation, & me sera-t-il permis de le dire? il est nécessaire d'avoir quelques qualités qui attirent l'estime.

J'étois mille fois plus affligée de la perte que je faisois , & de la perfidie dont on payoit la plus vive tendresse , que de tous les vains propos du monde ; je partis à l'instant pour Paris , sans écrire même à celui qui me trompoit si cruellement. Je m'éloignai du monde en arrivant , pour me soustraire aux regards de la malignité , & pour m'ensevelir dans ma douleur. Une maladie dangereuse fut l'effet de tant d'agitations , & mon état m'attira l'intérêt du Public. On me plaignit ; j'échappai au mépris par la vérité & la force de ma passion. Mon humeur changea ; mon ame resta comme flétrie , les plus noirs pressentimens la remplissoient ; je ne pouvois , sans tref-

faillir, entendre prononcer le nom de M. de Guise; il me suffisoit de rencontrer ses livrées, pour être triste le reste de la journée.

J'ai fait, j'en conviens, une grande imprudence : mais qui se seroit attendue à être aussi cruellement, aussi promptement trompée ? La Princesse Marguerite de Lorraine s'est évadée comme moi, déguisée comme moi, pour aller joindre Monsieur, le plus foible, le plus volage des hommes. Elle a été plus heureuse, parce que Monsieur, pour la première fois de sa vie, a eu une volonté ferme & constante.

Le tems calma mes douleurs; la

dissipation, les plaisirs, les affaires en ont suspendu le souvenir, sans l'effacer. Je n'ai jamais vu se marier des personnes qui s'aimoient, sans faire un triste retour sur moi-même. Mon cœur n'est pas resté insensible; mais en m'interrogeant, j'ai senti que la première impression avoit été la plus forte. Il est dans le premier sentiment, une surprise agréable, un charme, qu'on n'éprouve plus. L'extrême jeunesse, à qui tout est nouveau, donne seule des émotions qu'on se flatte en vain de faire renaître. On dort à tous les âges; mais il est un calme, une légèreté, une fraîcheur, qui ne se trouvent que dans le sommeil de la jeunesse: il en est de même de nos sentimens.

Le Roi s'affoiblissoit de jour en jour, & la Cour de la Reine devenoit plus nombreuse. Les regards étoient fixés sur elle. Tous ceux qui avoient souffert pour ses intérêts, tous ceux qui étoient mécontents du gouvernement actuel, croyoient avoir des titres à la faveur, sous un nouveau règne. Le Cardinal Mazarin caressoit tout le monde. Il étoit humble dans ses discours, sans aucun faste extérieur; & paroïssoit plutôt desirer de rester dans le Conseil, que prétendre à y dominer. Celui qui, dans ce moment, auroit regardé comme possible qu'il fût le maître du Royaume, auroit passé pour un fou. Si le Cardinal Mazarin n'eût pas été Ecclésiastique, jamais il n'auroit gou-

verné. Chavigny avoit plus d'esprit, plus de connoissance des affaires : il étoit dans tous les rapports bien plus propre à l'administration du Royaume.

La Reine avoit affectionné l'Evêque de Beauvais ; cette amitié passa comme celle d'une jeune fille qui se marie pour ses anciennes camarades. Il se montra ridicule & incapable, & le Cardinal attira vers lui toute l'autorité, sans qu'on s'en doutât en quelque sorte. Je ne tardai pas à m'appercevoir aux manières de la Reine, qu'il étoit plus avant dans ses bonnes grâces, qu'on ne le croyoit. Il ne s'étoit point fait d'ennemis sous le règne précédent, où il n'avoit eu que du crédit & point

de puissance. L'incertitude de sa situation, celle de la santé du Roi & du Cardinal l'avoient porté à ménager la Reine. Chavigny étoit odieux à cette Princesse. Château-neuf étoit redouté par son ambition, la hauteur de son caractère, & ses liaisons avec la Duchesse de Chevreuse : si quelqu'un devoit gouverner, c'étoit lui; rien ne lui manquoit; lumières, expériences, esprit du monde & des affaires, manège de Cour, l'art de se faire des créatures, il avoit toutes les qualités nécessaires pour occuper la première place; mais une réputation éclatante, lorsque les hommes ont le tems de réfléchir, nuit plus que les grands défauts; il faut que des événemens imprévus & soudains élèvent

les gens d'un mérite supérieur, sans quoi chacun songe à n'avoir pas un rival qui l'embarrasse & obscurcisse son mérite. M. de Châteauneuf étoit trop considérable, pour n'être pas le premier du Conseil, dès qu'il y feroit entré. C'est encore un inconvénient que d'être annoncé pour tenir trop d'espace. Le Cardinal Mazarin profita & de la haine qu'inspiroit Chavigny, & de la crainte qu'on avoit de Châteauneuf. Il sembloit ne tenir sa supériorité dans le Conseil, que de sa dignité de Cardinal; on ne le voyoit point établi dans le Royaume, & il faisoit croire qu'il ne desiroit que de retourner en Italie, après avoir établi le calme au dehors.

La Reine parloit peu de lui dans les commencemens, ne le louoit que sur sa douceur; & cette modération me parut dire plus de choses que l'enthousiasme le plus vif. Je le dis à M. de Senneterre; il se moqua de moi. Le Cardinal Mazarin, me dit-il, est nécessaire par la connoissance qu'il a des affaires du dehors; mais ignorant les formes & les usages du Royaume, comment voulez-vous qu'il succède au Cardinal de Richelieu? il a des manières ridicules; il estropie les noms, les mots; un tel homme n'est pas fait pour la première place; il se bornera à être utile pendant quelque tems, & visera à obtenir de grosses Abbayes pour retourner à Rome, où il aura peut-être la surintendance

des affaires de France. La Reine le traite bien : elle n'a pas eu lieu de s'en plaindre , & il cherche à se rendre agréable & nécessaire ; il l'amuse par ses contes , & s'il parloit bien françois , il lui plairoit moins , en disant les mêmes choses.

Le Cardinal , lui répondis-je , est plus avant dans la confiance de la Reine, que vous ne pensez, & voici sur quoi je me fonde. Elle a la plus grande familiarité avec lui , & n'en parle jamais : il est donc sensible qu'elle est sur ses gardes , & ne veut pas qu'on la pénétre. Elle ne dit pas qu'elle le consultera , & cependant j'ai remarqué qu'elle n'a jamais rien décidé , sans l'avoir vu. Il est simple qu'elle le consulte sur les grandes

choses ; mais elle ne se détermine sur les plus petites affaires , sur celles dont il a le moins de connoissance , que par ses avis : c'est donc le goût , c'est le penchant qui la porte à l'entretenir de tout. Enfin , elle souffre sans humeur , & permet qu'il ne fasse pas ce qu'elle lui recommande ; j'en ai encore eu la preuve hier : une de ses femmes , qu'elle aime beaucoup , lui a demandé une Abbaye fort médiocre pour un de ses parens ; la Reine en a parlé au Cardinal avec un grand intérêt , & celui-ci l'a refusée , sans donner de trop bonnes raisons ; elle s'en est contentée , & n'a fait éclater aucune humeur. Il est clair que les sentimens du Cardinal trouvent son esprit disposé singulièrement à les recevoir.

J'ai

J'ai vu enfin la Reine, ces jours passés, d'une aigreur extrême contre Madame de Montbazon; le Cardinal lui a fait un signe qui n'a été apperçu que de moi, & elle a pris à l'instant le ton le plus doux: quelques momens après, elle a regardé le Cardinal avec des yeux qui lui disoient: Vous devez être content de moi. Voilà ce que j'ai vu; vous y étiez, & ne l'avez point remarqué, & personne ne s'en est apperçu. Enfin, je crois distinguer que des gens qui se croient bien traités pour eux-mêmes, ne le sont que parce qu'ils sont attachés au Cardinal. La Reine déclareroit la guerre, ou feroit la paix par son avis, que cela ne prouveroit rien pour sa faveur; mais

les petites circonstances dont je vous parle, ne me permettent pas d'en douter.

Nous fûmes interrompus par Chavigny, qui nous parut décomposé, & comme j'avois assez d'amitié pour lui, je lui demandai la raison du trouble qui l'agitoit.

» Je suis perdu, dit-il; & ce qui me désespère, c'est d'avoir bâti l'édifice qui m'écrafe. Ce pantalon de Mazarin prend des airs de Richelieu avec moi; je fors de chez lui, où après m'avoir fait attendre une heure dans son anti-chambre, il m'a reçu avec hauteur: j'ai voulu entrer en explication avec lui sur le changement de ses manières; il m'a sou-

tenu qu'elles étoient ce qu'elles devoient être ; mais que je ne ferois point content, si je n'étois le maître. Il m'a ajouté que j'avois dû m'accoutumer à ne l'être pas, & m'a enfin fait entendre très-clairement, qu'il prétendoit être traité comme le Cardinal de Richelieu, dont il se flatte d'occuper la place. «

Chavigny avoit raison d'être irrité ; il avoit protégé Mazarin, qui avoit été, en quelque sorte, son bouffon : il l'avoit fait valoir auprès du Cardinal de Richelieu ; & sa fortune étoit à-peu-près son ouvrage. Chavigny avoit été, dès sa jeunesse, initié aux plus grandes affaires, & dans la plus grande faveur auprès du Cardinal de Riche-

lieu, dont on le croyoit fils. C'étoit un homme d'une grande capacité, mais d'une humeur fière & d'un caractère emporté.

Le Duc de Beaufort fut arrêté peu de tems après ; & ce coup d'éclat ouvrit les yeux à tout le monde, & fit connoître le pouvoir du Cardinal Mazarin. Jamais on ne fit un plus juste usage de l'autorité ; il étoit impossible que la Reine supportât les propos & les manières du Duc de Beaufort : elle s'étoit jetée entre ses bras dans les premiers jours de la Régence, & lui avoit donné des marques d'une confiance sans bornes. Il ne tarda pas à montrer combien peu il en étoit digne, & ne pardonna pas à la Reine de l'avoir

jugé, après s'y être aveuglément abandonnée : il manquoit à la Reine, la contrarioit indécemment, lui rioit au nez, & je l'ai vu un jour lever les épaules en l'écoutant. La Reine m'appella, & me dit tout bas : » Il fait le fier, à ce qu'il croit ; mais ce n'est qu'un laquais insolent. « On lui avoit cru de la probité & de la franchise, parce que la grossièreté de son langage & de ses manières sembloit ne pas permettre de lui supposer aucune dissimulation ; mais il étoit artificieux, autant que le comportoient les foibles moyens de son esprit. Le Cardinal fut plus respecté après cet acte d'autorité.

Les divertissemens, les bals, les

comédies , furent les seules occupations de la Cour pendant les premiers temps de la régence ; & je n'y pris pas une grande part , jusqu'au moment de mon mariage : un fond de mélancolie que je ne pouvois surmonter , m'éloignoit des assemblées nombreuses ; & je ne me plaisois que dans la retraite. L'étude m'offrit des ressources , & fit quelque diversion à mon chagrin. Je me livrai avec une sorte de fureur à la lecture & à l'étude des langues : c'est à ce goût de la solitude , à ce besoin de me distraire , que je dois des connoissances qui m'ont donné quelque avantage sur les autres femmes. J'appris l'espagnol qui étoit fort à la mode , & je fis assez de progrès dans la langue

latine pour entendre les meilleurs Auteurs. J'entrepris même une traduction de la conjuration de Catilina ; & ce fut le Coadjuteur qui me fit donner la préférence à cet ouvrage , qu'il favoit par cœur.

Je fus obligée , après mon mariage , de fuivre un autre genre de vie ; & la crainte que ma tristesse n'en rappellât la cause au Prince Palatin , me détermina à me livrer à toute la dissipation du monde. Deux ans environ s'étoient écoulés depuis mon mariage , lorsqu'il m'arriva une aventure qui mérite de vous être racontée.

Ma santé me força d'aller dans ce temps aux Eaux d'Aix-la-Chapelle ;

& à mon retour, je m'arrêtai quelques jours à Liège. Deux jours après mon arrivée, on me remit un billet par lequel une femme me demandoit une audience secrète. Il m'étoit impossible d'imaginer, quelle affaire on pouvoit avoir à traiter avec moi, dans une ville où je n'avois aucune relation. La curiosité me fit consentir à recevoir la personne qui m'avoit écrit. Vers les huit heures, on l'introduisit dans ma chambre. Elle étoit couverte d'une grande cape d'étoffe de soie noire qui lui cachoit presque le visage, & qu'elle releva en entrant. Un juste à la mode du pays d'une étoffe brune, une petite croix d'or & un fichu de gaze formoient sa parure. Ses cheveux du plus beau

blond du monde , étoient tressés & couverts d'un bonnet en forme de toque. Elle se jetta à mes pieds en entrant , & m'embrassa les genoux. Cette action n'avoit rien de bas de sa part , tant il y avoit de simplicité & de noblesse dans toute sa personne ; je la relevai avec promptitude , & je me sentis entraînée vers elle par un secret penchant. Je l'embrassai , & j'exigeai qu'elle fût assise avant de l'entendre. Vous voyez , Madame , me dit-elle , une malheureuse qui est au moment de perdre ce qu'elle a de plus cher , un mari qu'elle adore. Je suis venue ici pour lui chercher du secours. J'ai été volée en traversant les Ardennes ; & si des voyageurs qui s'approchoient , n'eussent effrayé les

brigands, j'étois au moment d'éprouver de leur part le dernier des outrages. Arrivée ici, & dénuée de toute ressource, j'ai entendu parler de vous; & roulant dans mon esprit les moyens de subvenir à l'état fâcheux où je me trouve, déterminée par un intérêt plus pressant mille fois que le soin de ma propre vie, je me suis senti ranimer, lorsque l'idée m'est venue de m'adresser à vous. Tout cela étoit dit avec l'expression d'un sentiment profond, avec une noblesse qui la rendoit respectable: & dans ses manières, dans sa voix, régnoit un charme qui faisoit pénétrer l'intérêt au plus profond de mon ame. Je voulus parler; elle prit mon trouble & un geste animé, pour l'avant-

coureur d'un refus. Ah ! dit-elle ; Madame , en essayant de se remettre à mes genoux , vous croyez que je suis une aventurière , & vous avez raison. Je vous suis inconnue ; je suis dans le malheur , & je demande. Mais un mot , Madame , un seul mot , un secret que je confie à votre probité , & que m'arrachent les circonstances , va changer votre opinion. Vous voyez en moi la femme du Comte de Moret * , refuserez-vous des secours au fils de Henri IV ? ma surprise fut extrême ,

* Le Comte de Moret étoit né en 1607 ; il étoit fils d'Henri IV , & fût légitimé. Ce Prince disparut à la bataille de Castelnaudary en 1632 : on prétendit qu'il s'étoit fait Hermite en Anjou sous le nom de Frère Jean Baptiste : il eut pour Précepteur M. de Lingendes , depuis Evêque de Sarlat.

& je me ferois refusé à la croire, si l'on eût pu soupçonner un instant l'imposture dans sa bouche. Le Comte de Moret vit, Madame? Oui, reprit-elle, il vit pour Dieu seul & pour moi. Ah! que dis-je? il ne vit peut-être plus en ce moment, & les larmes coulèrent de ses yeux: tant de vérité régnoit dans ses discours & ses manières, que je ne m'avisai pas de former aucun doute.

Je lui demandai de m'expliquer ce que je pouvois faire pour elle. Ne perdons pas de temps, lui dis-je, Madame, pour secourir une personne qui vous est chère, & qui mérite, ainsi que vous, tout mon intérêt. Où est le Comte de Moret? quel service puis-je lui rendre?

Disposez de moi, & daignez seulement, en peu de mots, m'apprendre comment ce Prince que l'on croit mort depuis plus de vingt ans, est encore vivant ; & par quelle suite d'événemens, il a uni son sort au vôtre.

Vous vous rappelez, Madame, la bataille de Castelnaudary, & comment l'infortuné Maréchal de Montmorency fut pris & ensuite conduit au supplice. Le Comte de Moret étoit avec lui. Il s'étoit opposé au combat engagé par l'imprudence du Maréchal de Montmorency. Il le vit faire prisonnier à quelques pas de lui. L'armée étoit en déroute, & un gros de cavalerie s'étant avancé vers lui, il essaya de se dérober par la fuite la

plus prompte. Il eut le bonheur de se soustraire à leur poursuite, & après avoir fait sept ou huit lieues à travers les champs, & par des chemins détournés, avec toute la vitesse possible, son cheval mourut de lassitude. Le Comte de Moret changea aussi-tôt d'habits, se déguisa, & parcourut ainsi une partie de la France, tantôt en mendiant, tantôt en Religieux. Il ne tarda pas à être instruit du sort tragique du Maréchal de Montmorency; & convaincu que rien ne pourroit le sauver, s'il étoit arrêté, il s'empressa de quitter la France, & forma le projet de se retirer à Sedan chez le Duc de Bouillon. En traversant les Ardennes, il aborda chez mon père, pauvre Gentil-

homme qui avoit une habitation dans une gorge de montagnes , qui vivoit de sa chasse & du produit de quelques prairies. Le Comte de Moret y tomba dangereusement malade : l'aspect d'une mort prochaine, la terreur des jugemens de Dieu, l'image de Montmorency sur l'échafaud , le remords d'avoir pris les armes contre son Roi , frappèrent vivement son imagination. Il fit vœu , si Dieu le rendoit à la vie , de renoncer au monde , à son rang , & de passer le reste de ses jours dans la solitude & la prière. Sa santé se rétablit ; mais la lenteur de sa convalescence , prolongea son séjour chez mon père qui s'étoit attaché à lui sans le connoître , & trouvoit le plus grand plaisir

dans sa société. Le Comte de Morret lui confia qu'il étoit un Officier François de quelque distinction, & que, revenu des erreurs d'un monde corrompu, il desiroit vivre auprès de lui; qu'il avoit quelque fortune qui lui serviroit à acheter un petit bien dans son voisinage où il se fixeroit pour vaquer à son salut. Une assez grosse somme en or qu'il avoit prise à tout hasard le jour de la bataille, un portrait du Roi Henri, garni de diamans de grand prix, qu'il portoit sur sa poitrine; quelques bagues d'une valeur considérable, composoient sa fortune. Il fit vendre secrètement en Hollande ces effets, & en retira une assez grosse somme. La chasse, la conversation avec mon père & un vieux pasteur

pasteur des environs, des lectures pieuses & la priere, voilà quelles furent ses occupations; j'étois alors au couvent dans une ville voisine, d'où je sortois une ou deux fois l'année pour venir passer quelque temps chez mon pere. Le Comte de Moret prit du goût pour moi, & je me sentoís attirée vers lui par le charme de sa conversation, & la noblesse de ses manières. J'abrège, Madame; car je crains de perdre en paroles un temps précieux. Je l'épousai, & cette époque fut celle de mon bonheur. La mort de mon pere a seule troublé le repos que nous goûtons depuis plus de dix-huit ans. Sans regrets, sans desirs, au milieu d'une vaste solitude, inconnus au monde, nous

nous suffisons à nous-mêmes. Vous voilà instruite, Madame, de mon état. Je vais passer aux circonstances qui me forcent à avoir recours à vous. M. de Moret est tombé dangereusement malade ; & les remèdes qu'on a employés jusqu'ici, ont paru insuffisans. Mes inquiétudes ne m'ont pas permis de confier plus long-temps une vie si chère aux secours incertains des Médecins du canton ; je suis partie, il y a deux jours, de notre habitation, accompagnée d'un domestique, pour venir chercher un Médecin de cette ville qui jouit d'une grande réputation, & l'engager à venir donner ses soins à mon mari : des voleurs m'ont attaquée en route ; ils ont blessé mon domestique, &

ne m'ont laissé que mes habits, dont ils n'ont pas eu le temps de s'emparer. J'ai continué ma route à pied, & sans domestique; uniquement occupée de procurer des secours à M. de Moret, j'ai toujours marché vers mon but, soutenue par une espérance vague de trouver des moyens de retourner près de lui. Les criminels espèrent jusqu'au dernier moment; c'est qu'ils sont animés du plus grand intérêt. J'ai tout espéré de même, parce que rien n'est au-dessus de ma tendresse. Je vous ai dit mon secret, Madame. Aidez-moi dans une aussi triste circonstance; procurez-moi les moyens de partir sans tarder, d'amener un Médecin au Comte de Moret, & dans peu de jours, je

m'acquitterai envers vous ; mais je me plairai toute ma vie à vous devoir tout ce qui peut m'y attacher.

Le récit d'une aventure aussi extraordinaire, m'inspira le plus vif intérêt. Je ne vous rends qu'imparfaitement les paroles de Madame de Moret ; & je ne puis vous peindre tout ce que ses gestes, le son de sa voix avoient de touchant, ce que ses regards inspiroient. Non-seulement, lui dis-je, je vous procurerai tous les secours qui sont en mon pouvoir ; mais je vous accompagnerai ; touchée de mon empressement & de mes offres, elle me témoigna quelque crainte de l'effet que produiroit sur le Comte de Moret l'aveu qu'elle m'avoit fait

D'ANNE DE GONZAGUE. 85

de son nom. Il a fallu, Madame, l'intérêt de sa propre vie, pour manquer à son secret. Mais dépouillée de tout, comment lui amener un secours, hélas ! peut-être trop tardif ? Comment, sans domestique m'exposer encore aux mêmes dangers ? Il vous excusera, lui dis-je, & d'ailleurs je ne me ferai connoître à lui, qu'autant que vous le jugerez convenable. Il sera aisé de lui persuader, que m'étant trouyée à portée de vous secourir contre les voleurs, je vous ai accompagnée par le désir de vous voir entièrement en sûreté.

Les préparatifs nécessaires à notre voyage, furent bientôt faits. Je lais-
fai la plus grande partie de mes

équipages à Liège , & mes gens crurent que j'allois faire un voyage à Bruxelles. J'amenai avec nous le Médecin le plus célèbre de Liège & nous partîmes dans une voiture fort simple , escortée de quelques domestiques armés ; à mesure que nous approchions , ses allarmes sembloient redoubler , le moindre bruit la faisoit tressaillir , elle portoit ses yeux égarés sur le chemin , pour voir si elle ne rencontreroit personne qui pût lui donner des nouvelles , qu'elle craignoit & desiroit ; enfin nous arrivâmes. A peine descendue de voiture , Madame de Moret étoit élancée au haut de l'escalier : le Médecin la suivit. Un instant après , elle vint à moi : & des larmes de

joie couloient de ses yeux. Il est sauvé, me dit-elle : une crise salutaire l'a rendu à la vie, & il est aussi bien qu'il puisse être. Madame de Moret me prit par la main & me mena dans la chambre de son mari. Instruit du service que j'avois rendu à sa femme, il me prodigua les témoignages de la plus vive reconnaissance. Il s'étendit beaucoup sur le danger que sa femme avoit couru, & sur la bonté que j'avois de l'accompagner. Quand le chapitre de la maladie & celui des voleurs furent épuisés, la conversation roula sur d'autres objets. Je tâchai de l'amener sur les événements du temps, & je prononçai plusieurs fois le nom de Monsieur, sans qu'il parût y faire attention.

Il étoit peu instruit de ce qui se passoit. Je lui en fis l'observation. En m'établissant dans cette solitude, me dit-il, j'ai sçu renoncer à tout intérêt : je les ai tous rassemblés en un seul point ; & en disant ces mots, il regarda sa femme tendrement. J'ai vécu dans le monde ; j'ai eu des passions, des goûts ; j'ai aimé les plaisirs. Mais au milieu des plus grandes dissipations, j'étois porté à la réflexion, à l'observation des hommes, & l'idée de l'éternité se présentoit souvent à mon esprit, la comparaison d'un avenir sans bornes, avec cet éclair d'existence qu'on appelle la vie, a toujours dominé mon imagination. Les plaisirs les plus vifs m'ont toujours laissé dans un vuide

que j'essayois de remplir par de nouveaux plaisirs, mais inutilement; je me suis bien souvent rendu compte que je n'avois connu le bonheur, que par le sentiment qu'il ne réside que dans nous, & qu'un attachement qui remplit le cœur, embellit tout ce qui est autour de nous, & rend indifférent tout ce qui en est éloigné. Transporté ici par des circonstances imprévues, mon cœur n'est pas resté long-temps oisif, & dès ce moment tout autre intérêt a disparu : ma curiosité même s'est éteinte. Que m'importe l'histoire du jour ? Je préfère de lire les anciennes histoires dans lesquelles toutes les circonstances se trouvent rassemblées. Je ne pourrois me procurer que des notions

peu exactes de ce qui se passe : les récits que j'entendrois feroient , pour la plûpart , infidèles & dictés par la passion. En lisant l'Histoire Ancienne , je me trouve dans un autre monde , avec de plus grands hommes ; je vois des actions plus éclatantes & des motifs plus nobles. Il faut vivre au jour le jour , lorsqu'on s'occupe des événemens de son temps ; mais lorsqu'on parcourt ceux de l'antiquité , des siècles entiers ouvrent leurs annales à l'intérêt & à la curiosité.

Je lui demandai s'il ne sentoît pas le besoin de converser , de se communiquer.

J'ai quelques voisins , me dit-il ,

qui paroïtroient des gens grossiers à des personnes du grand monde. Ils me parlent de leur ménage, de la culture, de la chasse, des saisons, & ils me suffisent. Pour être heureux dans la solitude, il faut beaucoup agir ou beaucoup sentir. L'exploitation de mon petit bien me donne toute l'action nécessaire, & la compagnie que je me suis choisie ne laisse rien à désirer à mon cœur. Nos journées s'écoulent rapidement; & qu'est-ce que le bonheur, si ce n'est d'arriver sans ennui au moment du sommeil, & de contempler avec gaieté les occupations du jour? Tout cela étoit dit avec une simplicité touchante & couloit de source, sans aucun désir de sa part, de surprendre &

même d'intéresser. Je lui parlai de la Reine. Il me demanda avec un peu plus d'intérêt, si elle avoit conservé sa beauté & si elle étoit heureuse. Vous l'avez vue, lui dis-je ? Oui, me répondit-il, avec quelque hésitation que je n'aurois pas remarquée, si je n'eusse pas été instruite ; je l'ai vue belle & malheureuse. Je l'assurai que l'âge avoit porté peu d'atteinte à sa beauté, & qu'elle verroit bientôt la fin des troubles qui agitoient depuis quelque temps sa vie. Je le souhaite, dit-il ; elle est bonne ; elle a du discernement dans l'esprit & de l'élevation dans l'ame. Il s'arrêta, pour ne pas paroître trop instruit sans doute, & ajouta : c'est ainsi que j'en ai entendu parler autrefois à

des personnes qui l'avoient approchée. Je jettai, pendant notre conversation, plusieurs fois les yeux sur un Tableau d'Henri IV, très-bien peint, qui étoit au chevet de son lit, & mes regards se reportoient involontairement sur son fils, pour comparer leurs traits. La plus légère attention faisoit démêler la ressemblance la plus frappante. Il ne parut pas prendre garde à mon examen, & nous continuâmes à faire la conversation jusqu'au souper. Je craignois à chaque instant que les égards marqués de sa femme ne trahissent notre secret; mais il attribuoit sans doute ses empressemens à la reconnoissance; & il étoit habitué à la politesse noble, simple, prévenante de la Comtesse

de Moret : ce n'étoit pas de la politesse ; mais ce qu'elle s'empresse d'imiter. C'étoit une tendre bienveillance , & une disposition affectueuse ; c'étoit une envie qu'on fût content d'elle , bien plus qu'un desir de plaire.

Je ne puis vous rendre le calme qui se répandit sur tous mes sens & dans mon esprit , après quelques heures de séjour dans cette solitude , animée par deux personnes intéressantes. Je me trouvai sans aucun desir qui s'élançât au-delà des murs de cette habitation , au-delà des bois qui l'environnoient , sans aucun souvenir de ce monde agité que je quittois. Madame de Moret s'occupoit de tous les soins

du ménage, & vous serez surprise, connoissant mon éloignement pour les affaires domestiques, que j'aie pris intérêt aux détails d'une petite ferme; que des vaches, des moutons, le soin d'une laiterie, que la récolte des foins, m'aient une fois occupé sans dégoût & sans ennui. Les grands ne voient dans le soin de leurs affaires que de l'argent & de l'argent, que des mémoires dont il faut démêler les erreurs & les faussetés; des chiffres ne disent rien à l'imagination: mais à la campagne, tout est vivant, animé, tous les objets nous ramènent à la nature, & chaque détail présente un intérêt du moment; les fleurs qu'on arrose, l'arbre qu'on plante, nous offrent une jouissance plus ou moins

prompte. Le plaisir de partager ces soins avec une femme qui les ennoblissoit, le contraste de cette vie avec celle des femmes de son rang, toutes ces circonstances rendoient intéressans les soins domestiques, & les occupations de la campagne. Un petit nombre de domestiques partageoit ses occupations ; ils étoient traités par elle avec une bonté familière ; & en la voyant au milieu d'eux, on se croyoit transporté aux temps des Patriarches, ou des Rois des siècles héroïques. J'engageai le Médecin à rester quelques jours de plus dans cette maison que je ne pouvois quitter, & où mes jours passaient si doucement & si vite. Nous allions nous promener dans les Ardennes. Les situations sauvages

sauvages qu'on rencontre dans ces bois, portent à l'oubli du monde, dont ils semblent séparés par un espace immense. Le calme que j'éprouvois, l'exercice que je faisois, la fraîcheur de mon sommeil, firent bien plus de bien à ma santé, en peu de jours, que les eaux en six semaines. Dès le second jour, la Comtesse de Moret, en nous promenant, me dit : Madame, je porte depuis avant-hier un grand poids dont je me ferois déjà soulagée, si je n'avois eu besoin de votre aveu. J'ai caché à M. de Moret l'indiscrétion que j'ai faite de vous apprendre son nom, & je lui ai également caché le vôtre. Je souffre, quand je suis en sa présence, de le voir dans l'erreur &

de la favoriser. Je l'ai trahi, & je le trompe en ce moment, lui, à qui, depuis dix-huit ans, je n'ai pas caché une pensée, un sentiment; lui, accoutumé à lire dans mon cœur, comme dans le sien. J'éprouve le remords de l'avoir trompé, & la honte d'en faire l'avou. — Je vous l'épargnerai, lui dis-je, Madame. — Non, me répondit-elle, ce feroit douter de sa bonté, que de recourir à votre intercession. Je me reprocherois, & il feroit en droit de me reprocher, d'avoir cru qu'une autre personne pouvoit agir plus efficacement que moi sur son cœur. Elle vola auprès de son mari, & une heure après, vint me chercher pour nous rendre chez lui. Avez-vous pardonné, lui

dis-je, à Madame de Moret ? — Elle a tremblé pour ma vie , répondit-il , & elle a exposé la sienne. Voilà tout ce que je vois dans l'indiscrétion qu'elle se reproche. A ces mots , il lui donna la main qu'elle baïsa tendrement. Ensuite il me dit : Je vous ferois des excuses de ne vous avoir pas mieux reçue , s'il étoit en moi de faire plus ; mais ce n'est point de la pompe que vous êtes venue chercher ; vous y avez trouvé la paix , l'union , le bonheur , ce qui vaut mieux & ce qui est plus rare que la magnificence. Je ne puis que m'en rapporter à votre probité pour garder mon secret. Il n'y a plus de danger pour moi à me faire connoître ; mais ce seroit troubler ma vie , renverser tout l'édifice de

mon bonheur, que de m'exposer à la curiosité de la Cour & de la Ville, & peut-être à des sollicitations pour reparoitre dans le monde.

Le peu d'intérêt que vous me voyez prendre aux événements de ce monde, doit vous prouver combien il m'en coûteroit d'être forcé d'y revenir. Les hommes passent leur vie à étendre leurs rapports, & bientôt il n'est plus rien d'indifférent pour eux dans l'univers. J'ai fait le contraire, je me suis circonscrit dans le plus petit espace, & à un quart de lieue de mon habitation, il n'est rien qui agisse sur moi. Nous ne dépendons, Madame de Moret & moi, que du Ciel. Un beau jour, un orage, le retour du

Printems, une année féconde, sont les seuls événemens importants de notre vie. Les grands objets, les vicissitudes de la fortune, ne peuvent pas plus sur le petit nombre de gens qui nous aiment, que sur les animaux qui nous caressent. L'élévation d'un Ministre, la disgrâce d'un autre occupent les hommes dont le bonheur tient à ces diverses révolutions. Ils ont un grand intérêt d'être instruits de la position des acteurs qui représentent sur la scène du monde. Mais à quoi me serviroit de sçavoir ce qui ne peut avoir aucun effet sur moi ? Les révolutions de la Cour la plus voisine ne m'intéressent pas plus que celles des Cours dont je suis séparé par les mers. Si l'on retranchoit de l'envie

de sçavoir ce qui se passe , la vanité d'être instruit des premiers , le plaisir de fixer l'attention, en racontant ce que les autres ignorent ; croyez-moi , Madame , il y auroit bien peu de curiosité.

Il me parla plusieurs fois de sa femme , & il me dit un jour que je louois son esprit : j'ignore si elle a beaucoup d'esprit. Ce que je sçais, c'est qu'elle n'en manque jamais. Elle a beaucoup d'ame : c'est delà que partent le plus souvent ses pensées , & pour l'estimer à sa valeur, il faut avoir à un degré égal le don de sentir. Elle ne parle jamais de ce qu'elle ne sçait pas & je ne m'aperçois pas qu'elle ignore rien , parce qu'elle sçait tout ce qui m'in-

téresse. Madame de Moret n'a sur aucun objet de fausses idées, parce qu'elle n'a rien vu ni connu à demi. Nous lisons des histoires, comme je vous l'ai dit, & surtout des Romans. Madame de Moret les préfère à l'histoire, parce qu'ils remuent, dit-elle, le cœur, & qu'ils frappent l'imagination. Nous sommes à la dixième lecture de l'Astrée : Cet ouvrage où regnent le sentiment & la simplicité des mœurs, semble fait pour nous. Les aventures des Romans sont fausses, qu'importe, si les sentimens sont vrais ? Nous sçavons par cœur les poësies de Malherbe & de Racan, & quelquefois nous déclamons avec notre Curé & un jeune Officier qui demeure dans notre voisinage, des morceaux

de Sophonisbe & du Cid. Toutes les heures de notre journée ont leur emploi, & l'ordre réuni à la variété les rend bien courtes. Jamais l'incertitude de l'occupation ne nous arrête ; jamais nous n'éprouvons de langueur , parce que nous n'éprouvons jamais d'agitation.

Je quittai avec regret deux personnes qui m'inspiroient un aussi vif intérêt ; j'éprouvai pendant la route une douce mélancolie , que m'ont toujours inspiré les situations, ou les objets qui touchent le cœur ; je comparois le tourbillon où j'allois rentrer, avec la tranquillité & le bonheur dont j'avois été témoin, & leur souvenir m'a inspiré le goût de la retraite qu'il n'a pas tenu à

moi de suivre ; j'ai gardé à Monsieur de Moret le secret qu'il avoit exigé : & ce n'est qu'après sa mort, & celle de sa femme , que je me suis permis d'en parler à quelques personnes.

Deux années se passèrent , sans rien de remarquable. La Régente étoit adorée ; le désordre étoit dans les Finances , mais on trouvoit de l'argent ; la Cour n'étoit occupée que de fêtes & d'amusemens : mais les esprits des Compagnies & du Peuple s'aigrissoient par les profusions de la Cour & les charges nouvelles qu'on imposoit. Tout-à-coup le feu caché sous la cendre se manifesta , & l'esprit de révolte & de sédition s'empara de toutes les classes.

Il sembloit qu'il y eût dans toutes les têtes une inquiétude vague, un besoin d'agitation, qui ne demandoient que les plus légères circonstances pour se développer & se porter aux plus grands excès. Quelques droits établis sur les entrées, & douze charges de Maîtres des Requêtes créées furent l'étincelle qui mit le feu aux matières combustibles, depuis long-tems amassées. Le Parlement donna le signal; il fit des remontrances; les autres Cours souveraines se joignirent à lui: mais toute cette fermentation se feroit évanouie en fumée, sans un homme factieux par goût, par étude, par le ressentiment de son amour propre blessé, sans le Coadjuteur. Il avoit acquis le plus grand ascen-

dant sur un Personnage qui a joué un grand rôle, sans aucunes des qualités propres à le soutenir. Vous jugez que je veux parler du Duc de Beaufort. Son plus grand mérite étoit d'être échappé depuis peu de tems, des fers du Cardinal Mazarin : il joignoit à ce mérite, fait pour produire de l'effet dans un moment de trouble, une assez belle figure, de grands cheveux blonds, l'avantage d'être Petit - Fils de Henri IV, qui le rendoit cher à la multitude, des manières & des expressions grossières qui le rapprochoient du Peuple, flatté d'entendre parler sa langue. Il est facile de concevoir qu'un pareil automate, habilement remué par un homme d'un génie artificieux, devoit pro-

duire une grande sensation parmi le Peuple. La Reine fit arrêter deux Magistrats, cités pour ouvrir, à tort & à travers, des avis contre la Cour. C'étoit dans la réalité deux hommes au-dessous du médiocre, conduits par un zèle aveugle. Broussel, l'un d'eux, qui avoit consummé soixante ans dans la poussière du Palais, étoit sur-tout cher au Peuple, qui le regardoit comme son zélé défenseur. On fit des barricades comme du tems de la ligue; le Coadjuteur dirigeoit le Peuple, l'animoit par ses Emissaires, tandis qu'il s'offroit à la Régente, pour avoir le mérite d'éteindre le feu qu'il avoit allumé. On ne fut pas la dupe de son zèle, & il ne pardonna pas qu'on l'eût deviné, &

qu'on se fût moqué de lui: il n'en fut que plus irrité contre la Cour, qui avoit dédaigné ses services, & apprécié ses motifs. La Reine violente par tempérament, & habituée à voir tout fléchir sous l'autorité, pendant le règne du Cardinal de Richelieu, se livra aux plus grands emportemens; elle auroit fait pendre Broussel & Blanmesnil, plutôt que de céder à la multitude. Le Cardinal modéra sa colère, il tâcha d'adoucir les esprits, essaya de temporiser; mais effrayé de l'obstination du Peuple, il se hâta de rendre les prisonniers. Il dût paroître dès lors évident qu'il céderoit facilement à la crainte: il donna, si je puis m'exprimer ainsi, la mesure de son caractère, & l'on put juger aisé-

ment que la résistance & la hardiesse feroient reculer l'autorité, & qu'il suffiroit d'inspirer de la crainte, pour obtenir les avantages que chacun pourroit desirer.

Je ne vous entretiendrai pas des assemblées des compagnies, des arrêts, des déclarations. Pendant quelque tems, il y eut une guerre entre la Cour & les Cours, toute en formalités de Justice. Rien n'est plus fastidieux à raconter, & vous y prendriez peu d'intérêt. Ces grands corps suivoient aveuglément les impulsions de quelques esprits remuans. Sans avoir de plan & sans juger de l'endroit où ils vouloient aboutir, ils s'agitoient par un besoin de mouvement: & le sentiment de la

D'ANNE DE GONZAGUE. III

mal-aisance des peuples, fortifié d'un faux zèle de la part des chefs qui les dirigeoient, excita leur opposition à l'autorité. Ce fut le bonheur de la France, que personne en ce tems ne se trouvât doué d'un caractère & d'un génie propres à servir une grande ambition. Les projets n'avoient rien de fixe ; des qualités brillantes, le courage, l'esprit, éclatoient dans quelques personnes. Mais l'intérêt personnel dirigeoit seul tous ceux qui attisoient le feu de la faction ; ils n'étoient dominés par aucun système ; les esprits étoient agités ; les ames n'étoient point enflammées, & les révolutions des États ne sont jamais produites que par le fanatisme religieux, ou l'entêtement des opinions politiques.

Il y avoit des gens habiles dans l'intrigue , mais pas un chef de parti.

Vous m'aviez quelquefois reconnu du talent pour faire des portraits ; je vais tâcher de vous tracer ceux des personnages qui ont paru sur la Scène dans les troubles de la minorité. La prévention n'égarrera pas mon pinceau , & vous trouverez un juste accord entre leurs physionomies & leurs actions.

La Reine ne manquoit pas d'esprit , & démêloit avec assez de finesse les sentimens de ceux avec qui elle avoit à traiter ; mais incapable de la plus légère attention , elle abandonnoit ses idées quelquefois

quelquefois justes, parce qu'il en coûtoit à sa paresse de débattre des opinions & de soutenir son avis. La crainte de se trouver responsable des évènements la portoit encore à céder à l'avis des autres; son ame avoit plus de hauteur que de fierté; son caractère étoit emporté, & dans les momens d'irritation les partis les plus violens lui venoient à l'esprit; comme ils semblent tout applanir en détruisant les principes des obstacles, elle les auroit encore préférés, pour sortir plutôt d'affaire & se rendormir dans sa paresse. Le sentiment d'un casuiste auroit ensuite tout couvert, auroit tout consacré. Supposez Richelieu à la place de Mazarin, la Régence de la Reine auroit été remar-

quable par de sanglantes catastrophes.

Le Cardinal Mazarin, d'un esprit fin & délié, mais sans étendue; d'un caractère souple; doué d'une grande patience, séduisant par ses manières, agréable par sa gaieté, a dû la plupart de ses succès à son bonheur. Il y avoit en lui quelque chose qui ressenoit l'aventurier; & dans la plus grande élévation, il a pu exciter la crainte, & n'a jamais inspiré le respect. Il étoit rusé, patient, temporisoit, promettoit, leurroit par des espérances; c'étoit un homme habile, plutôt qu'un grand homme. La gloire avoit peu de prise sur son ame, dominée par l'intérêt; il s'est soutenu par le bonheur, par la pa-

D'ANNE DE GONZAGUE. II 5

tience, & c'est en régnañt sur une femme qu'il a régné sur la France.

Madame de Chevreuse avoit de l'esprit, & souvent des idées heureuses, des ressources inattendues, qui avoient l'air de l'inspiration. Elle avoit dans ses manières de la séduction, & une nonchalance qui contrastoit d'une façon piquante avec un esprit ardent. Les diverses époques de sa vie étoient marquées par la faveur, la grandeur, l'exil, l'abaissement, la magnificence & le besoin. Après l'amour, ce qui dominoit le plus dans madame de Chevreuse étoit la passion de l'intrigue; elle ne pouvoit renoncer aux plaisirs de l'un, & à l'agitation de l'autre. Les négociations, les rendez-vous

nocturnes, les déguisemens avoient pour elle un charme infini; & les plaisirs communs, les intérêts ordinaires de la Société, comparés aux grands objets qui avoient intéressé son esprit, étoient pour elle ce que feroit à un gros Joueur un petit jeu de commerce. L'amour étoit un moyen d'intrigue pour elle, & l'intrigue un moyen de servir son amour. Abandonnée à son Amant, fidelle à ses amis, elle avoit de la fierté, du courage & ne connoissoit rien d'impossible, par l'habitude d'avoir vu réussir les entreprises les plus difficiles. Elle ne croyoit à la vertu d'aucune femme, & regardoit l'amour comme le seul principe actif qui pût déterminer des démarches vives & soutenues. Sans l'amour,

disoit-elle, on ne dispose jamais entièrement des personnes au moment, & on ne leur inspire ni la volonté, ni la vivacité nécessaire. Madame de Chevreuse voyoit à tel point l'amour & la galanterie dans toutes les affaires, comme le premier ressort, qu'elle me disoit un jour, en voyant le Général des Capucins: « Je parie » que, s'il nous racontoit sa vie, » on trouveroit que l'amour & les » femmes, de près ou de loin, ont » contribué à son élévation. »

Mademoiselle, dont vous avez entendu raconter les exploits guerriers, & que vous voyez si dévouée à la faveur, enivrée d'un regard du Roi, enchantée d'une parole de ses Ministres; Mademoiselle, qui a tou-

ché de la main tant de couronnes, a du bel esprit & fort peu de sens, de l'effervescence dans la tête, de la foiblesse dans le caractère: glorieuse comme une Bourgeoise parvenue, indiscrete par vanité, légère dans ses attachemens, sans suite dans ses projets, elle a supérieurement le don de vouloir, de desirer & d'agir à contre-tems.

M. le Prince, que sa naissance & sa réputation mettoient au-dessus de tous, dédaignoit le rôle de Chef de Parti; il avoit plus d'amour pour la gloire que d'ambition raisonnée. Il n'avoit fait que passer, en quelque sorte, de l'assujettissement de l'enfance au commandement des Armées & aux triomphes: habitué à

être obéi dans les camps, à n'y voir que des hommes soumis & enthousiasmés de ses talens, il étoit peu fait aux ménagemens : la vivacité de son génie lui rendoit insupportables les lenteurs nécessaires à la préparation des grandes affaires ; ils'irritoit des obstacles, & sembloit vouloir tout ravir de force vive. M. le Prince, par l'éducation qu'il avoit reçue, étoit porté à ménager la Cour, mais il sentoit que ses services lui donnoient de grands droits ; il ne pouvoit se résoudre à abaisser sa gloire devant la faveur, qui répugne à rendre justice pour n'accorder que des graces.

Ayant si peu à prétendre dans le degré d'élevation où il étoit, peu

d'objets lui paroissoient dignes d'une attention suivie; il ne formoit de plan qu'au moment, & comme il n'avoit pas à un égal degré l'ardeur & la patience, il ne suivoit pas constamment ses projets. Supérieur à Henri de Guise par le génie & les talens, il manquoit de cet art de captiver les esprits, de cette popularité qui a fait tous les succès du Balafre. On a voulu les comparer, & jamais il n'y eut moins de rapport, en position, esprit, caractère. M. le Prince prétendoit à l'admiration des hommes, & le Balafre à la domination.

Madame de Longueville, belle, jeune, spirituelle, fut toujours entraînée par sa vanité, gouvernée par

ses Amans. Son esprit ne lui servoit de rien ; il étoit entièrement subordonné aux idées de celui qui régnoit sur son cœur. Elle n'étoit point ambitieuse, mais avoit envie de faire du bruit, sans vuës, sans autre objet que celui de produire un effet dans le monde ; elle étoit enchantée de paroître avoir de l'influence dans les affaires. Son foible sur-tout étoit de passer pour avoir de l'esprit, & les artifices les plus contraires à la bonne foi lui plaisoient, dès qu'ils servoient à donner l'opinion de son habileté.

Le Coadjuteur avoit un génie supérieur, de la grandeur d'ame, & une générosité qui alloit jusqu'à la profusion. Il avoit l'art de se faire

des créatures & d'inspirer de l'enthousiasme aux uns par son esprit, aux autres par son entier dévouement aux intérêts de ses Amis. Il avoit de la popularité, de l'éloquence, enfin toutes les qualités propres à faire jouer un grand rôle dans un tems de trouble. Son génie étoit au-dessus des affaires, & sa trempe étoit telle, qu'il ne pouvoit avoir tout son effort dans une monarchie (1) ; aussi se plaisoit-il davan-

(1) C'est à tort qu'on a regardé le Cardinal de Retz comme un homme turbulent, qui cabaloit sans but, pour le plaisir de cabaler. Il étoit plus épris de la gloire que du pouvoir, & moins sensible à la faveur qui s'acquiert si souvent par des moyens vils & obscurs, qu'aux succès populaires qui ont enivré tant de grands hommes ; enfin il étoit né pour acquérir un grand ascendant dans une République, bien plus

rage à régner sur les esprits, à former des partis, à les opposer les uns aux autres, à dominer par son éloquence, à diriger par son habileté, qu'il n'auroit été satisfait dans la place du premier Ministre, où l'autorité semble tout applanir & laisser moins d'action au génie. Il ne concevait jamais rien qui ne fût grand, & se perdoit quelquefois dans le vaste. Les crimes ne lui auroient rien coûté dans un moment

que pour s'élever dans une Monarchie. Le passage suivant explique son caractère & sa conduite.

» Par mon inclination qui me portoit avec
 » tant de rapidité aux plaisirs & à la gloire,
 » que le Ministériat qui trouble beaucoup ceux-
 » là, & qui rend toujours l'autre odieuse,
 » étoit encore moins à mon goût, qu'à ma por-
 » tée. «

Mémoires de Retz, livre 4, vol. 3.

décisif; la grandeur & l'éclat de l'objet l'auroient emporté sur tout principe, auroient fait taire en lui tout sentiment. Sa tête étoit remplie d'une grande érudition en matière de conjuration: il avoit étudié les ressorts des anciennes conspirations, favoit par où chacune avoit réussi où manqué. Enfin, cette partie de l'histoire, si chère à son cœur, lui étoit familière, comme les détails de la guerre à un homme qui se destine au commandement des Troupes, comme les loix à un Magistrat éclairé: il auroit pu professer les conjurations.

Parlerai-je de Monsieur? ce nom si grand, si imposant, se trouve à la tête de toutes les affaires, sous le

règne de Louis XIII, & sous la régence. Beaucoup d'esprit, une grande facilité à s'exprimer, un caractère changeant & dissimulé, une ame timide, indolente, & toujours asservie à quelque Favori : voilà Monsieur tel qu'il étoit, & tel que ses actions le peignent. Son extrême facilité, jointe à sa paresse, le portoit à déférer à l'avis des autres. Monsieur m'a donné souvent lieu de réfléchir aux inconvéniens d'un tel caractère, dans un homme élevé par sa naissance ou ses dignités. Le désagrément de voir un visage triste & mécontent, a mille fois précipité les Rois & les Grands dans les plus terribles embarras. Il ne falloit qu'un quart d'heure de fermeté pour s'opposer à une demande injuste, com-

battre une opinion dangereuse , souffrir l'aspect d'un visage chagrin & soucieux : des années d'agitations & de travaux , le sacrifice des plus chers intérêts , n'ont pas suffi en suite pour réparer un moment de foiblesse.

M. le Prince vint chez moi , deux jours avant que le Roi sortît de Paris , & me parut irrité au dernier point de l'audace du Parlement & des Compagnies ; cependant j'avois des notions assez sûres qu'il avoit des liaisons fort étroites avec Longueil & le Coadjuteur. Je m'appliquai , pendant la conversation , qui fut assez longue , à démêler ses véritables sentimens , qu'il étoit moins que personne maître de cacher. Il s'em-

porta contre la Duchesse de Longueville ; il fit des railleries amères du Prince de Conti, qui vouloit entrer dans le Conseil : Si les Singes se réunissoient en Nation , il pourroit , me dit-il , en être le premier Ministre. Le Coadjuteur ne fut pas épargné. Je vis clairement à travers toutes ces déclamations , que M. le Prince prendroit peut-être le parti du Parlement , poussé par la jalousie de l'autorité de Monsieur , & par la crainte de ne jouer que le second rôle dans une circonstance aussi critique ; mais que si la Reine se déterminoit à des moyens décisifs , à faire venir une armée à Paris , il seroit pour la Cour. Assuré de commander l'armée , dont Monsieur ne seroit qu'un Général

en peinture, il sentoît qu'il feroit alors le maître de pousser les affaires, & d'attirer toute la gloire à lui. Enfin, c'étoit rentrer dans son élément, que de se trouver à la tête des troupes.

Après avoir discuté tous les moyens de maintenir l'autorité ébranlée de jour en jour, & de mettre fin aux troubles: Je ne puis avoir qu'un avis, me dit-il: c'est avec une Armée au-dedans de Paris, qu'on en imposera au Parlement & au Peuple. C'est en logeant le Roi à l'Arsenal, qu'il peut être en sûreté, & donner la loi: tout autre moyen est insuffisant; si l'on suit mon avis, je réponds que dans trois jours tout tremblera; &, si l'on veut, je me charge

charge de la haine des grandes Robes
& du Peuple.

Le Cardinal de Richelieu, lui
dis-je, auroit pris ce parti ; mais
il n'auroit pas fait commander
l'armée par le premier Prince du
Sang, qui, devenu l'unique appui
de la Cour, auroit été le lende-
main le maître du Ministre. Le
Cardinal sentira que vous pourrez
tout exiger, que le Cabinet vous
fera soumis, & qu'il sera réduit à
être votre valet. Monsieur craindra
également d'être entièrement éclip-
sé par vous.

Les affaires tournèrent comme je
l'avois prévu. La Cour sortit de
Paris, au lieu de s'y maintenir avec

autorité & force. Cette retraite conf-
terna d'abord ; on croyoit que Paris
alloit être affamé dans peu & obli-
gé de subir la loi d'un maître irrité :
mais les esprits se rassurèrent promp-
tement , & l'on passa de la crainte
à l'audace. Il fut aisé de faire sentir
aux Parisiens qu'une ville qui avoit
une aussi vaste enceinte & tant d'a-
bords , ne pouvoit pas être facile-
ment bloquée ; que les vivres y
arriveroient , malgré tous les obsta-
cles qu'on opposeroit , & qu'on
feroit tout au plus exposé à l'incon-
vénient de les payer un peu plus
cher. Il y avoit du trouble avant le
départ du Roi ; il y eut une véri-
table révolte à sa retraite. La sépa-
ration des lieux établit dans l'instant
deux partis ouvertement déclarés

l'un contre l'autre. Le Parlement devint une puissance qui se mit véritablement en état de guerre.

Au milieu du tumulte qui régna pendant les premiers jours, il m'étoit impossible de sortir de Paris pour suivre la Cour; j'en prévins la Reine, & lui demandai si je devois tout hasarder pour m'y rendre, ou si elle croyoit que je pûsse, en y demeurant, être utile à son service. Ce n'étoit pas le tems des Négociations. La Reine étoit animée, & croyoit que tout céderoit bientôt à l'appareil des forces Royales, & à la crainte de manquer de pain. Elle m'écrivit de rester, que dans huit jours je la verrois de retour à Paris; elle n'en doutoit pas. M. le Prince,

plein de mépris pour une armée de Bourgeois & pour les Chefs, lui inspiroit par ses railleries une présomption, à laquelle elle avoit naturellement beaucoup de pente, comme tous les Princes. L'intervalle qui les sépare des autres hommes, qu'ils sont habitués à ne voir que dans une attitude de soumission, ne leur permet guère de connoître avec précision l'époque où l'obéissance peut se changer en opposition, la soumission en audace. Dans les tems de troubles, rien n'est indifférent; un mot, un geste produit une révolution soudaine dans les esprits, & l'occasion perdue ne se retrouve plus. Le moment d'employer la force ou la douceur, ne peut être saisi que par le génie, &

le génie souvent ne fait rien, s'il n'est fécondé d'une grande ame.

Je ne fus pas fâchée de rester à Paris, pour y être témoin des grands événemens qui se succédoient; je n'étois dans le vrai d'aucun parti; j'étois liée particulièrement avec Madame de Bouillon, dont l'esprit me plaisoit infiniment. Nos caractères se ressembloient peu; elle avoit autant d'artifice que j'ai de sincérité; mais le charme de sa conversation resserroit sans cesse une liaison que diverses circonstances avoient formée; elle nageoit, pour ainsi dire, toujours entre deux eaux, & son grand art étoit de ne jamais ouvrir un avis, de ne jamais l'adopter entièrement, mais de laisser seule-

ment entrevoir de quel côté elle pourroit pencher, en se réservant toujours les moyens de s'interpréter, de changer suivant les circonstances. La grandeur de la Maison de Bouillon l'occupoit toute entière, & la manie de la Principauté & d'un rang l'emportoit sur les solides avantages du dédommagement de Sedan; elle se flattoit de pouvoir rentrer dans cette place.

Le Duc de Bouillon avoit une grande réputation de capacité, & sa réputation m'a paru au-dessus de son mérite; il y avoit quelque chose d'énigmatique & d'enveloppé dans son esprit, qui imposoit & avoit fait présumer la profondeur; il étoit à cet égard semblable à M. de

Turenne, avec cette différence, qu'on démêloit promptement dans M. de Turenne, que c'étoit la défiance de lui-même qui produisoit en lui un certain embarras, & jettoit de l'obscurité & de l'incertitude dans ses discours; des éclairs brilloient par intervalle, & découvroient la profondeur & l'étendue de son génie. On devinoit en quelque sorte M. de Turenne plus qu'on ne le connoissoit. Les occasions se présentoient, & il se montroit supérieur, même à ce qu'on avoit présumé de lui: c'est le seul homme qui, depuis dix siècles peut-être, ait réuni à un degré suprême le respect que commande la vertu & l'admiration qu'excitent les talens. J'ai vu des gens d'esprit, des

hommes puissans & capables, avoir des créatures & des partisans ; mais il faut l'opinion de la vertu pour exciter l'enthousiasme public.

M. de Bouillon me témoignoit une considération qui me flattoit : souvent on s'adressoit à moi pour le déterminer à prendre un parti ; j'avois l'attention de lui laisser toujours la gloire de l'invention ou de la décision. Madame de Bouillon m'avoit inspiré cette conduite avec lui, que le succès a toujours justifiée. On ne pouvoit pas prendre une grande confiance dans leur caractère, mais on en avoit une extrême dans leurs lumières.

Les habitudes de M. & de Madame de Bouillon avec l'Espagne, leur donnoient un grand ascendant dans les affaires. C'étoit de ce côté seul que la Cour avoit véritablement à redouter : sans secours étranger, la flamme de la sédition se seroit bientôt éteinte; le Peuple ne pouvoit pas tarder à se lasser de payer les vivres plus cher, le Parlement & les Bourgeois de fournir des fonds; ils devoient naturellement ouvrir les yeux, & voir que les Chefs qui animoient les Compagnies & le Peuple, retiroient seuls les avantages d'une guerre dont le fardeau retomboit entièrement sur le Peuple. Mais si une armée Espagnole s'étoit avancée vers Paris, elle eût tenu en échec les troupes du Roi; la Royauté n'au-

roit pas couru de hafard , comme du tems de la ligue ; mais les Espagnols auroient pu faire fubir la néceffité d'une paix humiliante & défavantageufe. M. d'Elbeuf auroit eu de l'argent , M. de Bouillon auroit pu fe faire reftituer Sedan : des gouvernemens , des penfions auroient fatisfait les autres Chefs.

Je m'en expliquai un jour de cette manière avec le Coadjuteur , & je lui dis : » Je ne fuis en peine que de vous. Que peut-il vous revenir , qu'un nom moins illuftre que fameux ? Catilina & Jean Louis de Fiefque , votre ami , combattoient pour eux ; ils jouoient le tout pour le tout , & la gloire de paffer d'une condition privée à la fouveraineté ,

peut faire tenter tous les hasards. Mais vous, avec un génie supérieur à celui de ces deux Conspirateurs, quel est le but auquel vous aspirez ? vous pouvez embrâser & détruire ; mais est-il en votre pouvoir d'édifier, de vous élever ? je suppose le Cardinal chassé à jamais ; aurez-vous sa place ? la conserverez-vous ? Destitué, exilé, arrêté peut-être peu de tems après une élévation forcée par les circonstances, vous aurez mis la France en feu, pour occuper pendant trois semaines la niche du premier Ministre : car enfin la Reine n'oubliera jamais que vous l'avez fait trembler. Les Princes pardonnent plutôt les trahisons qu'on leur fait, que les services d'un Sujet trop puissant. »

» Je ne nierai point, répondit le Coadjuteur, que ma position ne soit très-embarrassante, & malgré ma franchise, vous n'attendez pas de moi que je vous dévoile tous mes projets, & que je vous expose tous mes moyens; il me suffira, je crois, pour n'avoir pas l'air d'un extravagant, de vous prouver qu'il peut se trouver des chances heureuses dans le jeu que je joue, sans vous dire celles qui fixent mon attention, & peuvent être l'objet de mes vœux. Je vous prouverai aussi que je connois & les dangers que je cours, & l'instabilité des personnes en qui je pourrois me confier. La Reine est furieuse contre moi, le Cardinal me déteste; c'est le malheur des circonstances, plutôt que mes fautes, qui

m'ont attiré leur ressentiment; & vous le savez, on m'a méprisé, raillé, on a formé des projets de m'arrêter, lorsque je n'avois d'autre tort que celui d'avoir été utile: l'intérêt de ma sûreté, & peut-être, je ne le cacherai pas, un certain penchant pour les révolutions des États, penchant inné en moi, & fortifié par mes premières lectures, sont les principes qui ont déterminé ma conduite. M. le Prince est au fond bien disposé pour moi; Monsieur ne m'aime pas, parce que son vil Favori me craint: j'ai la plus grande influence dans le Parlement, je suis maître du Peuple: Voilà le beau côté. Mais M. le Prince m'abandonnera en m'estimant, le Parlement me fera mon procès, pour

avoir fait ce qu'il aura prescrit trois jours auparavant par ses arrêts; & le Peuple qui prendroit les armes aujourd'hui au moindre ordre que je donnerois, me verroit tranquillement mener demain à la Bastille. Je ne me confie donc pas aveuglément dans mes moyens; mais en connoissant leur insuffisance, je fais aussi quelle peut être leur valeur.

« Le Parlement bien entretenu dans sa chaleur, poussé par l'esprit de faction qui anime quelques-uns de ses membres, peut porter les choses à l'extrême, le Peuple le seconder & faire trembler la Cour; enfin forcer le Cardinal à passer les monts. Il ne restera plus

alors que des Ministres subalternes, dont aucun n'osera prétendre à la première place, si ce n'est M. de Château-neuf. Est-il impossible que M. le Prince me préfère pour la remplir? La Reine me déteste: l'intérêt de son repos la décidera; elle croira tout pacifier en donnant sa confiance à un homme qui lui répondra du Parlement, à un homme cher au Peuple & ami de M. le Prince; elle se trouvera en sûreté de tous les côtés; enfin, elle est femme, & trois mois d'accès, d'assiduité peuvent changer les dispositions. Voilà d'abord une perspective possible à imaginer: je dis possible, car il n'est pas vraisemblable d'arriver par la faction au Ministère. Si j'étendois ma vue

dans l'horison le plus vaste, je verrois peut-être la Reine se discréditer de plus en plus dans l'esprit des Grands & du Peuple, devenir odieuse ainsi que son Ministre, Monsieur méprisé par ses irrésolutions & son attachement à la Rivière. Je suppose que dans ces circonstances, M. le Prince couvert de gloire, fixant les yeux de la France & de l'Europe, ose aspirer à la Régence: alors je détermine le Parlement en sa faveur, l'Espagnole est mise dans un couvent, & tout le monde y applaudit; Monsieur est relégué à Blois, où il examinera tout à son aise ses médailles. Croyez-vous que je ne puisse pas me flatter d'être le Maître du cabinet sous la Régence de M. le Prince,

Prince , qui a autant de dégoût pour les affaires & peut-être d'incapacité , qu'il a de talens pour la guerre ?

» Je vais me réduire à des objets moins élevés. La Cour , dans un des momens où elle aura besoin de moi , ne me refusera pas le Gouvernement de Paris , & des avantages pour mes Amis , des Brevets , des Gouvernemens , des Pensions. Cardinal nécessairement par la suite des tems , Archevêque & Gouverneur , ces dignités réunies ont de quoi satisfaire une ambition modérée. Pour conserver ma considération & effacer toute impression de l'esprit de la Reine & des Ministres , je n'aurai qu'à suivre fidèlement mes

devoirs, & je trouverai moyen de les concilier avec mes plaisirs ; que puis-je attendre de plus si l'autorité s'affermirait ? Peut-être me direz-vous que j'aurois pu obtenir plus sûrement ces avantages, ou d'équivalens, en restant attaché à la Cour. J'en conviens ; mais forcé en partie par les circonstances, j'ai pris une autre route pour y parvenir ; il m'auroit fallu ramper sous Mazarin ; c'est en dévorant des dégoûts, en multipliant les bassesses, que je me serois traîné lentement & sans gloire, où je puis m'élever à travers des dangers compensés à mes yeux par l'indépendance & la célébrité. Voulez-vous, ajouta-t-il, une autre perspective ? Il est possible que la Reine & son Ministre

me fassent l'honneur de continuer à me craindre , & ne puissent se résoudre à me laisser dans Paris : dans cette supposition , vous penserez certainement qu'on sera trop heureux de se débarrasser de moi sans violence : la surintendance des affaires de l'Italie , le payement de mes dettes & des graces pour mes amis ne peuvent alors me manquer ; j'emporte à Rome , où le Cardinal est détesté , la gloire d'avoir triomphé de toute sa puissance , d'avoir été l'arbitre des affaires ; je me trouve enfin comme ces illustres Athéniens honorés de l'ostracisme. Vous allez m'objecter qu'un assassinat peut mettre fin à tous mes projets , & que le sort du Balafre doit m'intimider ; que je puis être

arrêté & finir comme le Maréchal de Biron ou celui de Montmorency. J'en conviens ; mais faites attention que le Cardinal, tout puissant qu'il est , se trouve menacé des mêmes dangers. Il y a plus d'exemples de Ministres, de favoris odieux au peuple , qui ont péri par la main d'un factieux, que de sujets puissans assassinés par l'ordre d'un Souverain. Quant au procès, si le Cardinal étoit demain arrêté par un parti & remis entre les mains du Parlement, doutez-vous qu'il fût difficile de le condamner justement comme concussionnaire , & qu'on balançât un instant à donner un aussi grand exemple , qui rendroit à jamais les Ministres soumis aux Parlemens ?

» Je crois vous avoir démontré que dans ma position , il est de grands avantages à prétendre , de grands dangers à craindre ; mais que ces dangers ne sont pas plus à redouter pour moi que pour le premier Ministre. Cette dernière considération me paroît frappante , & n'a pas échappé au Cardinal Mazarin , à qui , je crois , elle fait passer de tems en tems de fort mauvaises nuits : mais enfin , il en faut revenir à un point , je ne puis plus regarder derrière moi , dans le mouvement général , il ne m'est pas permis d'être tranquille spectateur : je n'agis point au hasard , mais le hasard fera beaucoup ; une maladie , une mort , une sottise peuvent changer la face des affaires ; qui

peut calculer ces incidens ? Je vais finir par une observation importante. M. le Prince est trop près du Trône pour l'ébranler , & lui seul peut porter de grands coups, parce que lui seul a du génie, de l'audace & des talents joints à une naissance Royale. Si M. le Prince étoit un six ou septieme Prince du Sang , peut-être feroit-il tenté du rôle du balafre ; il iroit plus loin, & la France pourroit être divisée : mais il touche de trop près à la Royauté , il est trop intéressé à maintenir dans son entier un héritage , que la mort de deux enfans peut demain mettre en sa possession.

La paix se fit, & les recueils du

D'ANNE DE GONZAGUE. 151

tems vous ont instruite des divers articles du traité. Je ne vous en parlerai pas : mon intention n'est que de vous peindre les personnages qui ont joué les premiers rôles , de vous tracer les principaux événemens , & ceux surtout où j'ai eu quelque part. Le Cardinal eut le plaisir de voir à ses pieds ceux qui s'étoient livrés aux plus grands emportemens contre lui. Les députations des Cours effacèrent pour un instant à ses yeux ce que leurs arrêtés , leurs assemblées , leurs propos avoient pu avoir d'effrayant & d'humiliant pour lui. Remarquez , je vous prie , & l'histoire vous le rappellera sans cesse , que rien ne ressemble plus au Peuple que les Compagnies ; dès qu'elles sont hors

du cercle des devoirs & des occupations qu'elles décrivent , tous leurs mouvemens sont déréglés ; elles n'agissent plus que comme le Peuple , & parcourent dans un court espace de tems les extrémités les plus opposées.

La paix étant faite à Paris , les Provinces suivirent dans peu l'exemple de la Capitale. Le calme ne fut pas long : il restoit dans les esprits un germe actif de fermentation , entretenue par le mécontentement des Peuples accablés d'impôts , & par l'ambition inquiète de quelques personnes. La foiblesse reconnue du Gouvernement avoit appris ce qu'on pouvoit oser. Il est des plaies qui ne se guérissent que

D'ANNE DE GONZAGUE. 153

par le fer & le feu , & que les palliatifs aigrissent : l'autorité combattue & méprisée ne peut se relever que par la terreur. Chacun songeoit à ses intérêts , & il étoit évident , qu'en fuscitant des embarras à la Cour , on lui feroit faire , pour en sortir , de nouveaux sacrifices utiles aux chefs & aux particuliers

M. le prince ne tarda pas à manifester de nouvelles prétentions , il ne mettoit pas de bornes aux faveurs qu'il se croyoit en droit d'attendre de la Cour. L'amirauté lui fut refusée : il se plaignit avec hauteur & traita le Cardinal avec mépris. La crainte qu'il inspiroit étoit une raison de le ménager ;

mais c'en étoit une aussi de ne pas lui accorder ce qu'il demandoit d'un ton de maître, & ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance. Le Cardinal fit négocier auprès de lui, l'amusa par des espérances, lui accorda le Pont de l'Arche pour M. de Longueville, gagna avec de l'argent ceux qui avoient du crédit auprès de lui, & parvint à un racommodement plâtré, qui ne fut pas de longue durée; mais effrayé de l'ascendant qu'il acquéroit chaque jour, & de ses liaisons avec les Frondeurs, il crut qu'il étoit de son intérêt de le brouiller avec eux.

Un événement qui fit le plus grand bruit & qui est encore un

myftère , acheva de brouiller les frondeurs avec M. le Prince. M. le Cardinal lui donna l'avis qu'il y avoit des gens postés par le Duc de Beaufort & le Coadjuteur pour l'assassiner ; un des Ministres le confirma. On l'engagea, pour sçavoir à quoi s'en tenir , d'envoyer son carrosse vers la place Dauphine. Un coup fut tiré sur la voiture du Prince , & un Laquais qui étoit dedans fut tué à ce qu'on assure. Les uns ont cru que M. le Prince avoit joué cette comédie pour avoir un motif de poursuivre les Chefs de la Fronde ; les autres que c'étoit une ruse du Cardinal pour opposer le Prince aux Frondeurs , & les animer à jamais contre lui par le soupçon qu'il jetteroit sur eux.

Je ne doute pas que cette dernière interprétation ne soit la véritable , & plusieurs circonstances m'ont donné lieu de le croire dans le tems. On prit trop de soins d'avertir M. le Prince , & les avis vinrent de la Cour. Enfin dans ce tems même , le Coadjuteur agissoit sourdement pour se raccommo-der avec M. le Prince , & réunir ses Partisans avec les Frondeurs. Il est impossible de croire qu'il eût , dans ce même moment , formé une entreprise contre lui. Lorsque le Coadjuteur vit qu'il ne pouvoit réussir à cette confédération , il joua son jeu ; il chercha à perdre M. le Prince & à ramener les Frondeurs au parti de la Cour. Il falloit aller au jour la journée dans des circon-

D'ANNE DE GONZAGUE. 157

tances où aucun plan fixe ne pouvoit être suivi , où aucun Chef n'avoit un but déterminé. Le seul Cardinal favoit ce qu'il vouloit , de l'autorité & de l'argent. Les autres desiroient en général de l'expulser ; mais ils se propofoient encore plus de l'embarrasser , pour en obtenir des avantages. Lorsqu'on croyoit M. le Prince en état de les procurer , on se tournoit vers lui , ou pour la Cour , suivant les circonstances & les frais qu'elle faisoit. Plusieurs s'agitoient sans objet , par un besoin inquiet de mouvement , & parce que l'intrigue étoit du bon air. La déprédation des finances & l'excès des impôts , avoient excité les premiers troubles , & le mouvement donné ,

chacun avoit cherché à se faire valloir & à tirer parti de la foiblesse de la Cour. Le peuple avoit un homme à haïr , à qui s'en prendre, & c'est tout ce qu'il lui faut. Les grands , les gens qui ont des places & de la fortune , sont quelquefois entraînés par l'impulsion générale , mais ils reviennent bientôt à leur intérêt personnel : les hommes se conduisent dans les temps de trouble , comme l'on fait dans un incendie , les uns s'empressent de porter du secours , les autres vont par curiosité , voir ce qui se passe , & finissent enfin par profiter de la confusion pour voler & piller. Tel qui déclamoit avec véhémence contre Mazarin , auroit fait des vers à sa louange pour mille écus de

D'ANNE DE GONZAGUE. 159

pension, un autre pour un Gouvernement, & ainsi jusqu'au premier & au plus acharné des Frondeurs. M. de Senneterre entendant un jour comparer les troubles de ce tems à ceux de la ligue, levoit les épaules. La Reine qui trouvoit les circonstances très-critiques, lui demanda avec aigreur ce qu'il y avoit à faire, puisque ces troubles lui paroissoient si peu importans :

« Refuser tout & à tous, dit M. de
» Senneterre. Aucun Prince ne pré-
» tend à se faire Roi, à démembrer
» la France, à établir une autre Re-
» ligion. Les grands intérêts qui
» changent la face des États, n'ani-
» ment point les esprits : il ne s'agit
» que de gouvernemens, de pen-
» sions & de tabourets. Que votre

» Majesté temporelle jusqu'à la ma-
 » jorité du Roi , qui n'est pas éloi-
 » gnée ; alors un nouvel ordre de
 » choses peut être établi avec auto-
 » rité , & suivi avec fermeté ; les
 » esprits préparés à un changement
 » se soumettront , sur-tout si l'on
 » engage le Roi à parler , & qu'on
 » persuade qu'il a parlé de lui-
 » même , & qu'il soutienne ses dis-
 » cours par des actes d'autorité.
 » Que le Roi rassemble douze mille
 » hommes aux environs de Paris ,
 » & qu'alors , de lui-même , sans
 » déférer à aucune proposition , &
 » par un sentiment de justice tem-
 » pérée d'indulgence , il rende
 » une déclaration portant une am-
 » nistie générale pour tous ceux
 » qui rentreront dans leurs devoirs
 » à

à une époque fixée, & menace
 de la rigueur des loix les per-
 sonnes de tout rang qui s'expose-
 ront à l'encourir ; qu'il défende
 enfin aux Compagnies de se mêler
 des affaires de l'État ; je demande
 à Votre Majesté, si quelqu'un
 osera entreprendre contre l'auto-
 rité, après une déclaration ren-
 due des premiers jours d'un nou-
 veau règne, & qu'on saura émanée
 du Souverain. Je suppose qu'en-
 traîné par l'exemple du passé, il
 se trouve quelqu'un d'assez hardi
 pour exciter des troubles ; il faut
 alors ne pas se borner à le faire
 arrêter, mais lui faire faire son
 procès par le Parlement lui-
 même, suivant les loix de l'État.
 Voilà, dit-il, Madame, les

» moyens simples de vous dégager
» de tout embarras , de rétablir
» l'ordre & la paix. La majorité est
» une époque précieuse pour l'au-
» torité , qu'il ne faut pas laisser
» échapper ; tout dépendra des pre-
» miers momens. On croira avoir
» un nouveau maître , & il le sera
» s'il veut l'être , si les anciens Ac-
» teurs se cachent derriere la toile ,
» & ne laissent paroître que le Roi ;
» quelques phrases , ses gestes , ses
» regards feront plus que toutes les
» négociations de M. le Cardinal
» & des Ministres. Vous convien-
» drez que je n'ai pas tort de n'être
» pas alarmé de troubles auxquels
» il est si facile de remédier, par des
» voies justes & légitimes. Il se
» peut , j'en conviens , que deux

D'ANNE DE GONZAGUE. 163

» ou trois personnes aient le fore
» du Maréchal de Montmorency :
» C'est un malheur ; mais il est
» préférable mille fois aux troubles
» qui règnent , à l'anarchie , à la
» guerre civile , enfin aux con-
» quêtes sur la France , que nos
» troubles intérieurs peuvent faci-
» liter aux Etrangers. »

Je ne pus disconvenir que M. de
Senneterre n'eût complètement
raison , & la Reine fut de même

Une aventure ridicule vint se
mêler aux grands intérêts du mo-
ment , & fut l'entretien de la Cour,
de la ville, des Provinces, & de
l'Europe. Je m'appercevois depuis

quelque tems des regards passionnés du Marquis de Jersey, lorsqu'il étoit avec la Reine. Il tomboit dans la rêverie & les distractions, il en sortoit par les empressemens les plus marqués, & se livroit à des mouvemens de haine contre le Cardinal, qui présentoient l'idée de la jalousie. La Reine eut l'air de n'y pas faire attention, & continuoit à le bien traiter. Ses manières de jour en jour devinrent moins difficiles à interpréter, & il fit parvenir à la Reine des lettres qui, sans contenir des déclarations précises, dévoiloient assez clairement ses tendres sentimens. Madame de Chevreuse, plus habile que personne en amour, s'apperçut bientôt que Jersey jouoit un rôle, & n'étoit qu'un amoureux de com-

mande. Elle ne tarda pas à soupçonner qu'on avoit profité de sa fatuité, pour l'engager à faire le passionné pour la Reine. L'indiscrétion d'un Confident vint presque aussitôt changer les soupçons en certitude: on fit voir à la Reine des brouillons de lettres qui devoient lui être envoyées par gradation. J'ai su à cet égard des détails que j'ai oubliés; mais je me souviens que cette comédie avoit été imaginée à l'Hôtel de Condé; on croyoit que Jersey s'insinuerait assez avant dans les bonnes grâces de la Reine, pour avoir quelque part dans sa confiance. Jersey, par ce moyen, instruit des dispositions secrètes de la Reine, auroit pu être utile au parti de M. le Prince, en l'avertissant, & en don-

nant, suivant les circonstances, de faux avis à la Reine. On se flatte que s'il obtenoit quelque place dans le cœur de cette Princesse, M. le Cardinal perdrait quelque chose de son ascendant. Dès que la Reine connut cette intrigue, sa colère contre Jersey fut au comble: elle me parla de le faire jeter par la fenêtre; & M. de Senneterre & moi, nous eûmes bien de la peine à obtenir un moment de calme, pour raisonner & démêler les principes de la conduite de Jersey. Je ne prenois aucun intérêt à Jersey, mais je représentai à la Reine, que ne paroissant ici que comme un instrument qu'on faisoit agir, il étoit au fond moins criminel que ridicule, qu'il ne valoit pas la peine d'un éclat, qui d'ail-

leurs pouvoit n'être pas sans inconvéniens, & qu'il étoit des moyens plus doux & plus prudens de confondre cette intrigue. J'appuyai mon avis sur plusieurs considérations, qui parurent faire impression; mais la Reine vouloit se venger de Jersey & de M. le Prince; & comment satisfaire son ressentiment, si elle avoit l'air de ne pas s'appercevoir de cet insolent projet? Si elle continuoit à bien traiter Jersey, c'étoit paroître l'encourager dans son extravagance; le Public, qui en feroit bientôt instruit, seroit persuadé que la Reine souffroit avec complaisance ses empressements. Il me vint alors une idée propre à débarrasser la Reine de cette crainte, & à faire retomber le ridicule sur

Jersey, sans faire aucun éclat. Il y avoit auprès d'elle une folle qu'on appelloit la Reine Marguerite, qui étoit d'une figure assez agréable; elle étoit toujours mise à l'antique, & d'une manière extraordinaire. Cette folle, dont la Reine s'amusoit, avoit par fois des reparties très-heureuses, souvent trop de liberté, & ne ménageoit personne, quand elle croyoit plaire à sa Maîtresse & entrer dans ses sentimens. Marguerite se tenoit ordinairement dans un petit cabinet attenant la chambre de la Reine, & plusieurs personnes entroient chez elle pour s'en divertir. Je proposai à la Reine de lui faire dire d'y attirer Jersey, & lorsqu'il seroit seul avec elle, de se mettre à crier comme s'il lui faisoit vio-

lence, de sortir en désordre, de venir porter des plaintes à la Reine de l'insolence de Jersey, d'affaïsonner enfin son récit des circonstances les plus ridicules pour lui. » Jersey sera, dis-je, à l'instant l'objet des railleries de la Cour. Vous en plaisanterez comme une autre, & M. le Cardinal lui parlera sérieusement sur l'indécence de sa conduite. Tout le monde s'entretiendra de Marguerite, & croira qu'elle a été le seul objet des empressemens amoureux de Jersey. Il niera; mais il n'aura point de preuves à donner. On ne pourra imaginer que c'est une Comédie arrangée; car il sera impossible d'en deviner le motif, & de supposer à cette folle un intérêt pour inventer une telle fable.

Vous pourrez même, dis-je à la Reine, au bout de quelques jours, d'après l'éclat de cette affaire, & sur les représentations de M. le Cardinal, interdire le Louvre pour un certain tems à Jersey. M. le Prince le soutiendra, & à sa sollicitation vous lui pardonnerez. » Cette petite Comédie auroit produit tout son effet, & vengé la Reine par la confusion de Jersey. Mon projet fut goûté; mais elle ne put se contenir: dès le soir même elle s'emporta contre Jersey, & le lendemain lui fit une scène, & l'accabla de mépris devant tout ce qui étoit dans son cabinet. « Vous faites l'Amoureux, lui dit-elle, M. de Jersey. Voyez le beau » Galant! il faudroit vous envoyer

» aux Petites-Maisons. » (a). Jamais la Reine n'a pardonné à M. le Prince, cette intrigue de Jersey, qu'elle a regardée comme une insulte personnelle. Ce ridicule incident, effet de la légèreté de M. le Prince, a, plus que l'on ne sauroit dire, influé sur les événemens: & vous en allez voir les suites.

La Reine paroissoit depuis quelque tems plus irritée que jamais des hauteurs de M. le Prince. On ne voyoit point de terme à ses prétentions & à celles de son Parti, & je remarquois qu'elle se contraignoit absolument pour le bien traiter. Les

(a) Madame de Motteville rapporte la chose dans les mêmes termes.

choses étoient venues au point, qu'il sembloit nécessaire qu'elle renoncât au Cardinal, ou qu'elle privât les Princes de leur liberté; il paroissoit bien plus probable alors, que le Cardinal céderoit à l'orage. Monsieur étoit au fond peu disposé en faveur des Princes; mais les Princes s'en embarrassoient peu, assurés de la Rivière, son Favori, qui trahissoit son Maître, & dont l'intérêt étoit de voir le Cardinal éloigné des affaires. La Rivière se flattoit du chapeau qu'il avoit osé disputer au Prince de Conti; & ne désespéroit pas de remplacer Mazarin. La dignité de Cardinal étoit désirée ardemment par Châteauneuf, par le Coadjuteur & par la Rivière, comme un moyen d'être à la tête

des affaires. Le chapeau met hors de pair pour le rang, & la puissance semble devoir suivre le respect, & devenir le partage de celui qui précède les autres. Je fus pendant quelque tems bien éloignée de soupçonner que le Cardinal osât faire arrêter les Princes, & je crois que les railleries & les manières méprisantes de M. le Prince ont plus contribué encore que la crainte de sa puissance, à faire prendre ce parti extrême. Les marques de mépris ont peut-être causé plus de révolutions, que les plus injustes traitemens & même la cruauté. Il n'y a point de haine irréconciliable, quand l'amour propre n'est point blessé. Le souvenir des maux s'efface avec le tems, ou disparoît avec eux;

mais le mépris est un breuvage amer, dont le goût revient sans cesse. L'aventure de Jersey avoit outré la Reine jusqu'à la fureur contre M. le Prince. Les Frondeurs attisoient ce feu déjà très-violent, & le Coadjuteur étoit bien loin de chercher à l'éteindre. Opposé à M. le Prince, mais encore plus disposé à adopter les partis d'éclat & les moyens extrêmes, il avoit concerté avec Madame de Chevreuse le projet d'arrêter les Princes. L'affection de la Reine pour le Cardinal Mazarin, étoit dans ce tems-là plus vive peut-être qu'elle n'estoit jamais. L'idée de s'en séparer ne pouvoit entrer dans son esprit, & elle sentoit que la conservation de son Ministre étoit incompatible avec

l'ascendant que s'étoit arrogé M. le Prince. Si elle avoit pu résoudre son cœur à un aussi grand sacrifice, on auroit bientôt exigé l'abandon des Sous-Ministres; & M. le Prince, après avoir chassé le Conseil, l'auroit composé à son gré; il seroit devenu Régent par le fait. L'intérêt de l'autorité se trouvoit donc fortifier celui que la Reine prenoit au Cardinal. Le ressentiment de M. de Noirmoutier contre M. le Prince, celui de M. de Laigues, Amant de Madame de Chevreuse, les portoit à concevoir les plus violens projets, & à les proposer suivant que les circonstances leur paroissent favorables à l'exécution. La haine, la politique, la vengeance, & une foule d'intérêts

particuliers concouroient à faire prendre le parti d'arrêter les Princes. Le secret fut gardé par un assez grand nombre de personnes, & le mystère qu'on en fit à la Rivière annonça qu'il avoit perdu toute confiance, & fut le prélude de sa prompte disgrâce. Madame de Longueville étoit chez moi, lorsqu'un Gentilhomme de M. le Prince de Conti accourut hors d'haleine, l'avertir que les Princes étoient arrêtés. Elle jeta un grand cri, & s'évanouit. Tout ce qui étoit dans la chambre parut consterné. On s'agitoit, on demandoit les circonstances, on élevoit des doutes, on raisonnoit sur les causes, & l'on s'attendoit à des suites terribles. L'abattement, les projets de vengeance

geance dominoient tour-à-tour les esprits ; mais on ne longoit pas à prendre de parti. Le tems pressoit cependant , & je ne doutois pas qu'il n'y eût bientôt des ordres pour arrêter Madame de Longueville. M. de la Rochefoucault arriva dans le moment où elle commençoit à reprendre l'usage de ses sens. Des pleurs , des sanglots , des déclamations contre la Reine , des imprécations contre le Cardinal , firent comme d'issue à sa douleur. M. de la Rochefoucault lui remontra qu'elle perdoit un tems précieux , & qu'il couroit lui-même de grands dangers. Chaque personne qui arrivoit , redoubloit les terreurs par ses récits , & on craignoit de voir investir sa maison.

Ce ne fut pas sans peine , que , nous déterminâmes Madame de Longueville à penser à sa sûreté. Elle fut plutôt portée , que conduite dans sa voiture. Je l'accompagnai jusqu'à une petite maison du Fauxbourg Saint-Germain , où elle pouvoit se dérober aux recherches , jusqu'au moment où le calme de son esprit lui permettroit de s'occuper de sa situation , & de pourvoir à sa sûreté. Son entrevue avec M. de la Rochefoucault , qu'elle devoit quitter dans peu , fut très-touchante : il n'a jamais passé pour avoir le cœur sensible ; mais soit que sa passion pour Madame de Longueville fût plus sincère & plus vive qu'on ne l'a cru , soit que le trouble extrême , causé par l'évènement , eût disposé son ame à

la tendresse, on ne peut rien se figurer de plus attendrissant que leurs discours en ce moment. Il est des situations où toutes les bien-séances sont oubliées; & tous deux, occupés de leurs sentimens, ne songeoient nullement aux témoins qui les entouroient. M. de la Rochefoucault s'exposa, pour la mettre en sûreté, à beaucoup de dangers, en la conduisant avec une escorte considérable jusqu'en Normandie: ils ne furent manqués, à leur départ, que d'un quart d'heure; & poursuivis sur la route, ils n'échappèrent aux Gardes envoyés par la Reine, que par un hasard miraculeux.

J'avois des liaisons assez étroites

M ij

avec Madame de Longueville , & avec M. le Prince , & l'intérêt qu'excite la disgrâce d'un homme plus éclatant encore par son mérite & ses qualités que par son rang , m'avoit inspiré un grand desir de le servir. Je voyois d'ailleurs que sa détention n'avoit point remédié aux désordres , que l'esprit de faction régnoit également dans toutes les classes , & que l'autorité n'étoit pas plus respectée. Il y avoit dans toute la personne du Cardinal Mazarin quelque chose d'incompatible avec la considération publique ; cette espèce de mépris qu'il inspiroit , & qui avoit sa source dans l'absence des qualités de l'âme & dans l'avidité qui le caractérisoit , a contribué beaucoup aux désordres..... J'em-

ployai toute mon industrie à bien instruire M. le Prince de ce qui se passoit journellement ; j'allai jusqu'à lui procurer des moyens de briser ses liens. Sa Famille & ses Partisans n'épargnoient pas l'argent, & l'idée de sa gloire & de sa grandeur opéroit encore plus peut-être sur des Agens subalternes, que l'intérêt. Je fis parvenir des billets dans des écus creux. Le Cuisinier du Gouverneur de Vincennes fut gagné ; on mettoit des lettres dans des lièvres & des poulets : enfin, ce qu'on aura peine à croire, je lui fis tenir des épées & des pistolets ; on les inféroit dans des bûches, qu'on avoit soin de marquer d'une croix imperceptible à d'autres yeux. Je me flattai deux fois, qu'au moyen

des gens qu'on avoit corrompus, & des armes dont les Princes étoient en possession, ils pourroient s'évader; leur translation s'y opposa & déconcerta toutes nos mesures. Je sentis alors qu'il falloit abandonner ces voies incertaines de salut, & les faire fortir par la volonté de la Cour. Je représentai au Cardinal qu'il étoit de son intérêt de leur donner la liberté; que M. le Prince opposé, comme il l'étoit, aux Frondeurs, deviendrait pendant quelque tems un appui pour lui; & qu'il étoit plus facile & moins dangereux d'accorder quelques grâces à des Princes, que de se laisser maîtriser par un parti composé de personnes avides & ambitieuses, dont tous les trésors & les dignités

de l'État ne pourroient satisfaire les desirs. Ces considérations & mes instances n'eurent aucun succès ; c'est alors que je formai un projet, dont l'exécution sembloit offrir d'insurmontables difficultés : il ne s'agissoit de rien moins que de réunir tous les partis en faveur des Princes.

Lorsque je fis part de mon plan à quelques personnes sûres , le Coadjuteur fut le seul qui m'entendit , & qui démêla la différence de l'extraordinaire & de l'impossible ; je me souviens que je lui dis ces propres paroles :

« Vous avez mis M. le Prince
» en prison, il devroit être votre irré-

» conciliable ennemi ; vous avez
» servi la Reine avec loyauté & effi-
» cacité , & il semble qu'elle doive
» en avoir de la reconnoissance :
» mais foyez sûr que M. le Prince
» n'est point animé contre vous ; il
» sent que vous avez joué votre jeu ,
» & vous regarde comme un Gé-
» néral ennemi qui a profité de sa
» position ; la Reine , au contraire ,
» ne vous pardonne pas , dans le
» fond de l'âme , de vous être arrogé
» une puissance à laquelle elle a
» été forcée de recourir ; multipliez
» vos services , & elle vous haira
» d'autant plus qu'elle vous fera
» plus obligée. Si vous contribuez
» à la liberté de M. le Prince ,
» il oubliera le passé ; il ne peut se
» dissimuler qu'il vous a forcé à

D'ANNE DE GONZAGUE. 185

» ne rien ménager avec lui , &
» il vous fera gré de votre géné-
» rosité ; on applaudira à votre
» habileté dont il aura profité ;
» vous n'êtes point son sujet , &
» votre puissance ne lui portant
» point d'ombrage , il ne sera point
» effrayé des services que vous au-
» rez été à portée de lui rendre.
» C'est une singulière position que
» d'avoir à craindre ceux qu'on
» sert , & de n'attendre de recon-
» noissance que de ceux qu'on a
» persécutés ; c'est la vôtre : réflé-
» chissez-y ».

Le Coadjuteur se rendit à mes raisons. Je lui ajoutai qu'il étoit également essentiel pour lui d'obtenir le chapeau de Cardinal ; que

cette dignité importoit à sa considération & à sa sûreté : enfin je lui offris la nomination de ma sœur Marie , Reine de Pologne. Le Coadjuteur se laissa en quelque sorte conduire par mes avis dans cette grande affaire de la liberté des Princes. Il fallut tromper presque tous les partis , pour les amener au même but. Il étoit sur-tout important que la Cour n'eût pas le plus léger soupçon que les Frondeurs agissoient pour la liberté des Princes. On prenoit à chaque instant le change sur le but des démarches des différens partis. Les uns croyoient qu'on ne vouloit que chasser le Cardinal , & d'autres, mettre les Princes en liberté. Il falloit , suivant les dispositions , montrer seulement l'une des deux perspectives.

J'étois en couche dans le plus fort de ces négociations , & ne pouvant fortir de quelque tems , j'étois fort inquiète par la crainte de voir se rencontrer chez moi des personnes opposées , & qui toutes vouloient avoir l'honneur du succès. Ma négociation auroit été contrariée , si elles avoient été instruites de la part que chacune d'elles pouvoit y avoir : ce n'est pas la seule occasion où j'aie éprouvé que les ménagemens de l'amour propre , les intérêts de la vanité , donnent plus de peines dans les affaires , que la conciliation des plus grands intérêts. Madame de Rhodes , dont l'ardeur pour l'intrigue étoit extrême , ne s'oublioit pas au milieu de tant de mou-

vemens ; elle négocioit à droite & à gauche , avoit des chiffres de tous les gens accrédités dans les divers partis ; elle couroit jour & nuit , & il est inconcevable qu'elle pût suffire à ses rendez-vous & ses écritures. Sa manie de négocier & de se déguiser me jetta un jour dans un embarras fort bizarre & qui vous paroîtra plaisant. Elle vint un soir me trouver , déguisée en Augustin , afin d'éviter que le Garde des Sceaux , qui avoit des préventions contre moi , fût instruit de notre entretien. Pour me parler plus à son aise & plus bas , elle se mit à genoux auprès de mon lit. Une de mes femmes , absente de l'Hôtel depuis quelques heures , & qui venoit de rentrer , s'imagina que j'avois

D'ANNE DE GONZAGUE. 189

sonné, & s'empressa d'entrer dans ma chambre. L'attitude de Madame de Rhodes, & des paroles prononcées à voix basse qu'elle n'entendie pas, frappèrent, non sans raison, son imagination. Comme les révolutions sont promptes & dangereuses dans l'état où j'étois, la frayeur s'empara de son esprit; elle s'imagina qu'un accident imprévu m'avoit fait tourner en peu de tems à la mort, & qu'on avoit envoyé chercher mon Confesseur. Elle crut avoir entendu réciter les prières des agonifans, & se mit à fondre en larmes & à crier. L'alarme fut bientôt parmi mes Domestiques. Mademoiselle d'Averjean, qui demouroit près de moi en qualité de Demoiselle de Compagnie, fille fort

dévoté, entra la première, & frappée de la même terreur, se jeta à genoux & se mit à réciter des prières. Bientôt après mes femmes, mes Gentilshommes, mes Pages remplirent ma chambre de leurs gémissemens. Madame de Rhodes étoit prête à se trouver mal d'inquiétude & de crainte d'être reconnue ; elle se cachoit sous mes rideaux & mettoit son mouchoir sur son visage. Malgré l'embarras où j'étois, je ne pouvois m'empêcher de rire aux éclats. Quand je voulus parler, il me fut impossible de me faire entendre ; on croyoit que les ris qui interrompoient mes paroles, étoient l'effet du transport ou des convulsions, & les sanglots redoublèrent. Enfin, j'appellai un homme de con-

fiance, & je parvins, non sans peine, à lui persuader que je me portois fort bien, & que le Religieux qu'il voyoit auprès de mon lit, avoit désiré me parler en particulier pour une restitution considérable. Je lui ordonnai de le reconduire jusqu'à un carrosse de louage, où il étoit attendu par un Frère qui l'avoit accompagné, & ce frere étoit l'Amant favorisé de Madame de Rhodes, tandis que le Garde des Sceaux n'étoit que l'Amant utile pour les grandes affaires, dans lesquelles elle étoit si empressée de figurer. Comme il étoit presque nuit, Madame de Rhodes sortit sans être reconnue, son mouchoir toujours sur la bouche. La nouvelle de ma fin prochaine & même de ma mort se répandit

le soir dans tout Paris , & deux cents personnes vinrent pour s'en informer mystérieusement. Beaucoup se persuadèrent , lorsqu'on dit que j'étois très-bien , qu'on cachoit mon état ; ce ne fut qu'en me montrant au Coadjuteur & à M. de Beaufort , que je vins à bout de détruire une nouvelle , dont le fondement étoit si ridicule.

Le Duc de la Rochefoucault étoit dans le même tems caché chez moi ; il s'étoit rendu à Paris pour négocier avec le Cardinal , & ses sentimens étoient conformes aux miens. Il desiroit que la liberté des Princes fût l'effet de la détermination volontaire de la Cour. A la haine qu'il avoit pour le Coadjuteur

juteur & les Frondeurs , se joignoient des idées de gloire & d'intérêt. Il sentoît qu'il pouvoit tout attendre de la Cour, si la liberté des Princes & leur réconciliation avec la Reine étoient son ouvrage. Ses négociations furent sans fruit ; le Cardinal l'amusa quelque tems, & ne lui donna que des espérances éloignées & incertaines.

Au milieu de tant d'intérêts qui se croisoient , il étoit bien difficile de servir efficacement les Princes. Chacun ne cherchoit que son propre avantage , & auroit mieux aimé les laisser dix ans en prison, que de les faire sortir pour fortifier le parti contraire. Chacun aussi vouloit leur

liberté à sa manière. Le premier Président, ennemi des partis violens & de la guerre civile, inflexible dans ses principes, attaché aux formes, desiroit sincèrement les servir, mais par les voies judiciaires. Le Coadjuteur qui étoit entré dans mon projet avec ardeur, étoit dans des sentimens absolument opposés. Il vouloit perdre à jamais le Cardinal Mazarin par le retour triomphant des Princes, & s'embarassoit peu de leurs personnes. Tromper la Cour, l'embarasser dans ses propres finesse, s'attacher à jamais M. le Prince par le service qu'il lui auroit rendu, attirer vers lui tous les partis, ravir de vive force le chapeau, marier sa Maîtresse à un Prince du Sang : voilà ce que se propoisoit le

Coadjuteur enivré de toutes les passions, en proie à la haine, à l'amour & à la vanité. Monsieur qui ne pouvoit rien être d'une manière absolue, manqua en partie au secret. Il fit confidence des démarches que faisoient les Frondeurs auprès des Partisans de M. le Prince. Je lui représentai vivement les suites de cette indiscretion ; mais il me fit valoir le secret qu'il avoit gardé sur ses négociations avec le parti des Princes, par le moyen des Frondeurs. Il s'admiroit de cette discrétion, & je ne pus m'empêcher de dire au Coadjuteur : « le poids étoit trop grand pour Monsieur, & il est soulagé un peu de s'être débarrassé de la moitié du secret. » Il fallut remédier à cette imprudence, en

arrêter les suites. Je ne pus en venir à bout, qu'en faisant parvenir sous le secret au premier Président, que Monsieur se moquoit du Maréchal de Grammont & lui faisoit de fausses confidences.

On fit chez moi un projet de requête au parlement au nom de Madame la Princesse. Elle fut présentée quelques jours après, & cette démarche, qui fut accueillie au Parlement, embarrassa la Cour. Je me trouvai dans cette circonstance l'arbitre en quelque sorte de tous les intérêts, par la confiance de tous les partis; il sembloit que je ténais par un fil tous les esprits, & que je les faisois mouvoir à mon gré. J'inspirois au Parle-

ment un avis ou des remontrances, & je dictois la réponse de la Cour. J'arrêtois ou laissois agir la fougue du Coadjuteur. Enfin, je trouvois moyen de vaincre la paresse de Monsieur, & de fixer ses irrésolutions.

Il eut quelque velléité d'aller au Parlement, & plusieurs personnes pensoient que cela feroit un merveilleux effet. Je dis à Madame de Rhodes & à Mademoiselle de Chevreuse d'ouvrir cet avis, qui ne manqueroit pas de lui déplaire, & que je m'y opposerois. « En voici, leur ajoutai-je, les raisons. Si Monsieur alloit au Parlement en ce moment, où les esprits ne sont pas encore assez échauffés, son intervention ne seroit

pas décisive , & il est à craindre que la Reine voyant grossir la nuée , par la présence toujours imposante de la seconde personne de l'État , ne prenne aussi-tôt le parti d'emmener le Roi de la Capitale , & Monsieur qui ne seroit pas encore assez avancé , ne pourroit se dispenser de la suivre. Réservons Monsieur pour le moment où le Parlement sera plus animé , où il aura fait des démarches qui auront encore plus irrité la Cour. Alors qu'il se présente au Parlement ; il y sera regardé comme un Ange tutélaire : la présence du Lieutenant-Général de l'État canonisera tout ce qui aura été fait , & enhardira les esprits à ne plus rien ménager ; Monsieur se trouvera trop engagé avec le Parle-

ment , dont il aura approuvé toutes les démarches ; les choses lui paroîtront trop avancées pour reculer , il ne suivra pas le Roi , & la Reine n'osera quitter Paris sans lui : ce seroit une trop grande imprudence à elle de laisser l'Oncle du Roi au milieu de ses Ennemis , tandis que les Princes sont en prison , & qu'elle sera privée aux yeux du Peuple , & des Corps , de tous les appuis naturels du Trône. Monsieur fut effrayé dès qu'on lui parla d'aller au Parlement ; il se tourna vers moi , & je dis que ce n'étoit pas mon avis. Il respira dès qu'il m'eut entendu parler ainsi. J'insistai sur ce qu'il falloit réserver la présence de Monsieur pour un moment décisif. La Chaleur du Parlement ne

peut aller qu'en augmentant, ajoutai-je ; il faut la fomentier, & lorsque Monsieur paroîtra, & se joindra à lui, la Cour qui aura toujours conservé quelque espérance jusqu'à la décision de Monsieur, sera obligée de céder. Comme la liberté des Princes aura été emportée en ce moment, ce sera à lui qu'ils s'en trouveront redevables, ce qui sera dans la vérité, ainsi que dans l'ordre.

Monsieur ne tarissoit pas sur les louanges qu'il donnoit à mon habileté & à la vivacité de ma pénétration, qui, selon lui, approchoit de la prophétie. C'étoit moins, comme vous pouvez penser, parce que mon avis étoit bon, que parce qu'il faisoit son inaction.

Je n'avois pas peu d'embarras à faire marcher de front des intérêts opposés ; la liberté des Princes étoit le but auquel je tendois invariablement, & ce ne fut qu'au moyen de traités particuliers, qu'il fut possible d'y parvenir.

Madame de Montbazon me servit beaucoup ; j'avois balancé sur l'appas que je lui présentais ; les intérêts du Duc de Beaufort la touchoient médiocrement, elle étoit bien sûre de le gouverner, quelque parti qu'il prît : elle avoit sur lui un ascendant absolu ; il s'honoroit de la représentation de son Amant, peu disposé par sa nature à s'assurer de la réalité. Je lui offris plusieurs avantages, & hasardai même de parler du mariage

de sa Fille avec le Prince de Conti. Elle me demanda tout bonnement de l'argent , & nous convînmes qu'elle auroit cent mille écus , au moment de la liberté des Princes. Madame de Rhodes ne fut pas moins folide dans ses propositions : elle exigea cent mille francs ; & un gouvernement pour son Amant. Madame de Chevreuse eut la promesse de faire épouser sa Fille à M. le Prince de Conti. Je vous observerai que quelques personnes se récrièrent contre l'idée de ce mariage ; jamais , me dirent-elles , M. le Prince de Conti & sa Famille ne consentiront à ce qu'il épouse une Fille qui est en commerce réglé & public avec le Coadjuteur. Vous ne connoissez pas , leur dis-je , l'esprit de parti ; il

à ceci de particulier, c'est d'épurer les actions équivoques, & de couvrir toutes les fautes du voile de l'indulgence; je vous garantis que si le mariage manque, ce ne sera pas à cause de la conduite de Mademoiselle de Chevreuse.

Il va sans dire que le chapeau fut assuré par le concours de tous les partis au Coadjuteur. Enfin, Monsieur avoit pour son partage la charge de Connétable.

Peu de tems avant que tout fût arrêté & conclu entre les Frondeurs, je crus devoir faire encore une tentative auprès du Cardinal Mazarin; je lui fis parler par Bertet, qui fut à peine écouté; enfin, je le vis &

ne négligeai rien pour le déterminer ; je finis , en le quittant , par lui dire : il ne tient encore qu'à vous de vous faire un mérite de la liberté des Princes , à laquelle vous serez forcé dans peu ; je ne puis vous parler qu'avec l'obscurité des oracles , mais il n'y en eut jamais d'aussi certain ; les Princes sortiront de prison , & vous de la Cour. Il fut un instant frappé de ces paroles ; il plaisanta ensuite sur le ton prophétique de ma conversation , & nous nous séparâmes sans avoir rien conclu. Peu de jours après il réfléchît sans doute à mes instances répétées , au ton de conviction qui régnoit dans mes conseils , auxquels l'opinion de ma sincérité donnoit du poids dans son

esprit. Sans pouvoir rien pénétrer ,
il fut porté à croire , en général ,
qu'il y avoit des menées sourdes
dont j'étois instruite , & qui pou-
voient lui être nuisibles. Bertet vint
me trouver de sa part , pour me
prier d'employer toute mon in-
fluence à retarder de quelque tems
l'effet de mes prophéties. Je lui
donnai des assurances de paix , mais
pour un terme court. Je connus
bientôt qu'il n'avoit cherché qu'à
éloigner le danger , s'il existoit ,
pour se donner le tems d'en dé-
couvrir la réalité ; il persista dans
son opposition à la liberté des
Princes , & je pressai l'exécution
de mon projet par la voie des
Frondeurs.

Je crois que c'est à-peu-près dans ce temps, que le Cardinal Mazarin tint un propos fort imprudent ; il s'avisa de comparer le Parlement de Paris à la Chambre des Communes d'Angleterre, & quelques Magistrats à Cromwel & Fairfax, il y eut un grand bruit sur cette comparaison que Monsieur & le Coadjuteur ne manquerent pas de faire valoir & de paraphraser de toutes les manieres ; le Coadjuteur me dit à ce sujet, le Cardinal Mazarin a dit une grande sottise ; mais il fait bien de l'honneur au Parlement, de supposer qu'il y ait parmi ces Robins un Cromwel.

Je parvins à faire signer quatre traités. Maîtresse de faire prendre à

M. le Prince , pour sortir de prison , tous les engagemens que j'aurois voulu , il me sembla de la justice de lui laisser une liberté entière ; je m'en rapportai à sa générosité , à sa reconnoissance , & le laissai libre , en sortant de prison , de se décider , & suivant ses intérêts , & suivant ses sentimens. Ce que l'équité me dicta n'étoit contraire aux intérêts d'aucun parti. Des promesses extorquées ne peuvent lier personne , & M. le Prince moins que tout autre , parce que je n'ai vu personne dont l'esprit & le caractère fussent plus indépendans. Le mariage de Mademoiselle de Chevreuse fut excepté , mais M. le Prince étoit le maître de rompre , lorsqu'il seroit en liberté. Il avoit

si peu de considération pour son frere, qu'on pouvoit croire que ce mariage lui seroit indifférent.

La Reine dans la détresse, & j'ose dire, l'humiliation où elle se trouva, en voyant Monsieur & le Parlement réunis contre le Cardinal, n'avoit de confiance qu'en M. de Senneterre. C'étoit un homme que l'étude des anciens Auteurs, ses réflexions, l'expérience, une sagacité rare rendoient capable de gouverner un Etat. Mais une profonde indifférence pour le bien & pour le mal, un goût ardent pour les plaisirs dans l'âge le plus avancé, un grand mépris pour les hommes, une paresse incurable ne laissoient d'emploi à ses facultés
que

que pour le Conseil : il ne suivoit rien , il étoit incapable de rien conduire ; mais son coup-d'œil supérieur démêloit tous les intérêts , lui faisoit connoître ce que les passions, l'esprit & le caractère de chacun mettroient d'obstacle ou de facilité dans les affaires. Son arme favorite étoit le mépris , & il étoit persuadé que la plupart des choses s'évanouissoient d'elles-mêmes , en ne leur donnant pas de corps par l'opposition. Je me suis toujours trouvé mieux , me disoit-il , d'une cuirasse de taffetas piqué , que de celles de fer.

Les Princes étoient toujours en prison , & ce qui vous paroîtra étrange , c'est que dans un temps

où le desir de leur liberté servoit de motif & de prétexte à des troubles, on ait imaginé pour rétablir le calme, de faire arrêter Monsieur; la proposition en fut faite à la reine qui n'auroit pas été fâchée de se venger de l'abandon de Monsieur; elle en fit confidence à M. de Senneterre: ce parti est hardi, lui dit-il; mais ce n'est pas la hardiesse qui doit le faire rejeter, s'il est avantageux; elle étonnera au contraire, & servira à produire un grand effet; mais je puis vous assurer que la personne de Monsieur à Vincennes fera mille fois plus dangereuse qu'elle n'est au Luxembourg; jouissant de toute sa liberté. M. le Prince par son caractère, s'est fait des ennemis, &

ceux qui réclament le plus vivement pour sa liberté, seroient obligés de convenir que ses hauteurs & sa conduite envers la Reine, n'étoient plus supportables : mais Monsieur n'a jamais excité la haine, il a plus de droits au Gouvernement de l'État que M. le Prince, & tient au Roi de plus près. On verra la maison royale sacrifiée en entier à la conservation d'un Ministre, & la haine redoublera contre lui. Les factions n'auront plus de chefs importans pour les animer & les diriger : mais toutes se réuniront avec les Parlemens pour un intérêt commun, pour une vengeance commune. Monsieur est aimé du peuple ; souvenez-vous, Madame, de ce que le peuple a fait pour Broussel, &

jugez de ce qu'il peut entreprendre, animé & soutenu par des gens habiles & puissans, pour la liberté de l'oncle du Roi, de la première personne de l'État.

Je n'ai été instruite de ce fait que quelque tems après la liberté des Princes; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que dans le même tems où l'on proposoit à la Reine de faire arrêter Monsieur, on tenta auprès de ce Prince de l'engager à s'emparer de la personne du Cardinal Mazarin. Rien n'étoit plus simple que de faire naître une circonstance qui amenât le Cardinal au Luxembourg, & rien de plus facile alors que de l'arrêter. Ce parti étoit bien plus assuré & plus décisif

que l'autre : il procuroit la liberté des Princes , & peut-être la régence à Monsieur. Madame de Chevreuse servit les Princes avec une grande chaleur , & contribua beaucoup à leur liberté , séduite par l'appas du mariage de sa fille ; & vous conviendrez que ce n'est pas une des choses les moins étonnantes de ce tems , que de voir un Prince du Sang rechercher une fille qui passoit pour être la maîtresse d'un Prêtre. La Reine , dans les circonstances critiques , avoit recours à elle pour déterminer ce Prélat , qui ne se défendoit nullement de ses liaisons intimes avec Mademoiselle de Chevreuse , que sa mère favorisoit , & avouoit elle-même. Je vous ajouterai , pour finir ce qui la concerne ,

quelque chose de plus étrange. La destinée avoit voué cette Princesse au Clergé : après le Cardinal de Retz , elle a aimé encore plus vivement l'Abbé Fouquet (1) ; & la passion a emporté une Princesse de Lorraine , jeune , belle , riche , au point de vouloir lui appartenir en légitimes nœuds. J'ai souvent remarqué que les factions sont comme le gros jeu & comme tous les grands intérêts , qui font disparoître les distances , & mettent tout de

(1) Le Cardinal de Retz , dans ses Mémoires , parle de l'infidélité de Mademoiselle de Chevreuse :

» La petite de Roye , qui étoit une Alle-
 » mande fort jolie , & qui étoit à elle , m'en
 » avertit ; & je me consolai assez aisément avec
 » la suivante de l'infidélité de la maîtresse. «

Mémoires de Retz , page 177 , vol. 3.

niveau dans les momens de besoin & d'enthousiasme. J'ai conféré dans la plus grande intimité dans ces momens de trouble ; j'ai parlé avec les plus grands égards , & sans croire rien faire d'extraordinaire , à des hommes auxquels , dans des tems plus calmes , je ne parlerois que dans mon anti-chambre. Ne vous êtes-vous jamais trouvée auprès d'une personne bien malade , & dont la vie est chère à tout ce qui l'entoure ? Dans cette situation , une seule pensée occupe tous les esprits , & rend égales toutes les personnes que le même intérêt anime , ou qui sont utiles ; on traite avec la plus grande familiarité le Chirurgien , la Garde , les Valets empressés : il en est de même de l'esprit de parti ; le

premier des rapprochemens est d'entrer dans nos sentimens.

Le gain de la bataille de Rhétel enfla le courage du Cardinal Mazarin ; mais ce triomphe fut de courte durée. Il étoit bien éloigné de soupçonner la possibilité de la réunion des partis en faveur des Princes, & se croyoit au-dessus de toute crainte. Je fis vainement, comme je vous l'ai dit, plusieurs tentatives pour l'éclairer, sans compromettre le secret des personnes qui concouroient par divers motifs à ce grand événement. Les mesures furent prises avec tant de secret, la haine des Frondeurs étoit si déclarée contre les Princes, que le Cardinal ne put rien démêler de leurs nouvelles dispositions. On

souffloit le feu de toute part contre lui, il ne put résister à la conspiration universelle, & fut obligé de sortir de Paris. Il sentit alors combien mes avis étoient fondés, & que, mieux que lui, j'avois connu sa position. Son premier soin, en arrivant à Saint-Germain, fut de m'écrire:

» J'ai eu, me disoit-il, grand tort
» de ne pas ajouter foi à vos pré-
» dictions: vous devez être satis-
» faite; les Princes seront en liberté
» dans vingt-quatre heures: c'est
» votre ouvrage; si je vous avois
» crue, ils n'en auroient pas obliga-
» tion à mes Ennemis. Vous n'ai-
» mez pas les Frondeurs, vous les
» avez fait concourir à votre but,
» comme on fait entrer des poisons
» dans un remède salutaire. A pré-

» sent, vous êtes libre de fuivre
» votre penchant pour la Reine,
» qui n'est point fâchée contre
» vous. « Il m'exhortoit à m'y atta-
cher entièrement, & c'étoit mon
dessein.

Bientôt après, les Princes furent
mis en liberté. On s'attendoit aux
plus grandes révolutions, à l'ar-
rivée de M. le Prince; la Reine
étoit irritée & consternée; il est
certain qu'il pouvoit tout entre-
prendre.

M. de Senneterre qui étoit, à juste
titre, la lumière de la Cour, vint
me voir la veille de l'arrivée des
Princes; il ne put me cacher son
effroi. » Je ne serois point surpris,

me dit-il, de voir M. le Prince Régent avec Monsieur dans trois jours : Il a pour lui la Ville, le Parlement, & tous les partis sont réunis en sa faveur. Il n'y a plus de fronde, elle est fondue dans le parti de M. le Prince. Le Ministre est en fuite, la Reine est sans appui & sans conseil. »

» Tout cela est vrai, lui dis-je, mais il arrive presque toujours que les hommes manquent les momens décisifs. Si M. le Prince, le jour de son arrivée, ne fait pas quelque chose de marqué, qui porte au dernier degré l'opinion de sa puissance, il ne fera plus tems le lendemain. Voici ce qui arrivera suivant mes conjectures. Trop heureux de sortir

de prison, il n'a travaillé que pour sa liberté, il n'a pas fait de plan au-delà. Il peut tout entreprendre, j'en conviens; mais il ne connoît pas ses forces, il ignore la crainte qui règne dans tous les esprits: dans deux jours on sera familiarisé avec lui, l'enthousiasme sera dissipé, la crainte calmée. Sa puissance est dans l'opinion: il n'en profitera pas. M. le Prince déteste la guerre civile; les négociations l'ennuient; il est habitué à ménager la Cour: la plus légère faveur, au sortir de la prison, le tiendra en suspens, & lui fera craindre de sacrifier des avantages certains à des projets chimériques, qui le feroient dépendre d'une multitude de gens qu'il hait ou méprise. »

Je ne doute pas que M. de Senneterre , qui fut frappé de mes conjectures , n'ait rendu aussi-tôt notre conversation à la Reine.

Ce que j'avois prévu arriva. Le Garde-des-Sceaux fut sacrifié à la haine de M. le Prince , qui ne tarda pas à s'attacher à la Cour.

La Noblesse se sépara , lorsqu'elle se crut assurée des États-généraux pour le mois d'Octobre ; mais quelques fussent les préparatifs du Gouvernement pour cette grande assemblée , j'étois persuadée qu'elle n'auroit pas lieu , si les Princes n'y forçoient pas la Cour ; j'en parlai au Coadjuteur , afin de savoir son sentiment , & je m'attendois à le

voir épouser avec chaleur un parti qui pouvoit le faire jouer un grand rôle ; voici sa réponse , que je m'empressai d'écrire aussi-tôt après notre conversation.

Je pense comme vous , me dit-il, que la Reine s'opposera à l'assemblée des États-généraux : elle craint qu'ils ne portent atteinte à l'autorité royale qu'elle veut remettre entière à son fils : elle redoute encore plus qu'ils ne confirment la destitution de son Ministre , & ne fassent une loi irrévocable de la déclaration contre les Cardinaux. C'est M. le Prince de Condé qui a déterminé en 1614 l'assemblée des États. Quel est le corps , quel est l'homme pensant , intéressé au-

jourd'hui à faire de grands efforts, pour contraindre la Reine à ce parti? Ce n'est pas M. le Prince; il a de l'antipathie pour les assemblées nombreuses, où il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi grand qu'à la tête d'une armée; il a d'ailleurs une prévention particulière contre les États-généraux, qu'il regarde comme dangereux aux Rois & aux Princes, intéressés à maintenir l'autorité: ce n'est pas le Parlement; ce grand corps habitué depuis long-tems à être l'intermédiaire entre la Nation & le Roi; le Parlement, qui, depuis la minorité, s'est mêlé de toutes les affaires, qui a été le centre de toutes les intrigues, le principe de tous les mouvemens, ne craint rien

davantage, que de voir les États assemblés. Son éclat s'obscurceroit devant les véritables représentans de la Nation, & son pouvoir seroit anéanti, si, réunis à des termes fixés & peu éloignés, ils rentroient dans leurs droits primitifs. Enfin, les Magistrats qui, depuis le tems des troubles, sont rapprochés par leur influence dans les affaires publiques, des Princes & des plus grands du Royaume, se verroient avec peine séparés de la Noblesse dans l'assemblée des États.

L'intérêt de corps, l'orgueil particulier de chacun, doivent donc porter les Parlemens à s'opposer à l'assemblée des États-généraux. Monsieur, me direz-vous, sera favorable

favorable à ce dessein , parce qu'il s'imaginera pouvoir acquérir une grande influence dans l'assemblée des États , & par conséquent dans le Gouvernement ; mais il craindra encore plus l'ascendant que pourroit obtenir M. le Prince , à qui son génie, sa gloire & sa jeunesse donnent tant d'avantages sur lui. Monsieur enfin changera dix fois d'avis jusqu'à la décision , & ceux qui lui sont attachés, connoissant ses irrésolutions , sa paresse, son incapacité , le détourneront d'un parti où il n'y a rien à gagner pour eux.

Après avoir parlé des intérêts qui s'opposent à l'assemblée des États généraux, je vais examiner s'ils seroient

efficaces pour remédier aux maux qui travaillent l'État. L'exemple du passé nous apprend qu'on n'a jamais retiré aucun fruit de ces assemblées, si respectables en elles-mêmes. En effet, la Cour, lorsqu'elle voit son autorité menacée dans quelque partie, ne manque pas de semer la division parmi les Ordres, & fait ainsi avorter les plus utiles projets. Le Clergé est particulièrement attaché à l'autorité monarchique, à laquelle il prête, & dont il reçoit un grand appui. Les Grands tremblent au mot de réforme; enchaînés par des bienfaits, séduits par des promesses, intimidés par la crainte, ils sont les instrumens de la Cour & du Ministère. Le Tiers-État, sur qui pèsent tous les impôts, qui est

à la fois humilié & opprimé ; le Tiers-État seul , flatté de pouvoir sortir de son obscurité , & séduit par l'espérance d'un meilleur sort , a de tout tems désiré l'assemblée des États-généraux : il s'abandonne à l'impulsion de son intérêt qui se trouve d'accord avec la justice ; il s'élève avec force contre l'impôt , auquel les Grands trouvent le moyen de se soustraire , & dont la pesanteur l'accable ; il dénonce des abus , il demande des réformes , & les vérités qu'il expose sans ménagement , sont souffertes avec patience , parce qu'on espère qu'elles n'auront aucun effet. Pressée de s'en débarrasser , la Cour promet , réforme quelques abus , & retranche des pensions. Mais les subsides une fois

accordés, les abus reparoissent, & les gens sans crédit restent seuls victimes de la rigueur des retranchemens. Les circonstances actuelles semblent devoir donner plus d'action aux États-généraux & plus de consistance aux révolutions. C'est le Parlement qui a été le premier auteur des troubles, par sa courageuse opposition à de nouveaux impôts, & les discordes civiles de l'Angleterre ont donné lieu à réfléchir sur le pouvoir des Rois (a),

(a) Le Cardinal de Retz dit dans ses Mémoires : » On chercha, en s'éveillant, comme à tâtons les loix; on ne les trouva plus: l'on s'effraya, l'on cria; on se les demanda; &, dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étoient, & vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, & de-là, à l'égard

sur l'influence que doit avoir une Nation dans la législation & l'établissement des charges publiques. On commence à entrevoir que l'extension du pouvoir est une usurpation; que les prérogatives & les privilèges de diverses classes sont des violations du droit commun. Je fais peu de cas du droit public fondé sur l'histoire moderne; il n'est pas de barbarie & d'absurdité que de nombreux exemples ne puissent en quelque sorte consacrer; cependant on y trouveroit aussi des choses favorables

» de la moitié du monde, odieuses. Le peuple
 » entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui
 » doit toujours couvrir tout ce que l'on peut
 » dire & tout ce que l'on peut penser du droit
 » des peuples & de celui des Rois, qui ne
 » s'accordent jamais si bien ensemble que dans
 » le silence. «

à la liberté. On verroit, dans les premiers tems, un Prince plutôt Commandant militaire que Monarque; des chefs indépendans assis à ses côtés; ensuite des Rois propriétaires de grands domaines, & plutôt grands suzerains que souverains puissans; les Grands ensuite abaissés de règne en règne, & la royauté s'élevant sur leurs débris; enfin les impôts croissans en raison du pouvoir souverain, & le pouvoir en raison de l'impôt.

Des esprits hardis, des personnes mûtes d'un zèle patriotique, ont levé une partie du voile qui couvre l'autorité; elles ont parlé d'opposer une digue durable aux excès du pouvoir des Ministres, enfin de

rappeller la Monarchie à ses véritables principes. Si j'entrevois quelque possibilité à une telle entreprise, mon ambition seroit excitée par le desir d'y prendre part ; d'acquérir un grand nom ; mais j'y ai réfléchi ; les plus soudaines révolutions ont presque toujours des causes éloignées ; & lorsqu'une légère circonstance amène un prompt renversement dans un État, c'est que tout étoit depuis long-tems préparé pour une révolution. Rien de ce qui se passe en Angleterre ne peut nous servir d'exemple. Le fanatisme religieux dans ce royaume a pénétré toutes les parties : il a été le principe des troubles, & a déterminé la plus terrible catastrophe dont l'histoire fasse mention.

L'Angleterre s'agit pour établir un Gouvernement purement républicain ; mais elle reviendra , si je ne me trompe , à la royauté , par la fatigue des troubles , & les abus de l'autorité partagée. C'est alors que la Nation pourra faire ses conditions , & rentrer dans son ancienne liberté , en fixant des limites au pouvoir monarchique. Le Parlement d'Angleterre, dont les Députés du Peuple forment la plus grande partie , a conservé une représentation nationale , quoique souvent sans action , & c'est une différence essentielle entre cet État & la France ; le lit de la liberté se trouve tout fait en Angleterre , si j'ose m'exprimer ainsi. Il n'en est pas de même en France , où les Parlemens

qui font une image & un reste des anciennes assemblées nationales, sont devenus sédentaires; ils ont été divisés; leurs membres ont été nommés par le Roi, & bornés à rendre la justice. C'est à cette subversion des choses, qu'il faut attribuer en grande partie le changement qui s'est fait en France tout à l'avantage de l'autorité. Le Gouvernement François semble ne pouvoir changer que de deux manières. L'une consisteroit à diviser la France en plusieurs États gouvernés par des Princes, pour former un Corps semblable à l'Empire Germanique. Le moment de cette révolution est passé. C'est à l'avénement d'Henri IV sur le trône, qu'elle pouvoit avoir lieu. L'autre changement se-

roit plus conforme aux principes d'un bon Gouvernement ; il consisteroit à balancer les pouvoirs de la Nation & du Souverain ; c'est à un tel Gouvernement , qu'on pourroit appliquer le passage de Tacite que nous avons souvent admiré : *Non dominationem & servos , sed Rectorem & Cives.* Certes , la Monarchie , quoi qu'on en puisse dire , ne perdrait rien à un tel établissement , & je demanderois à ceux qui le blâmeroient , si un Roi ne doit pas être content d'avoir la puissance de Charlemagne ; ce Monarque si redouté au-dehors , si respecté au-dedans , n'avoit pas le pouvoir d'imposer arbitrairement & de porter atteinte à la liberté ; il ne s'en croyoit pas moins grand ,

parce qu'il ne pouvoit ni opprimer ,
ni dépouiller ses Sujets. Si les Rois
y réfléchissoient attentivement, ils
verroient que ce pouvoir , dont ils
s'exagèrent l'avantage , ne leur pro-
cure aucune jouissance réelle. Celui-
là seroit le plus sage des Rois , qui
chercheroit de lui-même à y mettre
des bornes ; & il travailleroit en
même tems pour la félicité géné-
rale , pour son bonheur & sa sûreté.
J'ai pensé quelquefois que si j'étois
Ministre & Favori d'un Roi , je lui
dirois : L'abus du pouvoir , l'excès
des dépenses oppriment vos peuples
& les ruinent. Retirez-vous quelque
satisfaction personnelle de tant de
millions dépensés qui font murmu-
rer le Peuple ? Les actes d'autorité
qui font gémir dans les prisons une

foule de citoyens, ont-ils été ordonnés par vous, pour servir vos vengeances personnelles ? Il conviendrait facilement qu'il n'a aucune affection pour ceux qu'il enrichit aux dépens de ses Peuples, & qu'il n'a aucune haine contre ceux qu'il opprime. Il ne s'agit pas, lui dirois-je, de renfermer dans un cercle étroit les dépenses du Chef d'une grande Nation ; elle doit pourvoir à l'entretien, à la magnificence, à la satisfaction de celui qui la représente. Mais si plusieurs millions ne suffisent pas à un homme, des milliards seront également insuffisans : si ses volontés, de quelque genre qu'elles soient, excèdent l'orbite immense du pouvoir d'un Monarque, il est

évident que son imagination est déréglée : l'histoire prouve que la plupart des tyrans n'étoient que des insensés. Ce ne sont pas les desirs d'un Roi qui sont difficiles à remplir ; mais ceux des Courtisans qui l'entourent : il éprouve le besoin de vivre au milieu d'hommes satisfaits ; & la foiblesse qui porte à desirer de ne voir que des visages rians , a fait , de tout tems , verser des larmes à des millions d'hommes. Je lui dirois encore : Les dépenses d'un Souverain sont à considérer sous deux aspects ; elles sont privées , ou publiques. Qu'il n'y ait aucun homme sur la terre qui puisse vous être comparé pour la richesse , pour la puissance de satisfaire ses goûts ; mais les objets publics , que

vous importe d'en étendre arbitrairement les dépenses ? Reposez-vous sur la Nation du soin de les concerter avec vous ; car c'est pour elle qu'elles sont faites.

Le Coadjuteur s'arrêta un moment , & continua ainsi :

L'excès de l'impôt pourra un jour amener une révolution ; mais il n'est pas à présumer qu'elle puisse être durable. L'équilibre ancien étoit fondé sur les services fournis en nature ; ce qui demandoit un concours de volontés. Le rachat des services , remplacés par l'argent , a changé tous les rapports ; & de ce nouvel ordre de choses , est résulté la faculté d'asservir &

de corrompre. Les Grands, habitués au joug & dédommés de leur grandeur réelle par les bienfaits de la Cour, seront contraires à toute idée de liberté : elle diminueroit une autorité qui sert à les enrichir. Le Clergé est également intéressé à la maintenir ; il la regarde comme l'égide qui défend ses privilèges & ses propriétés. Il est particulièrement intéressé à écarter toute idée qui tendroit à procurer un état de liberté ; il lui est bien plus facile de dominer des individus, jouets de toutes les faiblesses, que d'influer sur de grandes assemblées. Le Clergé est soumis à Rome, comme l'étoient les anciens Romains, pour régner comme eux : par-tout ailleurs il sent que ses

biens peuvent un jour être une ressource pour l'État, & doit toujours craindre qu'on ne suive l'exemple donné en Angleterre par Henri VIII. Une telle révolution feroit bien plus facile à opérer par un grand corps, qui commenceroit peut-être par se séparer de la Cour de Rome, nommer un Patriarche, & rétablir les élections.

Le Peuple seul, donc, pourra tenter un jour, pour secouer le fardeau de l'impôt, d'élever une barrière contre le pouvoir absolu; mais séparé de la Noblesse & du Clergé, que peut-il résulter de ses efforts? Des troubles passagers, qui conduiroient peut-être à travers des flots de sang, à une aristocratie Bourgeoise

Bourgeoise de peu de durée, & qui finiroient par faire recourir le Peuple même à l'autorité qui prendroit de nouvelles forces. L'union seule de tous les Ordres, pourroit amener une révolution favorable à tous; & les choses n'étant point préparées en France, elle ne pourroit s'opérer par une commotion subite qui briserait à la fois tous les ressorts; trop de gens seroient intéressés à maintenir l'ancien état, sans avoir eu le tems d'appercevoir les avantages qu'ils pourroient retirer d'un autre ordre de choses. Le Peuple, sans guide, sans but assuré, ne peut que bouleverser, & la toute-puissance de la multitude ne peut avoir de bases solides. Ceux qui s'agitent pour la liberté en ce

moment, ne consultent ni la nature des choses, ni les dispositions des esprits. Les grands Empires semblent destinés invariablement par leur étendue à être soumis au pouvoir d'un seul, & la liberté ne peut avoir des racines profondes que dans un pays circonscrit. La Grèce qui avoit une grande étendue de pays, n'est pas une exception, parce que ce n'étoit point une République, mais un assemblage de plusieurs Républiques, une association de Villes libres, qui avoient un centre commun. Les dispositions des esprits sont également contraires au projet de liberté qui séduit quelques personnes; il faut, pour revenir à la liberté, une force & un courage qui manquent aux Peu-

bles depuis long-tems asservis. Ce n'est pas des Monarques qu'on est esclave; c'est de la mollesse, c'est des richesses: voilà les véritables chaînes qui lient les Peuples au pouvoir absolu. Tacite a dit: » Les Nations aiment les richesses; c'est pour cela qu'ils vivent sous le gouvernement d'un seul. «

La liberté, pour les Nations corrompues, est aussi fatigante, est aussi rebutante, que le travail pour un mendiant habitué à vivre d'aumônes. Nous sommes si peu faits pour la liberté, que lorsque le Parlement a fortement insisté pour la suppression des lettres de cachet, elles ont trouvé des partisans qui ont soutenu que l'usage pouvoit

en être salutaire, & n'étoit pas entièrement à proscrire. Après vous avoir parlé de mes sentimens, je reviens à ma position.

La Régence est trop avancée, pour que je puisse rien tenter de considérable par les États-généraux, & je m'y trouverois borné à faire des harangues. Si le Roi avoit six ans de moins, je verrois l'objet sous un autre point de vue; je pourrois espérer de faire déclarer Monsieur ou M. le Prince Régent, réduire la Reine à la tutelle, m'élever par le vœu de la Nation à la place de premier Ministre, & gouverner le Régent & l'État. Mais dans peu de mois, le Roi sera majeur, & la Régence finit; enfin,

ce qui, plus que tout, me prescrit l'inaction, en cette circonstance ; c'est le caractère de Monsieur, & l'opposition extrême de M. le Prince aux États-généraux.

M. le Prince avoit eu l'air d'abord de vouloir exécuter avec une exacte fidélité son engagement envers Madame de Chevreuse ; & la certitude de faire quelque chose de désagréable à la Cour, le portoit à ne pas s'en écarter. Soit passion pour la Princesse, soit desir de se procurer l'appui d'un grand parti, M. le Prince de Conti souhaitoit vivement de voir terminer alors cette affaire. Les amis de madame de Chevreuse ne négligeoient rien pour l'affermir dans cette ré-

solution , & presser le mariage ; c'étoit prendre M. le Prince de Conti par son foible , que de lui montrer l'indépendance où il pouvoit être de son frère , & c'étoit par là qu'on attaquoit son amour propre. L'esprit ne manquoit pas à ce Prince ; mais son caractère étoit léger & inconstant : son esprit étoit agréable , mais superficiel. Il auroit joué un grand rôle , me disoit un jour M. de Senneterre , si la nature ne s'étoit pas trompée , en lui donnant le corps d'un homme. Il auroit pu alors , passer la moitié du jour dans son lit sans inconvénient ; & la pénétration de son esprit , l'agrément de ses manières , lui auroient donné de l'ascendant sur les hommes : une femme pares-

seuse, légère, inconstante, s'attache des hommes qui ont de la suite & de l'activité; enfin elle a des faveurs à accorder, qui les attirent & les tiennent dans la dépendance. Mais ces défauts dans un homme couvrent les meilleures qualités, & forment un contraste trop évident avec celles qu'on a droit d'en attendre. Faites un homme, ajouta-t-il, de madame de Chevreuse, & elle n'aura aucune influence dans les affaires, parce qu'elle la doit en grande partie aux avantages qui la distinguent dans son sexe. Le Cardinal qui n'avoit jamais cru que la chose dût avoir lieu, entra dans la plus grande colère contre Madame de Chevreuse, qu'il accusa d'avoir trompé la Reine. Il s'emporta au point

de dire, devant plusieurs personnes, qu'il ne croiroit de sa vie aux paroles d'une femme galante; & il se servit d'un terme plus énergique. Si la Cour étoit alarmée de cette alliance, Madame de Longueville l'étoit encore plus. Son amour propre étoit d'avance tourmenté par la perspective de la rivalité d'une personne plus belle & plus jeune, devenue supérieure à elle par le rang, comme elle l'étoit par les avantages de la figure. Elle ne négligea rien pour faire rompre ce mariage; elle fit jeter l'alarme dans l'esprit de la Reine & du Cardinal, par des personnes qui leur étoient dévouées, sur le danger d'unir étroitement avec la Maison de Condé une femme aussi intri-

gante & artificieuse que la Duchesse de Chevreuse. Madame de Longueville représenta que M. le Prince de Conti, qui faisoit peu d'effet, mais qui enfin étoit Prince du Sang, étayé de tous les entours de Madame de Chevreuse, de l'esprit de la mère, de l'ascendant que la beauté donneroit à sa fille, acquerrait un grand crédit; qu'il faudroit compter avec lui; en un mot, que c'étoit un zéro auquel le parti de Madame de Chevreuse ajoutoit des chiffres qui lui donneroient de la valeur. La Reine & le Cardinal étoient déjà irrités & inquiets. On fit agir auprès de M. le Prince, & les promesses des plus grands avantages furent prodiguées, afin de l'engager à s'opposer à cette al-

liance : c'est ce qu'il fit avec éclat , & même avec indécence , ne s'étant pas donné la peine d'en parler lui-même à Madame de Chevreuse. Le Président Viole fut chargé de cette commission ; & les ordres de la Reine furent les motifs qu'on mit en avant. La conduite de M. le Prince fut d'autant plus choquante , qu'il n'avoit tenu qu'à lui de rompre avec plus de ménagement. Madame de Chevreuse lui avoit représenté , peu de tems après qu'il fut en liberté , qu'elle ne le croyoit pas engagé par des promesses faites pendant sa prison , & avoit offert de lui remettre sa parole. Comme il desiroit en ce moment faire de ce mariage un épouvantail pour la Cour , il n'avoit pas voulu renoncer

à ses engagements. Le Coadjuteur
connut alors combien peu il devoit
se fier à la reconnoissance de M. le
Prince; & tout habituée que j'étois
à la légèreté & à l'ingratitude des
hommes, je vous avoue que je fus
surprise de la conduite de M. le
Prince après sa prison.

Le Coadjuteur me demanda un
soir un entretien avec un grand
mystère. Je me rendis en carrosse
de louage dans un appartement
d'un couvent, où il arriva dans
l'ajustement le plus ridicule pour
un Archevêque. Son chapeau étoit
couvert de plumes; il avoit un
juste-au-corps vert & or, une
petite vie incarnat. Vous ne pou-
vez vous figurer quel air il avoit

ainsi paré, avec la figure & la taille que vous lui avez connue. Je le vis transporté de rage de la conduite de M. le Prince avec Mademoiselle de Chevreuse. « La manière dont il a rompu ce mariage est un outrage, me dit-il; » & il faut convenir qu'il avoit raison, & qu'on n'usa jamais de moins de ménagemens. Remarquez, je vous prie, qu'on n'imagina pas de mettre en avant le motif de la conduite de Mademoiselle de Chevreuse, qu'il eût été difficile de réfuter. Le Coadjuteur jura qu'il l'en feroit repentir, & il a tenu parole autant qu'il a dépendu de lui. « Je suis surprise & » choquée du procédé de M. le » Prince, lui dis-je, & d'autant » plus que c'est moi qui ai donné

» l'idée de ce mariage, & que Ma
» demoiselle de Chevreuse est ma
» parente. Je crois fortement que
» c'est la Reine qui a fait agir au-
» près de lui, pour le déterminer
» à cette rupture, & le brouiller
» avec une partie de la fronde...
» C'est un grand avantage pour la
» Cour, & auquel rien ne peut
» être comparé, que la disposition
» de fonds considérables. On espère
» dans un parti; mais avec la Cour
» on est payé comptant. » Je lui
faisois cette observation, parce
que j'étois instruite que le Marquis
de la Boulaye trahissoit son parti,
gagné par les bienfaits de la Cour;
il se livroit de tems en tems à des
extravagances qui ne lui tournoient
jamais à mal, & il faisoit une

grande dépense : je me doutai, d'après l'excès même de son zèle, que ses rémerités étoient concertées, & avoient pour objet d'écarter tous les soupçons. Nous eûmes un entretien fort long sur l'état des affaires, & nous convinmes de nous unir pour deux objets importants à tous deux : le chapeau pour lui, & la sur-intendance pour M. de la Vieuville. Je n'avois que des idées vagues sur un projet que je ne tardai pas à exécuter, & je ne crus pas devoir m'en ouvrir en ce moment avec le Coadjuteur.

J'étois libre alors de tout engagement avec les Princes. J'avois contribué plus que personne, je puis le dire, à les faire sortir de

D'ANNE DE GONZAGUE. 255

prison, & j'avois annoncé dès l'origine, que c'étoit à cet objet que je me bornerois. Dégoutée des hauteurs de M. le Prince, qui me paroissoit incapable de garder aucunes mesures, & peu fidèle à ses engagements, fatiguée des incertitudes de Monsieur, je résolus dès lors de m'attacher uniquement à la Reine & au Ministre. Après tant d'occasions manquées, il étoit clair qu'aucun parti ne prendroit le dessus, & que le tems seul feroit tourner les choses à l'avantage de la Reine & de son Ministre, parce que le pouvoir l'emporte toujours à la longue. La sincérité que je mettois dans les plus confuses intrigues, & peut-être un peu de réputation d'habileté, jointe au cré-

dit que j'avois sur l'esprit des personnes les plus importantes, me firent rechercher de la Reine. Une circonstance avoit déterminé la confiance du Cardinal, & excita même la reconnoissance. On parloit un jour chez la Reine de la fin tragique du Roi d'Angleterre, & M. de Senneterre raconta quelques circonstances qui pouvoient l'avoir amené cette sanglante catastrophe. « L'abandon qu'il a fait » du Comte de Strafford, dis-je » à la Reine, a montré toute sa » foiblesse, & après l'avoir forcé » à sacrifier l'homme qui avoit » toute sa confiance, ses ennemis » ont senti qu'ils pouvoient tout » oser. » J'insistai vivement sur cet article sans aucun projet; je m'app

perçus

perçus que la Reine devint rêveuse, que Madame de Navailles, confidente du Cardinal, me regardoit attentivement, & applaudissoit avec une espece de transport à ce que je disois. « Vous avez raison, me » dit la Reine, & c'est une leçon » pour les Rois, de ne pas abandonner leurs Ministres. » Je sentis l'application qu'elle avoit faite, & je ne vous cacherai pas que, dans ce moment, je voulus profiter de ce que j'avois dit sans projet, & uniquement parce que c'étoit mon sentiment. Je dis donc à Madame de Navailles avec un air d'intention : « il me semble que ce que j'ai dit a fait une grande impression sur la Reine. » Elle me serra la main, & j'ai fu que le soir

même elle avoit rendu notre conversation au Cardinal. Quelques jours après, la Reine se fit honneur de mon sentiment, & elle répéta dans plusieurs circonstances, que Charles I. avoit été victime de sa foiblesse envers le Comte de Strafford, & en fit des applications aux circonstances où elle se trouvoit. J'ai lieu de croire que les réflexions qu'elle fit d'après ce que j'avois dit en cette circonstance, l'ont affermie au milieu des dégoûts que lui causoient quelquefois les embarras extrêmes, où la jettoit l'animosité qu'on avoit contre son Ministre.

La rupture du mariage de Mademoiselle de Chevreuse, fut en partie cause de l'animosité que con-

eurent les Frondeurs contre M. le Prince. Il ne tarda pas à prendre l'alarme, & à se croire sans ressource & sans asyle, lorsqu'il vit que la haine du parti étoit aussi vive contre lui que contre le Cardinal Mazarin.

Dans peu de tems la conduite de M. le Prince l'avoit réduit au même état, où il étoit avant sa prison. Détesté de la Reine & des Frondeurs, il sembloit qu'il n'y avoit d'autre moyen de calmer les troubles, & de rétablir l'autorité, que de barréter de nouveau. Je tâchai en vain de ramener les esprits ; quels que fussent mes motifs de mécontentement contre M. le Prince, je rejettai l'avis de l'ar-

rêter, auquel je fus forcé ensuite de revenir. Personne ne vouloit se fier à lui. On ne comptoit pour rien sa parole depuis la rupture du mariage. Sa légèreté, ses hauteurs avoient aliéné la Cour & la Ville. Je me suis souvent demandé quelles pouvoient être ses vues, & je me suis convaincu qu'il n'en avoit aucune, & que toute sa conduite a été dirigée dans ces tems par l'empòtement & la variation de son humeur. Mais le Prince, enivré de succès dès sa plus tendre jeunesse, n'a jamais fait de plan, & n'a jamais pu se persuader qu'il y ait eu personne au monde digne d'être ménagé par lui. La légèreté porte souvent les hommes à des propos & à des actions inconsidérées,

sans aucun dessein formé de choquer ou de nuire. Ceux qui en font l'objet supposent des intentions & cherchent à se venger. De-là naissent des animosités réciproques, qui engagent à suivre des partis opposés aux intérêts & aux sentimens : enfin plus les traits partent de haut, & plus ils sont sensibles. A travers toutes les vicissitudes de la conduite & des sentimens de M. le Prince, il étoit cependant aisé d'appercevoir qu'il tenoit de son éducation & de l'application à ses intérêts un penchant marqué à déferer à la Cour ; mais son humeur contrarrioit son penchant, & le jettoit souvent dans le chemin opposé à ses intérêts. La réunion de tant de haines contre M. le Prince, pensa lui être fatale.

La Reine étoit déterminée à le faire
arrêter de nouveau, & les moyens
violens qu'on auroit employés pour
y parvenir, ne menaçoient pas
moins sa vie que sa liberté. L'aver-
sion de la Reine pour M. le Prince,
étoit alors à un tel point, que la cer-
titude de la réconciliation la plus
sincère, & celle du rétablissement
du calme dans toutes les parties de
l'État, ne l'auroient pas autant
flattée que sa perte (a) : il faut
convenir que les sanglantes raille-
ries de M. le Prince sur la Reine
& le Cardinal, avoient dû pro-
duire un ressentiment ineffaçable
dans son cœur. M. le Prince a risqué

(a) La Reine avoit dit : « Il périra, ou je
vengerais sa mort. »

plusieurs fois dans l'espace de quelques semaines le sort du Maréchal d'Ancre ; & d'Hocquincourt, entre autres, se proposa pour être le Vitry de cette catastrophe. La Reine sup-
portoit presque aussi impatiemment l'absence du Cardinal que les hauteurs de M. le Prince ; elle ne savoit à qui se confier. Le Cardinal gouvernoit de Breulh ; mais il y avoit bien des circonstances qui exigeoient qu'on prit un parti au moment, & la Reine étoit embarrassée & par la crainte d'être blâmée du Cardinal ; & par la difficulté des affaires. Un jour elle m'entretenoit de ses chagrins, du peu de fonds qu'on pouvoit faire sur Monsieur, & des trahisons de ceux qui paroissoient les plus dé-

vous à son service & à ce pauvre
M. le Cardinal ; enfin, des excessives prétentions de M. le Prince,
» Puisque Votre Majesté, lui dis-je,
» ne peut être assurée de la fidélité
» de ceux qui la servent, j'em-
» ploierois contre mes ennemis
» l'activité du ressentiment de leurs
» propres ennemis. Je ne lui ré-
» ponds pas que le Coadjuteur
» seconde ses vues pour le retour
» de M. le Cardinal, & il ne le
» pourroit pas sans se discréditer ;
» mais il vous débarrassera de M.
» le Prince : c'est le seul homme
» qui puisse lui être opposé avec
» succès. Si Votre Majesté daigne
» témoigner quelque confiance au
» Coadjuteur, flatté de la servir
» & d'avoir à se mesurer avec le

» premier Prince du Sang, charmé
 » de satisfaire son ressentiment, il
 » emploiera tout ce qu'il a d'es-
 » prit, d'amis, de moyens, pour
 » répondre à vos vues. Le Coad-
 » juteur dispose de Monsieur; il
 » saura allier ses intérêts avec les
 » vôtres, & lui en persuader l'u-
 » nion. Votre Majesté auroit tout à
 » craindre de M. le Prince, s'il
 » venoit à connoître ses forces, s'il
 » daignoit ménager les esprits pen-
 » dant six semaines. Avec un es-
 » prit supérieur, un courage qui
 » n'a pas d'égal, & la plus écla-
 » tante réputation, que ne peut-il
 » pas oser? Que Votre Majesté
 » réfléchisse à ce qui pourroit ar-
 » river, s'il s'unissoit avec Mon-
 » sieur par le mariage de son fils.

» Il faut trancher le mot, Madame ;
 » il peut aspirer à tout , à la ré-
 » gence. Qu'est-ce que peut crain-
 » dre au contraire Votre Majesté
 » d'un Archevêque ? Il faudra le
 » faire Cardinal ? il le fera tôt ou
 » tard ; & il vaud mieux qu'il en
 » ait l'obligation entière à Votre
 » Majesté , que de le devoir à la
 » nécessité des circonstances. Il
 » s'opposera au retour de M. le
 » Cardinal ? les autres ne s'y op-
 » poseront pas moins ; & si M. le
 » Prince y consent , ce sera après
 » l'avoir avili , avoir anéanti l'au-
 » torité Royale ; enfin , ce sera
 » pour en faire le servile instru-
 » ment de ses volontés. Le Coad-
 » juteur voudra être premier Mi-
 » nistre ? en supposant que ce soit

» son ambition, n'est-il pas pré-
 » férable de le voir s'élever à cette
 » place, que M. le Prince, de vive
 » force, à la régence ? Mais il a
 » trop d'esprit pour se persuader,
 » que les factions puissent pousser
 » un homme subitement & vio-
 » lemment en quelque sorte au
 » premier emploi de confiance
 » d'un Gouvernement. Votre Ma-
 » jesté d'ailleurs pourroit le satis-
 » faire sans lui donner la première
 » place, & l'engager, au contraire
 » à y souffrir M. le Cardinal. Je
 » suppose qu'un jour Votre Ma-
 » jesté, contente de ses services,
 » donne au Coadjuteur les Sceaux
 » & le Gouvernement de Paris ;
 » n'est-il pas à présumer que son
 » ambition seroit satisfaite ? »

La Reine me laissa achever sans m'interrompre. La joie se peignit sur son visage, quand je lui montrai la perspective de la défaite de M. le Prince. J'allai plus loin ; je lui proposai de le faire arrêter. Cette idée ne lui permit de faire aucune objection sur tout le reste ; elle servoit trop efficacement son ressentiment. » Êtes-vous chargée, » aime dit-elle, de me faire cette » proposition ? — Non, Madame, » lui dis-je, & je n'avois même » aucune intention d'en parler à » Votre Majesté, en me rendant » chez elle ; c'est une idée qui » m'est venue ; & non un projet » concerté avec personne, ni » même arrêté dans mon esprit. — » Je vous demande votre parole la

» plus sacrée, me dit-elle, de ne
 » vous ouvrir à personne, d'ici à
 » quelques jours, de votre projet
 » qui me ravit, & que je voudrois
 » exécuter demain. Dans peu, je
 » vous en dirai davantage. « Elle
 me rappella ensuite pour me dire :
 » Le Coadjuteur fera bien surpris
 » de vous voir si animée contre
 » M. le Prince. «

Je ne devois pas m'attendre que
 la Reine adoptât un avis aussi décisif
 fans consulter le Cardinal. Je ne me
 trompai pas, & je reçus quelques
 jours après un billet de lui, qui étoit
 joint à une lettre très-bien raisonnée
 qu'il écrivoit à la Reine. Il approu-
 voit entièrement mon projet, &
 m'en remercioit comme de l'idée

la plus heureuse. « Vous voyez,
» me dit la Reine, lorsque j'eus lu
» la lettre du Cardinal, que le
» pauvre homme consent même à
» céder sa place au Coadjuteur.
» Il ne veut que le bien de l'État
» & la conservation de l'autorité. »
Lorsque le Coadjuteur se fut entretenu avec la Reine, il vint par son ordre me faire part de sa conversation. Je fus surprise que la Reine eût été jusqu'à lui offrir l'appartement du Cardinal au Palais Royal, & l'entrée au Conseil. On ne le pressa pas beaucoup sur ces deux articles, à ce qu'il m'assura : il s'y refusa, & je crois qu'il fit très-mal. S'il avoit pu amener la Reine à le loger au Palais-Royal, son habileté & la séduction de son esprit

lui auroient dans peu fait acquérir de l'ascendant sur cette Princesse. Un homme jeune, ambitieux, spirituel, habitué au commerce des femmes, habile à flatter leur amour propre, avoit bien des avantages pour s'insinuer dans la confiance de la Reine. Elle se feroit accoutumée à le consulter, à suivre ses conseils. Enfin, le Coadjuteur qui auroit su se rendre agréable à une grande partie du Public, qui auroit eu le Peuple pour lui, & qui se seroit servi habilement du fantôme appelé Monsieur, l'auroit emporté bientôt sur un absent, que la Reine auroit regardé comme le principe de tous ses chagrins & des troubles qui agitoient l'État. Plus j'ai réfléchi à la circonstance

où s'est trouvé le Coadjuteur, & plus je me suis persuadé qu'il a manqué la plus haute fortune. Ceux qui connoissent son caractère n'en seront pas surpris. Séduit par l'éclat d'une grande action & de l'extraordinaire, il ne comptoit plus pour rien ses plus solides & plus chers intérêts. Je ne manquai pas de faire valoir auprès du Cardinal la conduite franche & défintéressée du Coadjuteur. « Il » ne peut à la fois, lui disois-je, & » vous servir pour votre retour en » France, & combattre avec avan- » tage M. le Prince. Il faut qu'il » persiste dans son rôle, pour être » utile à la Reine dans ce qui la » touche en ce moment le plus » sensiblement; mais il agira tou- » jours plus foiblement contre vous » fans

» fans s'en rendre compte à lui-
 » même. Engagé à servir la Reine,
 » il est à préfumer que ce qu'il fera
 » pour s'opposer à votre retour,
 » ne fera en quelque sorte que pour
 » l'acquies de sa conscience, dans
 » la vue de ne pas se discréditer.
 » Il se commandera & raisonnera
 » ses attaques, au lieu d'y être en-
 » traîné aveuglément par son ani-
 » mosité. Si les choses restent dans
 » l'état où elles sont, le Coadjuteur
 » ne vous en fera pas moins con-
 » traire; & d'un instant à l'autre,
 » il peut profiter de son ascendant
 » sur Monsieur, pour le réunir avec
 » M. le Prince. Jetter la division
 » parmi vos ennemis, est la conduite
 » la plus habile que vous puissiez
 » suivre, dans une circonstance où

» tout est à craindre de leur réu-
» nion. En suivant le plan qu'on
» vous propose, vous opposez le plus
» habile au plus redoutable, & vous
» privez ce dernier de l'appui im-
» posant de Monsieur. Le tems doit
» tout ramener vers la puissance,
» comme tous les fleuves se rendent
» à l'Océan. Assuré, comme vous
» l'êtes, de l'affection de la Reine,
» à laquelle se joint la haine de vos
» ennemis, votre retour est cer-
» tain. Il en coûtera un chapeau;
» c'est comme si vous achetiez le
» pouvoir suprême par le don d'un
» hochet à un enfant. Mais quelle
» différence si votre retour étoit
» dû à M. le Prince, qui ne vous
» rappellera que pour vous con-
» duire comme un triomphateur à

» son char! Déclaré votre Protec-
 » teur aux yeux du Public, on verra
 » dans lui l'arbitre de vos destins,
 » qui vous éloigne, vous rappelle
 » à son gré. Vous ne pourrez con-
 » server le titre & l'extérieur de la
 » puissance, que pour faire sans
 » cesse le sacrifice de la réalité à
 » M. le Prince. » Je parlois ensuite
 avec un grand éloge du refus que
 le Coadjuteur avoit fait de l'appar-
 tement au Palais Royal, & du
 Ministère.

M. le Prince ne tarda pas à sentir
 tout le danger de sa position. Il
 reçut des avis, & prit l'alarme sur
 la marche de deux Compagnies des
 Gardes, qu'il crut commandées
 pour le surprendre. Il partit en

conséquence une nuit précipitamment pour St. Maur, & ce ne fut pas sans raison qu'il se déterminà à abandonner la Capitale, où il couroit de grands dangers.

Le Coadjuteur ne s'étoit vanté de rien à la Reine, qu'il ne fût en état d'exécuter, & il remplit exactement ses promesses. Il anima la grande fronde contre M. le Prince, & répandit des écrits, dont une partie étoit son ouvrage, pour décrier sa conduite, en dévoiler les principes, en faire sentir les conséquences. Le parti qu'il avoit dans le Parlement se réveilla, & dans peu il fut en état de balancer celui de M. le Prince. Il sortit alors de sa retraite, & se montra en état de guerre contre

M. le Prince. Le Parlement setrouva un jour investi par des gens dévoués au Coadjuteur. Il étoit maître des postes; des armes étoient rassemblées dans divers endroits du Palais; & ces préparatifs d'hostilité établis, les mots de ralliement donnés, le Coadjuteur se présenta au Palais. Vous figurez-vous, au milieu de cette soumission de tous les ordres, où vous êtes accoutumée de vivre, ce Cardinal que vous voyez si simple dans ses manières, recherché seulement de quelques Amis distingués, dont la société fait les délices? pouvez-vous vous le figurer à la tête d'une multitude de gens armés, dans ce Palais où tout respire à présent l'ordre, la décence & la paix, donnant des ordres d'attaque & de

défense comme dans un camp ? Ne croyez-vous pas entendre une histoire de la Chine ou du Japon ? M. le Prince se rendit au Palais, accompagné de plus de gens de qualité, mais d'une suite moins nombreuse peut-être. Le Vainqueur de Rocroi, de Lens, se trouve en tête, dans un lieu où il n'avoit pas l'avantage des postes, l'Archevêque de Paris. Il y eut du trouble ; il devoit y avoir du carnage ; & la Reine, à qui, d'instant en instant, on venoit rendre compte de l'état des choses, me dit : » S'ils alloient » être tués tous deux ! « C'eût été effectivement un beau jour pour elle. Malgré le zèle que lui montrait le Coadjuteur, il n'y eut pas une goutte de sang répandu. On

revint aux négociations ; & , contre mon sentiment , la Reine sacrifia les Sous-Ministres.

La majorité du Roi sembla devoir redonner quelque vigueur à l'autorité. La Fronde , le Coadjuteur qui en étoit l'ame , étoient pour la Cour. Monsieur suivit leur exemple , déterminé par le Coadjuteur. M. le Prince , embarrassé de sa position , fatigué des sollicitations de ses amis pour lever l'étendard de la révolte , prit enfin ce parti violent contre son gré , & contre celui de la Cour qui cherchoit à le retenir. Ce fut une espèce de fatalité qui détermina cette démarche ; & Monsieur a été soupçonné , aux yeux de beaucoup de gens , de l'avoir favorisée par le

desir d'être débarrassé de M. le Prince. Bientôt après, il fut déclaré criminel de lèse-majesté. La Cour quitta Paris ; & l'on ne douta pas du prochain retour du Cardinal Mazarin. Les Sous-Ministres, dans le fond de leur cœur, ne faisoient peut-être pas des vœux bien sincères pour son rétablissement, & Châteauneuf étoit plus intéressé qu'aucun à ne pas le hâter. Sa position, ses amis, & sa réputation, le mettant à portée d'occuper la première place, il opina ouvertement contre le retour du Cardinal. Le Parlement n'étoit plus en état de forcer les volontés de la Reine, éloignée de la Capitale, & au milieu d'une armée. Il exhala sa chaleur dans quelques arrêts,

mit la tête du Cardinal à prix , & envoya des Conseillers & des Huiffiers pour s'opposer au retour triomphant d'un premier Ministre , escorté d'une armée. Monsieur étoit à Paris , sous la tutelle du Coadjuteur : il tâchoit d'exciter le Parlement , qui procédoit toujours dans les formes. Plusieurs Parlemens se joignirent à celui de Paris , & rendirent des arrêts contre le Cardinal. Enfin , Monsieur ne pouvant rien opérer de décisif à Paris , crut devoir se joindre à M. le Prince. Il auroit pu mieux faire , & former un parti distinct , uni avec les Parlemens , pour le bien de l'État. Cet avis avoit été ouvert par le Coadjuteur ; & si l'on eût plus songé aux choses qu'aux personnes ,

cette confédération , appuyée de l'oncle du Roi , auroit pu mettre un frein à l'autorité des Ministres , préserver pour l'avenir des abus d'autorité , dont le Cardinal de Richelieu avoit donné de sanglans exemples ; enfin , remédier aux défordres des finances. Mais on croyoit avoir pourvu à tout , en expulsant le Cardinal Mazarin. M. le Prince prit la résolution de quitter la Guyenne , & de se rendre à l'armée que commandoient M M. de Beaufort & de Nemours ; il défit le Maréchal d'Hocquincourt , & ne fut arrêté dans sa victoire que par M. de Turenne. M. le Prince arriva à Paris , fut bien reçu de Monsieur , jaloux au fond du cœur de lui , envieux de son ascendant & de sa gloire.

La Cour étoit revenue à Saint-Germain ; & le Cardinal étoit plus puissant que jamais. Tout le monde négocioit , & chacun faisoit ses conditions : le Cardinal ne rejettoit rien , ne refusoit personne d'une manière décisive ; les Compagnies s'assembloient , faisoient des députations , & des remontrances ; & pendant ce tems , des armées étoient aux environs de Paris. J'abrège tous ces détails d'assemblées & de négociations , pour vous parler de la journée de Saint - Antoine ; & , contre mon ordinaire , je m'étendrai un peu sur cette bataille , parce qu'elle se livra , en quelque sorte , sous mes yeux. J'étois ce jour-là avec la Reine à Saint-Denis , & je fus à portée de voir de près

l'espérance, le trouble & la consternation qui tour-à-tour agitèrent son esprit. Les Bourgeois de Paris étoient en armes, & la Cour entretenoit des intelligences avec leurs Officiers, qui rallentissoient la fougue du Peuple, tandis que les Princes tâchoient de l'animer & de le porter à une révolte ouverte. Monsieur commandoit dans Paris, sans avoir pu obtenir du Parlement une puissance réelle, & fondée sur un titre; c'étoit son nom & son rang qui le faisoient regarder comme Chef; il sembloit devoir diriger tous les mouvemens qui l'entraînoient sans cesse, pour le laisser retomber dans l'irrésolution & la paresse; il falloit le tromper pour le faire agir, l'engager sans qu'il

s'en doutât. Le Cardinal de Retz, qui étoit alors maître de son esprit, le connoissoit parfaitement, & s'amusoit quelquefois à lui faire peur comme aux enfans, quand il avoit quelque peine à le déterminer; il me disoit: Je vais le menacer des revenans. M. le Prince étoit venu de Saint-Cloud à Charenton; & ayant réuni son armée, il vint se poster au fauxbourg Saint-Antoine: il se trouva alors entre l'armée du Roi & Paris dont les portes étoient fermées; c'est dans cette situation, en quelque sorte désespérée, que M. le Prince fit des prodiges de valeur, & qu'il déploya toutes les ressources de son génie, de ce talent supérieur pour la guerre qu'il a reçu de la nature, & qui s'est ma-

nifesté sans le secours de l'expérience. L'armée du Roi étoit plus nombreuse ; elle avoit sa retraite assurée, & M. le Prince étoit dans un détroit dont il ne pouvoit sortir, qu'autant qu'il seroit vainqueur. M. de Turenne ne fut pas dans cette bataille inférieur à sa haute réputation : mais comment comparer les deux positions ? Le courage consiste à rester maître de son esprit , à combiner sans trouble , avec justesse , au milieu des dangers. Celui qui combat pour son Roi , n'a qu'un genre de périls à craindre au milieu des hazards de la guerre ; mais un Sujet armé contre son Souverain , n'a pas seulement à redouter le fer des ennemis, la hache du bourreau est suspendue sur sa

tête. M. le Prince , accablé par le nombre , ayant en tête le plus grand Général de l'Europe , repoussé par les Parisiens qui lui fermoient les portes de la Ville , me paroît avoir plus fait pour sa gloire dans cette journée , que dans les autres combats qu'il a livrés. Il connoissoit le ressentiment qui étoit dans le cœur de la Reine , ressentiment d'autant plus vif , qu'il étoit fondé sur des injures personnelles : il savoit enfin qu'elle étoit capable d'un parti violent , qui auroit été justifié par la nécessité de mettre fin aux troubles , & de rétablir l'autorité. Rien ne pouvoit être allégué en sa faveur , s'il eût été pris , les armes à la main , contre son Roi , & en sa présence. Quelques jours

auparavant, j'avois entendu la Reine parler de la fin tragique du Connétable Saint-Pol , du procès du Duc d'Alençon , & insister sur-tout sur le jugement rendu contre le Prince de Condé , sous François Second. Elle répéta plusieurs fois que c'étoit fair de lui, si le Roi eût vécu quatre jours de plus. Cette érudition me fit connoître de quels projets elle s'occupoit , & qu'on lui avoit cité , comme c'est l'usage des Ministres & des Courtisans , tout ce qui pouvoit favoriser sa passion.

La Reine ne doutoit pas de la victoire ; & sachant la détresse où se trouvoit M. le Prince , son imagination jouissoit de sa défaite , qu'elle regardoit comme certaine.

Les

Les nouvelles qui lui arrivèrent pendant quelque tems, la confirmèrent dans l'idée qu'il ne pouvoit échapper; elle en fut si persuadée, qu'elle fit venir devant moi Beringhen, pour lui ordonner de faire partir un carrosse pour amener M. le Prince, qu'elle voyoit déjà prisonnier. Je l'accompagnai ensuite aux Carmelites, où elle se jeta à genoux avec une ardeur extrême de dévotion; assurée de triompher de son ennemi, elle adressa sans doute à Dieu plus de remerciemens que de prières. Monsieur restoit dans l'inaction, se tenoit au Luxembourg, où le Cardinal de Retz l'avoit entouré de ses émissaires, pour l'empêcher de secourir M. le Prince. Mademoiselle changea la face des

affaires; elle obtint de Monsieur, par ses importunités, un ordre qui sauva M. le Prince : elle fit ouvrir les portes de la Ville à son armée; les blessés furent reçus dans le fauxbourg Saint - Antoine ; & ce spectacle de morts & de mourans toucha le peuple. Mademoiselle fit plus; elle osa faire tirer le canon sur les troupes du Roi. Le Cardinal & tous ceux qui étoient auprès du Roi, sur les hauteurs de Charonne, comptoient à tel point sur le Gouverneur de la Bastille & sur les Parisiens, qu'ils crurent que le canon avoit été tiré contre l'armée de M. le Prince. Il sortit victorieux de cette bataille, parce qu'il sauva son armée; & la sensibilité qu'il témoigna en cette occasion pour

ses amis , ajouta à sa gloire. Quand la Reine fut instruite de l'état des choses , elle tomba dans la plus grande consternation , dont elle ne sortoit par fois , que pour se livrer à tout ce que la colère peut suggérer de plus emporté. Le Roi n'arrivoit point , & la Cour étoit dans la plus grande inquiétude. Plusieurs Officiers & des Soldats qui avoient pris les devants , répandoient que l'armée du Roi seroit attaquée. Le Roi arriva enfin bien avant dans la nuit , & sa présence fit cesser les inquiétudes de la Reine. Le Cardinal étoit abattu à l'excès , & il avoit les larmes aux yeux en parlant à la Reine. Il sentoît qu'il ne pouvoit rester à la Cour ; & il avoit perdu dans cette

journée un neveu qu'il aimoit tendrement, & qui paroissoit digne de la plus haute fortune.

Un évènement heureux pour le Cardinal Mazarin, fut la mort du Duc de Bouillon, au moment où il alloit remplir la place de Sur-Intendant des Finances. Le Cardinal n'en avoit aucun ombrage; mais un esprit aussi supérieur que celui du Duc de Bouillon, dans un poste qui lui eût donné autant d'autorité, joint à l'éclat de son nom & à ses prétentions, ne pouvoit que préparer au Ministre beaucoup d'embarras....

Le Cardinal de Retz vint enfin à Compiègne, où la Reine le reçut assez bien; tout le monde y étoit

en défiance. La jalousie règnoit parmi toutes les créatures du Cardinal Mazarin , empressées de se disputer le mérite des évènements : mais tous se réunirent pour nuire au Cardinal de Retz. Je crois que dès ce moment il ne connut pas sa position , qu'il fut séduit par quelques mots obligeans de la Reine , & emporté par la vanité qui s'est toujours un peu mêlée dans toutes ses actions. Assuré de Monsieur, il ne crut pas que la Cour prît jamais de parti sans se concerter avec lui. Cela étoit probable , & même dans l'ordre des intérêts de la Reine : mais soit imprudence heureuse, ou lumière acquise par quelque trahison, la Reine sentit toute la faiblesse de Monsieur, n'eut pour lui

aucuns ménagemens, & essaya sur lui-même le premier emploi de l'autorité royale. On lui fit dire de sortir de Paris, & de se retirer à Limours; & il partit sans aucune résistance. Le Cardinal de Retz auroit dû être étourdi de cet acte d'autorité exercé sur la première personne de l'État. Privé de son appui, il lui restoit peu de moyens; & les premiers momens propres à agir dans les circonstances critiques ne reviennent plus. La Majesté Royale avoit repris tout son éclat, & la puissance de la Reine se trouva en deux jours établie, comme si elle n'avoit jamais reçu d'atteinte. Je m'apperçus, à un ton d'aigreur que prit la Reine en me parlant du Cardinal de Retz, que sa position

étoit moins bonne qu'il ne la croyoit , & je cherchai à pénétrer plus avant , en excitant l'Abbé Fouquet à parler. Il ne me donna pas le tems de faire une grande dépense en pénétration ; car il me dit nettement , que ce n'étoit plus le tems pour le Roi de négocier avec ses Sujets , & que son avis étoit qu'on prît le Coadjuteur mort ou vif. Servien n'étoit guères plus modéré. Le Tellier feul auroit mieux aimé se débarrasser par des voies de douceur de la présence du Cardinal , & lui faire un pont d'or. Il seroit difficile de déterminer si la Cour étoit de bonne foi dans ses négociations avec le Cardinal de Retz, pour lui faire quitter Paris avec honneur ; ou si l'on cherchoit à

l'amuser , pour saisir l'occasion de s'assurer de sa personne. Je crois que l'un & l'autre sont vrais suivant les époques. Cette différence de tems & de sentimens n'est pas assez observée dans les affaires & dans l'histoire ; & fait porter des jugemens absolument opposés. Si le Cardinal de Retz eût brusqué son accommodement dans les premiers tems , sans s'obstiner à vouloir procurer des avantages à ses amis , & faire en quelque sorte la loi , il auroit obtenu pour lui ce qu'il pouvoit desirer. L'Abbé Fouquet imaginoit chaque jour quelque nouveau moyen de s'assurer de la personne du Cardinal de Retz , & vous allez voir , par ce que je vais vous raconter , quelle étoit l'activité de sa haine , & ce

que le Cardinal de Retz avoit à craindre au milieu des embûches qu'on lui tendoit.

Cet Abbé, enragé d'avoir manqué plusieurs entreprises contre le Cardinal de Retz, crut avoir trouvé un moyen de réussir. Le Cardinal joignoit à une passion extrême pour les femmes, une affectation de galanterie qui contraſtoit ſingulièrement avec ſon état; & je me ſouviens que Mademoiſelle de Scudéry, l'entendant un jour débiter des complimens à Madame de Châtillon, me dit tout bas: *Nous avons un Archevêque qui eſt plus Berger que Pasteur* (1). L'Abbé Fou-

(1) Ce mot a été appliqué depuis à M. de Harlay.

quet imagina de mettre à profit la foiblesse du Prélat, afin de l'attirer dans le piège. Mademoiselle de Sainte-Hélène, fille de dix-huit ans, d'une grande beauté & d'un esprit fort simple, parut à l'Abbé Fouquet un objet propre à séduire le Cardinal, & l'on a sçu depuis qu'il disoit à ses confidens : *Voilà l'hameçon qui me fera prendre le rouget.* La Mère de la Demoiselle, intrigante & pauvre, se prêta aux vues de l'Abbé qui n'épargna pas l'argent. La fille fut endoctrinée, sifflée par lui ; & dans peu de jours elles débutèrent dans le monde avec un équipage brillant , de belles livrées, & tout l'éclat qui pouvoit relever le prix de la conquête. L'Abbé Fouquet, & c'étoit l'objet essentiel,

avoit eu soin de les loger dans une maison qui avoit beaucoup de profondeur & une porte de derrière. C'est par là qu'on fit le projet de faire sortir le Cardinal, après s'être assuré de lui par force, dans le moment d'un rendez-vous donné par la demoiselle. Les gens du Cardinal l'auroient attendu de l'autre côté sans inquiétude, & n'auroient pas été surpris de le voir s'oublier dans une maison habitée par une aussi charmante personne. Il s'agissoit de faire connoissance avec le Cardinal de Retz : la Mère imagina le prétexte de lui demander sa protection auprès de Monsieur. La vue de la Fille déterminâ bien vite le Prélat à promettre tout son appui. La déclaration suivit de près, & les

gens du Cardinal s'empresèrent auprès d'une personne dont la conquête enflammoit tous les desirs de leur maître, & firent valoir sa générosité & son crédit. Mademoiselle de Sainte-Hélène ne montra de résistance que ce qui étoit nécessaire pour irriter sa passion, sans le désespérer. Elle parut flattée de l'effet que ses charmes produisoient sur un homme qui fixoit l'attention de la France & de l'Europe. Enfin, au bout de peu de tems, elle eut l'air de se rendre, subjuguée par son éclat, séduite par son esprit, & consentit à un rendez-vous. On ne pourroit pas décider lequel fut plus satisfait du Cardinal ou de l'Abbé Fouquet. La haine & l'amour durent se disputer à qui l'attente de ce ren-

dez-vous feroit éprouver un sentiment de joie plus vif : un incident déranger tout. La demoiselle avoit un Amant : elle lui fit confidence de la Tragi-comédie qu'on préparoit. Il étoit parent de Montrésor : il ne perdit pas un instant à l'instruire. Le Cardinal de Retz en fut pour les frais de son imagination, & l'Abbé Fouquet pour son argent.

Je tâchai de faire entendre au Cardinal de Retz le danger de prolonger les négociations, & la nécessité d'accepter, sans balancer, l'offre qui lui étoit faite de la sur-intendance des affaires d'Italie, avec une somme pour payer ses dettes. Je le vis plusieurs fois : je le pressai ; mais il étoit obsédé par ses

amis qui l'aveugloient sur sa situation. Voici ce que je lui écrivis dans un moment où je ne pus le voir, & qui précéda de peu son malheur.

» La conférence que vous avez
» eue avec Monsieur a tout changé
» pour vous. La Reine est persuadée
» que vous avez conseillé des bar-
» ricades. Jugez de ses sentimens
» d'après cette conviction, & s'il
» vous convient de fuivre une gé-
» nérosité aveugle pour vos amis.
» Vous voulez des avantages pour
» eux, tandis qu'il est question de
» votre salut. Chaque jour, chaque
» délai rend votre sort plus incer-
» tain, votre situation plus dan-
» gereuse, parce qu'on invente de
» nouvelles calomnies, qu'on vous

» prête des démarches, des intri-
» gues propres à jeter l'allarme
» dans la Cour. On dit à la Reine:
» Quelle confiance prendre dans un
» homme qui, dans le moment
» qu'il vous assure de sa soumission,
» qu'il presse le retour du Roi,
» exhorte l'oncle du Roi à la ré-
» volte, & à s'emparer de sa per-
» sonne? On dit que vous négociez avec M. le Prince, que
» votre projet est de vous retirer
» à Mézières ou à Charleville,
» de lui livrer ces places, & de
» vous joindre entièrement à lui
» & aux Espagnols. Ce n'est point
» abandonner ses amis, que de dé-
» rober au danger sa liberté, & sa
» vie qui peuvent un jour leur être
» utiles, lorsqu'on ne peut que

» risquer l'un & l'autre sans fruit :
 » c'est servir leur intérêt, que de
 » songer à sa sûreté avant tout.
 » Vous connoissez la violence du
 » caractère des personnes que l'on
 » consulte ; & leurs scrupules , je
 » crois , ne doivent pas vous rassu-
 » rer. Acceptez donc tout ; il en
 » est tems encore : je voudrois vous
 » savoir sur la route de Rome.
 » Souvenez-vous de votre prédic-
 » tion à Monsieur : *Vous serez fils*
 » *de France à Blois , & moi Cardinal*
 » *à Vincennes*. La moitié en est
 » vérifiée. Ceux qui vous entourent
 » ont des intérêts , s'aveuglent sur
 » vos moyens : je suis plus à portée
 » de juger , & je n'ai aucun in-
 » térêt. «

Vous

Vous savez que plusieurs fois des rêves m'ont annoncé les évènements intéressans de ma vie. Je n'ignore pas tout ce que la raison peut opposer de victorieux à ma crédulité ; mais que peut la raison contre les faits, ainsi que contre le sentiment ? Il ne faut pas être doué d'un esprit supérieur pour acquérir la démonstration que les morts ne peuvent rien , & que les vivans seuls sont à craindre. Je le donne au plus brave : qu'il entre la nuit dans un caveau , qu'il y reste une heure au milieu des cercueils , & qu'il me dise s'il n'a pas éprouvé une secrète terreur. On fourre sa tête dans ses couvertures en entendant gronder l'orage , & l'on fait bien que la foudre ne sera pas arrêtée par cet

obstacle. On craint la nuit les revenans, dont on plaïsante le jour. On est frappé des prédictions des devins. Les plus célèbres personnages de l'antiquité ne regardoient pas les songes comme indifférens ; ils ajoutoient foi aux prédictions, & peut-être la confiance qu'elles inspiroient, a soutenu plus d'un grand homme au milieu des revers & des infortunes qui auroient dû l'abbattre : les espérances des destinées qui lui étoient annoncées, ont animé son courage prêt à s'éteindre. Qui peut se vanter de connoître l'essence de l'esprit de l'homme, & ses relations avec tout ce qui l'environne ? Qui peut assigner avec certitude les causes de ce qui se passe en nous pendant le som-

meil, expliquer comment les objets paroissent présens, quand tout l'effort de l'imagination ne peut les rendre aussi sensibles, lorsqu'on est éveillé ? On voit des personnes absentes, on converse avec elles, & elles répondent suivant leur esprit & leur caractère. On souffre enfin, & l'on est heureux réellement en songe. Pardonnez cette digression nécessaire pour justifier ma crédulité. Je m'abandonne à vos plaisanteries, plutôt que de ne pas vous dévoiler mes foiblesses, & ce qui est plus courageux, mes ridicules : Je reviens à mon songe. Il me sembla une nuit en dormant, que j'étois dans une vaste forêt, peuplée de divers animaux. Il y avoit des Lions, des Singes, des Tigres,

des Renards. Un Cerf agile & audacieux, étoit poursuivi par la plupart des animaux qui employoient contre lui la force & la ruse ; mais il échappoit souvent à leurs pièges par son instinct & sa légèreté. Je voyois les embûches qu'on lui tendoit, & je l'avertis plusieurs fois, sans qu'il y fît grande attention. Une jeune Biche blanche s'approcha de lui, & l'engagea à le suivre. Je tâchai vainement de le faire sortir d'une route, où je voyois des pièges habilement tendus. La Biche blanche l'entraîna, malgré mes conseils & mes prières, & je le vis bientôt après pris dans le piège. Il y resta quelque tems, & en sortit privé de son bois, & estropié. Je me réveillai en sursaut, & le jour même

j'appris que le Cardinal de Retz étoit arrêté. Madame de Lesdiguières étoit la Biche blanche qui l'avoit égaré.

Un confident du Cardinal de Retz vint chez moi la nuit déguisé, pour s'entretenir de ce triste événement qui jeta la consternation parmi tous ses amis. Après avoir épuisé tous les moyens de lui procurer sa liberté, dont aucun ne nous parut assuré: » Il n'y en a qu'un, lui dis-je, de facile, d'infailible, de prompt; mais il exige la plus grande célérité pour l'exécution. La liberté du Cardinal de Retz, tout bien considéré, est entre les mains des Prêtres: la conduite courageuse du Chapitre & des Curés,

peut seule briser promptement les chaînes de leur Archevêque. Je ne répondrois pas qu'il sortît vivant de sa prison ; mais il faut passer par-dessus cette crainte qui ne l'arrêteroit pas. Qu'on ferme les Eglises , que tout secours spirituel soit refusé pendant trois jours , & le Cardinal de Retz est en liberté le quatrième. La Cour tremblera ; le Public se soulèvera lorsque les enfans seront privés du baptême , lorsque les mourans demanderont en vain les Sacremens. Le peuple , animé par le Coadjuteur , a fait sortir Broussel de prison. Excité par tout le Clergé , consterné d'être sans Prêtres & sans Autels , le Peuple fera les plus grands efforts pour rétablir la communication in-

terrompue avec le Ciel. Un grain de religion mis dans les affaires générales, est mille fois plus à craindre que toutes les intrigues des Frondeurs. « Il fut de mon avis; mais l'oncle du Cardinal de Retz, vieux, foible, jaloux de son neveu, n'osa ou ne voulut pas embrasser ce parti décisif. Le Chapitre n'agit que foiblement, & les verroux de Vincennes se fermèrent pour long-tems sur le Cardinal de Retz.

Vous avez dû voir dans le cours des évènements que je viens de vous faire parcourir, qu'il n'est aucun des personnages principaux qui ait su mettre à profit les momens décisifs. Aucun d'eux n'a

Viv

connu ses forces; & ni Monsieur; ni M. le Prince, n'ont jamais su précisément ce qu'ils vouloient. Il m'est facile de vous convaincre de cette vérité, par un tableau en raccourci des fautes de chacun des Acteurs qui ont rempli la Scène.

M. le Prince auroit pu aspirer à la régence; c'étoit le seul objet digne de son ambition, & il n'en a jamais eu l'idée. Il a exposé sa liberté, sa vie, & la fortune de sa maison, pour le plaisir de ne pas se contraindre, & par l'appas des plus foibles avantages. Il s'est séparé de la Cour, vers laquelle son penchant l'attiroit; & il a fait la guerre civile, à laquelle il répugnoit par principes.

Monfieur déteftoit le Cardinal Mazarin, & il a pu dix fois le faire arrêter au Luxembourg, le livrer au Parlement, ou l'envoyer en Italie. Un moyen fi fimple n'eft jamais tombé dans fon efprit. Il s'eft brouillé avec M. le Prince; il a pu le faire arrêter chez lui, on lui en a donné le confeil, & il n'a pas ofé. Il n'a eu qu'un pas à faire pour être Régent, & n'en a pas eu même la velléité.

Le Cardinal de Retz a pu s'op-
pofer à la rentrée du Roi à Paris,
& il l'a précipitée contre l'avis de
tous fes Amis & contre fes intérêts.

Enfin la Reine, avec tout le poids
de l'autorité, environnée de tout
l'éclat du Trône, avec des tréfors

à répandre pour diviser les partis
& gagner les Chefs, avec des ar-
mées à ses ordres, s'est laissée ré-
duire à fuir de sa capitale.

César est le plus grand homme
dont puisse se vanter l'humanité,
parce qu'il est peut-être le seul
qui ait su remplir tout son mérite.

.
.

Ces Mémoires ne sont point achevés : ils pa-
roissent avoir été écrits vers 1664, avant que la
Princesse Palatine, long-tems incrédule, ensuite
incertaine, eût consacré, sans retour, sa vie
entière à la dévotion & à la plus austère péni-
tence. C'est à cette époque, sans doute, qu'elle
aura renoncé à continuer des Mémoires qu'elle
se fera repentir d'avoir commencés ; elle les aura
ensuite oubliés ; peut-être aura-t-elle cru les
avoir brûlés ; peut-être ont ils été conservés par
la personne à qui ils étoient adressés. On a

D'ANNE DE GONZAGUE. 315

trouvé jointe à ces Mémoires, une Lettre de la Princesse Palatine à Madame de Lesdiguières, sans date, mais qui doit évidemment avoir été écrite vers la fin de Septembre 1661. Cette Lettre a la même authenticité que les Mémoires, avec lesquels d'ailleurs elle a une liaison sensible. Nous avons cru que le Public la verroit avec plaisir, & qu'il nous sauroit gré de n'avoir rien retranché du manuscrit précieux que nous lui faisons connoître.





LE T T R E

DE MADAME

LA PRINCESSE PALATINE,

A MADAME

DE LESDIGUIÈRES.

.....
.....

» C E n'est point, Madame, un
» grand malheur pour notre Ami,
» comme quelques Personnes le
» pensent, que la disgrâce du Sur-
» Intendant. Il ne s'intéressoit à
» M. le Cardinal de Retz, que par
» le desir d'enlever à M. le Tellier
» une négociation importante, &

» par la manie d'attirer à lui toutes
» les affaires. Il se croyoit premier
» Ministre depuis six mois, & une
» partie du Public partageoit & fa-
» vorisoit par ses empressements
» cette illusion. Il est bien simple
» que notre Ami, dans l'éloigne-
» ment où il est des affaires & des
» personnes, soit tombé dans la
» même erreur. Il y a eu bien des
» Ministres disgraciés depuis trente
» ans ; aucun n'est tombé avec
» tant d'éclat, & n'a inspiré autant
» d'intérêt. L'acharnement de ses
» ennemis redouble encore la com-
» passion publique. Il y a un grand
» nombre de Femmes qui n'osent
» se montrer ; ce sont celles dont
» on a trouvé des Lettres, des
» Portraits, parmi les papiers du

» Sur-Intendant : on parle d'une
» grande cassette qui en est rem-
» plie, ainsi que de cheveux de
» toutes les couleurs ; le tout est
» étiqueté avec un ordre admira-
» ble, & qu'il seroit fort à desirer
» qu'il eût mis dans ses autres affai-
» res. Le Tellier paroît être dans
» une grande faveur, & Colbert,
» homme d'affaires du Cardinal
» Mazarin, destiné à succéder à
» M. Fouquet. Je crois que c'est
» à M. le Tellier que notre Ami
» doit s'adresser ; mais il le connoît
» de longue main, & doit être en
» garde contre ses ruses. Le Sur-
» Intendant plus décidé, plus gé-
» néreux, plus curieux de gloire,
» auroit mieux convenu à ses inté-
» rêts, & je le regretterois, s'il avoit

» eu le crédit nécessaire ; mais
» depuis long-tems le Roi n'avoit
» nulle confiance en lui. Je ne
» puis être utile à notre Ami dans
» la position où je me trouve ; la
» plus noire ingratitude a été le
» prix dont on a payé mes services ;
» & la part que j'ai eue aux affaires ,
» loin de servir à ma considéra-
» tion à la Cour, est un motif de
» défiance & d'éloignement. On
» me fait l'honneur de me crain-
» dre, & on supposeroit des pro-
» jets d'intrigue dans la plus sim-
» ple démarche que je ferois pour
» servir mes Amis. Je suis un
» Acteur hors de la Scène. Après
» les grands évènements dont j'ai
» été témoin, où j'ai joué un rôle
» intéressant, les tracasseries de

» Cour me paroissent bien insipi-
» des, & j'ai la plus grande indif-
» férence pour ce qui se passe. La
» Reine Mère est embarrassée avec
» moi ; elle m'a sacrifiée à l'avi-
» dité d'un homme mourant, dont
» elle avoit à se plaindre, & qu'elle
» n'aimoit plus : la foiblesse fera
» éternellement le défaut des Prin-
» ces. Ce qu'il y a de plus simple
» en apparence, c'est d'avoir une
» volonté, un sentiment, & c'est
» ce qu'il y a de plus rare : les
» hommes sont si bien familiarisés
» avec l'inconstance & la foiblesse,
» que celui qui veut constamment,
» & qui conserve les mêmes senti-
» mens, passe pour extraordinaire.
» J'embellis ma maison, je cultive
» mes Amis, je m'entretiens du
» passé

» passé avec eux , & j'arrange mes
» affaires , auxquelles j'ai trop peu
» songé dans le tourbillon des
» grands intérêts qui m'ont agitée.
» Je me laisse aller à vous parler de
» moi , & mon projet en prenant la
» plume , étoit de vous entretenir
» du Cardinal de Retz : je reviens
» à ce qui le regarde. La Cour a
» grande envie de finir son affaire :
» on consentira à lui donner des
» revenus ; mais on le forcera à
» ne parler que de lui. Ce n'est
» plus le tems de composer pour
» ses Amis , de faire un traité.
» Il est réduit à accepter un par-
» don ; ce seroit embrouiller ses
» affaires , que de chercher à y faire
» entrer les intérêts de ses Amis.

» M. de Chandenier est malheu-
» reux ; mais sa charge est don-
» née , & ne lui sera pas rendue.

» En m'occupant de l'arrange-
» ment du Cardinal de Retz avec la
» Cour, j'ai poussé mes réflexions
» plus loin, & je me suis demandé
» quelle seroit sa place dans le
» monde , après le rôle qu'il a joué.

» Dans les premiers jours qu'il
» se montrera à la Cour, il fixera
» tous les regards , on s'empressera
» sur ses pas , & il pourroit bien
» prendre la curiosité pour de l'in-
» térêt & de la considération. Les
» Courtisans chercheront dans ses
» manières, sa figure, ses expres-

» fions, la matière d'un ridicule ;
» & avec tout son esprit il y prê-
» tera peut-être : six ans d'absence
» de la Cour y rendent étranger ;
» & l'on passe pour ridicule, lors-
» qu'on ignore la mode & le jargon
» du moment. Quand la Ville &
» la Cour se seront rassasiées de la
» vue du Cardinal , qu'on aura
» épuisé le chapitre de son traite-
» ment , de sa réception , cité quel-
» ques traits de sa conversation, que
» les femmes & les gens à la mode
» auront jetté quelque ridicule sur
» lui, il tombera dans l'oubli. Une
» Cour jeune, galante, occupée
» de bals & de comédies, s'em-
» barrassera peu d'un homme qui
» aura l'air d'un Romain ressuscité.

» Quelques anciens Amis lui ref-
» teront attachés, & quelques cer-
» veaux creux se persuaderont qu'il
» pourra encore gouverner, &
» peut-être lui mettront cette chi-
» mère dans l'esprit. Si le Cardinal
» de Retz avoit une grande for-
» tune, son rôle feroit moins em-
» barrassant; la richesse est, après la
» faveur, ce qui attire le plus les
» hommes; il pourroit avoir une
» grande maison, accueillir les
» savans, les gens de mérite, &
» il deviendrait du bon air d'être
» admis chez lui. Mais notre Ami
» a des dettes immenses, & je
» connois l'élévation de son ame;
» il se fera un devoir & une gloire
» de payer ce qu'il doit, de rendre

» à des Amis , qui l'ont généreuse-
» ment secouru , des sommes dont
» ils se sont privés pour le faire
» subsister avec la dignité conve-
» nable. Tout bien examiné , il
» n'y a que trois partis à prendre.
» Le premier d'obtenir de se retirer
» à Rome , où il emporteroit sa
» gloire & sa réputation : mais à
» Rome un Cardinal est un per-
» sonnage si considérable , qu'il ne
» lui est pas permis de vivre sans
» faste & sans une grande magnifi-
» cence extérieure ; il faut donc
» renoncer à ce parti qui auroit eu
» beaucoup d'avantages. Le second
» de se retirer à Commercy , d'y
» vivre dans la solitude , la plus
» grande simplicité , & la pratique

» des vertus chrétiennes, d'y em-
» ployer son tems à écrire pour la
» défense de la Religion & l'édi-
» fication publique. S'il pouvoit
» adopter ce genre de vie, & le
» suivre constamment pendant dix
» années, il feroit un jour le
» premier homme de son siècle
» aux yeux des Gens du Monde,
» de la Cour, de la Ville, des
» Dévôts, du Peuple, de l'Europe.
» Ce feroit un nouveau Saint Au-
» gustin, connu comme lui par ses
» égaremens, sa conversion, &
» la sublimité de son génie. La
» vie simple qu'il auroit menée
» l'auroit mis à portée d'acquitter
» ses dettes, & il se trouveroit
» après ces dix années un revenu

» immense. Il n'est point de place
» à laquelle il ne pût alors aspirer,
» porté par une réputation qui
» n'auroit rien d'égal au monde;
» il auroit à choisir dans les places
» de l'Église les plus éminentes,
» & obtiendrait peut-être la part
» qu'il voudrait au Gouvernement.
» Voilà un beau rêve que je fais,
» m'allez-vous dire. Hélas ! je le
» fais ; le premier joli minois que
» trouvera sur ses pas notre nou-
» veau Saint Augustin, détruira l'é-
» difice de sa sainteté. Revenons
» à ce qu'il y a de plus simple :
» qu'il vive à Commercy d'abord,
» ensuite à Paris, quand on lui
» permettra ; mais qu'il ne se
» laisse pas entraîner à l'enthous-

» fiasme du moment; qu'il voie
» peu de monde, & qu'il évite les
» grands engagemens de cœur;
» car vous connoissez notre Ami;
» s'il se prend de passion pour
» quelque intrigante, il sera gou-
» verné par elle, & exposé à don-
» ner dans tous les travers d'une
» ambition mal éteinte, qui em-
» brassera des chimères faute de
» réalité. Voilà ce que j'avois à vous
» dire, Madame, sur notre Ami,
» que vous êtes à portée plus que
» moi d'instruire & de conseiller.
» M. de la Rochefoucault, à qui
» je montre ma Lettre, est de mon
» avis: c'est vous en dire assez. Il
» me charge au surplus de vous
» mander, quoique cela n'ait

» guères de rapport avec mon su-
» jet, qu'il persiste dans ce qu'il
» vous a dit sur l'amour-propre
» & la coquetterie; qu'il fera un
» petit traité pour prouver que la
» vertu seroit une qualité com-
» mune, s'il n'y avoit de femmes
» galantes que celles que le cœur
» ou les sens déterminent. C'est un
» Observateur éclairé, & qui a
» une grande expérience; il m'a
» cité des traits de Madame de
» Longueville, qui fortifient son
» opinion. A l'en croire, il apper-
» cevoit, dans tout, l'amour-propre
» de sa Princesse, & le voyoit sans
» cesse faire l'office de son cœur
» & de ses sens. Il l'aimoit passion-
» nément, & cependant, dit-il,

» il me paroiffoit évident dans les
» momens de réflexion, que le
» rôle qu'elle croyoit jouer par
» moi dans les affaires, étoit le
» feul principe de fes fentimens.
» M. de la Rochefoucault eft peut-
» être un peu fufpect, il eft comme
» ces Médecins qui, dans toutes les
» maladies, voient celle qu'ils ont
» le plus particulièrement étudiée;
» mais enfin, il a des traits de lu-
» mière qui pénètrent jufqu'au fond
» du cœur, & je lui dois en partie
» de me connoître. Croyez-vous
» au refte qu'on foit fa propre dupe,
» autant qu'on paroît l'être fou-
» vent? que Madame de Chatillon
» par exemple, qui foutient des
» Thèfes de grands fentimens, ne

» fache pas à quoi s'en tenir sur ses
» véritables dispositions ? Madame
» de M. . . . ne donne pas dans ce
» travers , elle se contente d'en im-
» poser par sa hardiesse : sans doute
» que , sans s'en rendre compte ,
» elle pense comme le Cardinal de
» Retz , qu'il est beau d'être la
» première dans son genre , quelque
» mauvais qu'il soit , & que c'est
» un sûr moyen de ne jamais tom-
» ber dans le mépris J'ai tout le
» loisir de faire à présent des ré-
» flexions morales ; il a été un tems
» où je me trouvois tombée de
» la convulsion dans la léthargie ;
» mais à présent je sens le prix
» d'une tranquillité que divers inté-
» rêts animent. Je vends des terres

» pour payer mes dettes, je marié
» des filles, & je m'occupe de mes
» enfans ; mes journées coulent
» plus rapidement, parce que je
» ne desire pas si vivement le len-
» demain. Autrefois la vivacité de
» mes intérêts me faisoit souhaiter
» d'ajouter un jour à un jour, pour
» atteindre promptement à l'objet
» qui excitoit mes desirs ; & lors-
» qu'il se présentoit, le plaisir ou
» le succès étoient toujours au-
» dessous de la peinture que m'en
» avoit offerte mon imagination.
» Je me fais un grand plaisir de
» songer que je causerai un jour
» dans le calme avec notre Ami.
» Il a vécu mille ans dans dix ou
» douze années, par la multitude

» de sentimens qui se font succé-
» dés, la vivacité des passions qui
» l'ont agité, la variété des affaires
» importantes qui l'ont occupé,
» & des plaisirs qui l'ont enivré.
» Toutes ces diverses situations
» n'ont pas passé comme un ta-
» bleau mouvant; il a réfléchi à
» mesure qu'il agissoit & qu'il sen-
» toit. Il s'est fait des maximes
» d'après l'expérience; il pourroit
» faire un code de morale utile
» aux Rois, aux Princes & aux
» hommes de toute condition. J'ai
» vécu aussi quelques siècles, &
» j'ai observé. La démangeaison
» d'écrire me prend quelquefois;
» mais c'est Monsieur le Cardinal
» de Retz en qui elle seroit bien

» placée. Une chose m'arrête dans
» le projet d'écrire : j'aime à tout
» dire , & une femme ne peut ja-
» mais dévoiler tous ses sentimens ,
» expliquer par conséquent le vrai
» principe de la plupart de ses
» actions , de ses divers engage-
» mens. Peut-être succomberai-je
» à ce desir. Autrefois je faisois des
» confessions générales , & je crois
» que le plaisir de parler de moi ,
» de m'abandonner sans inconvé-
» nient , entroit autant que la dé-
» votion dans cette effusion de
» mes sentimens , dans cette pein-
» ture fidèle de mes actions. Je sens
» que je fais un traité , & je ne
» comptois vous écrire que quel-
» ques lignes sur notre Ami, Je

» me laisse aller au plaisir de m'en-
» tretenir avec vous, & parce que
» je suis bien sûre que M. de Retz
» vous remettra fidèlement ma
» Lettre. On craint d'écrire en ce
» moment, on craint de parler,
» toute correspondance est sus-
» pecte depuis la disgrâce du Sur-
» intendant; on épie ses Amis,
» & les plus indifférentes connois-
» sances sont présentées comme
» des Amis par ceux qui desirent
» leur nuire. Je plains beaucoup
» Madame Duplessis Bellière, on
» dit qu'on a mis le scellé sur
» ses papiers. Gourville n'est pas
» encore arrêté, mais on ne doute
» pas qu'il ne le soit. La conster-
» nation est parmi tous les gens

» d'affaires; ils s'attendent à une
» chambre de justice: frappez le
» Pasteur, & les brebis seront dis-
» persées. On fait mille allusions
» sur les lézards de Le Tellier, & la
» couleuvre de Colbert. Si l'on en
» croit les Courtisans, le Roi gou-
» vernera par lui-même. Il prend
» goût au travail, il veut tout voir,
» tout signer; cela est beau à vingt-
» trois ans: mais ses fréquentes
» visites dans la chambre des Filles
» d'honneur, font croire qu'il trou-
» vera qu'il est des moyens de pas-
» ser plus agréablement son tems.
» La chasse & les ballets font en-
» core de grands obstacles. La fai-
» son de la campagne commence
» à s'avancer: ne reviendrez-vous
» pas

» pas être témoin des grands chan-
 » gemens qui se préparent? J'ou-
 » blions de vous dire qu'il faut
 » conseiller au Cardinal de s'adres-
 » ser directement au Roi, ou à ses
 » Ministres. Les Négociateurs ne
 » cherchent qu'à se rendre néces-
 » saires, & compliquent les affai-
 » res par le mélange de leurs inté-
 » rêts. Tous ces Entremetteurs
 » cherchent à se nuire & à l'em-
 » porter, & il semble qu'ils pren-
 » nent plaisir à donner un air
 » d'intrigue à leurs négociations.
 » Que notre Ami se consulte bien,
 » qu'il consulte M. de Caumartin
 » qui est désintéressé, zélé, &
 » homme d'esprit, & qu'il fasse
 » ses propositions nettement. Des

» Abbayes & une somme d'argent
» la plus forte possible, voilà à
» quoi il faut se réduire. Adieu,
» Madame, revenez; ce ne sera
» jamais assez tôt pour moi, & je
» dirai pour vous, car la vie des
» châteaux ne vous va pas. «



F I N.

ERRATA.

AVERTISSEMENT de l'Éditeur, page 6,
leur discours, *lisez* leurs discours.

Page 77, ligne 7, vous vous rappelez, Ma-
dame: *ajoutez*, me dit-elle.

P. 87, l. 12, que j'avois : *lisez*, que j'avois
eue.

P. 97, l. 7, bien plus de bien : *lisez*, plus de
bien.

P. 112, l. 4, vous m'aviez : *lisez*, vous m'avez.

Page 160, ligne 9, & qu'on persuade : *lisez*,
& si l'on persuade.

Page 222, ligne dernière, pensant : *lisez* puis-
sant.

Page 239, pour régner comme eux : par-tout
ailleurs ; *lisez*, pour régner comme eux par-
tout ailleurs :

P. 309, l. 7, s'entretenir : *lisez*, s'entretenir.

ERRATA

Avertissement de l'éditeur, page 6.
 leur discours, les deux discours.
 Tome 77, ligne 7, vous vous rappelez, Ma-
 dame; ayez, me dit elle.
 P. 87, l. 12, que j'avois: lisez, que j'avois
 eue.
 P. 97, l. 7, bien plus de bien: lisez, plus de
 bien.
 P. 112, l. 1, vous m'avez.
 Page 120, l. 1, son passage: lisez,
 & son passage.
 Page 222, ligne 11, pensant: lisez, puis
 lant.
 Page 229, pour régner comme eux: par tout
 ailleurs: lisez, pour régner comme eux par
 tout ailleurs.
 P. 309, l. 7, s'entretenant: lisez, s'entretenant.

